



Epubor



Bruno COMBES

UN SOUFFLE
SUR LA MAIN



À mon père.

*À Natacha et Anouchka,
à jamais mes plus beaux repères.*

*À toutes les petites filles
qui grandissent trop vite...*

*À tous ces hommes, attentionnés et protecteurs,
qui les aiment avec force et sincérité.*

*Ce sont rarement les réponses qui apportent la vérité,
mais l'enchaînement des questions.*

Daniel Pennac

*Ce qui a été perdu ne se retrouve pas, vaine quête de
jadis, mais se reconstruit...*

Louis-René des Forêts

– 1 –

Le temps de l'innocence

Les cris d'un jour de rentrée, le jeu de la marelle dessiné sur le pavé, les premiers mots raturés sur un cahier.

Qu'il était doux le temps de l'enfance, le temps de l'innocence.

L'impatience de la sonnerie, courir vers la sortie, reconnaître son visage, sauter dans ses bras, rire aux éclats et profiter de ses doux baisers.

Tendres souvenirs de l'enfance, le temps de l'innocence.

*

* *

Lou n'avait pas droit à l'erreur. Sophie, sa cheffe d'agence, avait été claire : cette vente, il fallait absolument qu'elle la conclue, et dans les meilleurs délais. En région parisienne, malgré des prix qui ne cessaient de grimper, le marché immobilier était devenu de plus en plus tendu. La valeur du mètre carré atteignait des sommets, et personne ne pouvait prédire quand cette course folle allait s'arrêter. Alors, autant en profiter et sans tarder.

Les propriétaires du bien avaient donné, pour une durée de six mois, l'exclusivité à l'agence immobilière où travaillait Lou. Leur demeure, le long du parc du château de Versailles, non loin du boulevard de la Reine, devait être vendue au prix affiché sans marge de négociation, soit trois millions

d'euros nets. Dans le cas contraire, le mandat de vente ne serait pas renouvelé. Le pari était certes grisant, mais risqué.

C'était une magnifique construction des années 1950, récemment rénovée avec goût par un architecte de renom. La surface habitable approchait les deux cent cinquante mètres carrés, répartis sur trois niveaux. La bâtisse principale, située au milieu d'un immense parc arboré, bénéficiait d'une vue imprenable sur le château. Une habitation plus modeste, jouxtant la bordure de l'avenue, complétait l'ensemble de ce produit luxueux et rare.

La cheffe d'agence n'avait pas hésité un instant à confier ce dossier à Lou qui jouissait, contrairement à ses deux jeunes collègues, de dix-huit ans d'ancienneté dans la cession de biens immobiliers de la capitale et de ses environs. En fin de matinée, Sophie avait souhaité faire un point précis afin qu'aucune interrogation ne reste en suspens. Chacune des questions que pourrait soulever le couple d'Américains qui devait atterrir à l'aéroport Charles-de-Gaulle en début d'après-midi avait été anticipée et discutée. Les différents contacts que Lou avait pu avoir par téléphone auguraient une conclusion rapide de la transaction. Toutefois, rien ne devait être laissé au hasard. Un faux pas n'était pas envisageable ; une partie significative du chiffre d'affaires annuel de l'agence en dépendait.

Lorsqu'elle saisit l'adresse du bien sur son iPhone, l'application Waze, après un rapide calcul, lui indiqua un temps de parcours de quarante-cinq minutes pour vingt-deux kilomètres de trajet depuis l'agence, localisée près de Pigalle. Il était quinze heures trente. Lou prit soin de rassembler ses documents et se dirigea vers le bureau de sa responsable pour lui signifier qu'elle préférait s'octroyer une marge de sécurité.

Elle toqua à la porte vitrée. Sophie l'invita à s'avancer.

– Je vais y aller, c'est préférable.

Sa cheffe d'agence vérifia l'heure sur l'écran de son ordinateur portable.

– Oui, tu as le temps, mais un accident sur le périphérique ou tout autre imprévu, et ce serait la catastrophe.

– Ne t’inquiète pas, ça va bien se passer. Ils viennent de m’envoyer un SMS pour me confirmer que leur vol a atterri à l’heure. C’est assez rare, prenons-le comme un signe positif.

– Croisons les doigts, bonne chance. Tu leur proposes de les conduire à leur hôtel ou d’appeler un taxi une fois la visite terminée ?

Lou affirma sur le ton de la plaisanterie :

– Évidemment ! Je ne vais pas les planter à la gare de Versailles, ça ferait désordre, non ?

– Bien sûr, je suis bête, allez, ne te retarde pas et...

– ... et fais-moi signe dès que tu peux ? C’est ça que tu voulais dire ?

– Tu as l’air plus détendue que moi, lui fit remarquer Sophie.

– J’essaie de ne pas trop penser, c’est mieux ainsi, même si je suis consciente de l’enjeu, confia Lou en farfouillant dans son sac à la recherche de ses clefs de voiture.

– Tu te rends compte, une vente comme ça, c’est exceptionnel ! Combien en gérons-nous ? Deux, trois au maximum par an ?

Lou fit une grimace de dépit.

– Tu le sais très bien, c’est la première cette année, donc... Bon, j’y vais, tu vas finir par me refiler ton stress.

Chloé, sa jeune collègue, l’oreille collée au téléphone, lui envoya un clin d’œil d’encouragement depuis son bureau avant qu’elle quitte le bâtiment et se rende vers le parking afin de récupérer son véhicule.

Jusqu’à la sortie du périphérique, porte de Saint-Cloud, la circulation fut plus dense que prévu. Ce qui eut pour effet d’agacer Lou, qui laissa échapper plusieurs jurons à l’encontre des automobilistes n’avançant pas assez vite à son goût. La marge de sécurité qu’elle avait prise se réduisait comme peau de chagrin. Lorsque, enfin, elle arriva en vue des grilles du château de Versailles, elle se sentit rassurée : plus que quelques centaines de mètres. Elle gara sa voiture le long d’une contre-allée qu’elle avait repérée au cours de ses visites d’évaluation, et qui disposait de places de stationnement. Elle vérifia

son téléphone portable : pas de message. Il était seize heures trente. Lou s'empara du dossier pour relire les ultimes détails. Soudain, elle entendit des cris d'enfants qui se mêlaient au bruit strident de la sonnerie de l'école maternelle située de l'autre côté de l'avenue. Elle ne put s'empêcher de lever la tête. Elle éprouva d'abord de l'agacement, puis ses yeux se posèrent sur un attroupement de jeunes élèves et de parents qui se retrouvaient dans un mélange d'étreintes et de brouhaha. Le dossier glissa et tomba à ses pieds sans qu'elle s'en aperçoive. Elle ne pouvait détacher son regard de cette banale scène de la vie quotidienne qui se déroulait face à elle.

Elle remarqua plus particulièrement une jeune élève agrippée à la cuisse d'un homme qui ne pouvait être que son père tant leur complicité semblait naturelle. D'un geste lent, l'homme souleva sa fille, la prit dans ses bras et l'embrassa longuement sur la joue. Il la déposa au sol avant de ramasser le cartable qu'elle avait abandonné à terre. Puis, tous deux marchèrent le long du trottoir. La petite fille portait une robe rouge plissée brodée de dentelle blanche. Ses cheveux étaient attachés avec deux barrettes qui n'avaient visiblement pas bougé de la journée. Cette enfant paraissait sortir d'une autre époque. Après quelques minutes de marche, ils quittèrent l'avenue pour s'engouffrer dans une rue perpendiculaire. À travers ses lunettes de soleil qui atténuaient l'intense luminosité de cette fin de mois de mai, Lou tenta de suivre le plus longtemps possible leurs deux silhouettes qui disparurent peu à peu. Pendant quelques instants, elle regarda encore dans leur direction, comme si elle espérait les voir réapparaître. Enfin, elle ramassa les feuilles tombées à terre, coincées entre ses pieds et la pédale de frein. Elle s'évertua à relire le dossier, mais son esprit s'évada à nouveau.

Lou n'était plus à Versailles, assise dans son véhicule, à attendre des clients pour l'une des affaires les plus importantes qu'elle eût à traiter. Subitement, elle venait de faire un bond de plus de trente ans en arrière.

*

* *

À l'époque, elle était une jeune élève de l'école primaire Paul-Éluard, située dans la banlieue ouest d'Avignon, sur la route conduisant à L'Isle-sur-la-Sorgue. Adrien, son père, l'accompagnait chaque matin et l'attendait tous les soirs. Dès que Lou sortait de sa classe, la première chose qui comptait, c'était de vérifier qu'il était là...

Il était toujours là, jamais en retard, l'un des premiers à se positionner devant l'imposant portail. Adrien quittait son atelier d'ébénisterie, *Les Deux Sarments*, trente minutes avant l'heure de la sortie, alors qu'il n'était qu'à trois cents mètres de l'école.

Roger, son ouvrier, s'amusait de cette habitude. Bien que Roger fût sourd-muet, Adrien n'avait jamais hésité à lui laisser la responsabilité de l'atelier jusqu'à son retour. Cela ne posait pas de problème particulier ; les clients étaient presque tous des habitués et, dans le cas où un inconnu entrait dans la boutique, Roger se débrouillait comme il le pouvait pour lui faire comprendre que son patron n'allait plus tarder.

Lou se souvint que ses copines lui demandaient souvent pourquoi c'était toujours son père qui venait la chercher. Sa mère n'avait été aperçue qu'à de rares occasions, lors des fêtes de fin d'année ou des spectacles de Noël. Elle expliquait que son métier – elle était employée dans une grande surface de l'autre côté de la ville – ne lui permettait pas de se libérer assez tôt pour récupérer sa fille à l'heure de la sortie des classes. Mais, même le mardi, jour de repos de sa mère, c'était Adrien qui s'occupait de Lou. Éliane était fatiguée, disait-elle, et avait besoin de se reposer. À cet âge, les explications d'une mère suffisent et s'imposent comme étant la seule vérité possible.

Une fois qu'Adrien avait embrassé sa fille et pris le temps de saluer les autres parents, tous deux cheminaient jusqu'aux *Deux Sarments*. Lou n'arrêtait pas de parler, elle décrivait les moindres détails de sa journée. Ces conversations étaient souvent un peu les mêmes, mais Adrien s'en moquait ; l'échange avec sa fille demeurait l'essentiel.

Avant de faire ses devoirs, Lou avait la permission de se détendre dans le bureau de son père, situé sur une mezzanine qui surplombait l'imposant espace réservé aux machines. Ce n'est que vers dix-huit heures trente que sa mère venait enfin la chercher. Elle descendait rarement de sa voiture, un simple coup de klaxon, et la petite Lou s'empressait de ranger ses affaires pour rejoindre avec elle le domicile familial. Quant à son père, il rentrait rarement avant vingt heures, lorsqu'il avait enfin terminé de classer, ranger et signer le courrier qui s'entassait sur son bureau.

En grandissant, Lou se sentit de plus en plus à l'aise dans cet atelier dont elle connaissait désormais les moindres recoins. Avec le temps, elle avait développé une forme de complicité avec Roger. Contrairement à de nombreux enfants, elle n'avait jamais eu peur de cet homme qui n'arrivait qu'à énoncer des sons incompréhensibles pour la plupart des gens, mais pas pour elle ; ils se comprenaient. Peu à peu, Roger lui avait appris la langue des signes, d'abord quelques mots, puis très vite, elle progressa. La petite fille se délecta de ce nouveau mode de communication. Ses bras, ses mains, son visage, son corps tout entier se mettaient en mouvement. Son père la regardait, il souriait ; c'était comme si sa fille exécutait une danse. Dans le vacarme des machines plus bruyantes les unes que les autres, elle paraissait joyeuse. Quelquefois, elle éclatait de rire à une réplique de Roger. Adrien ne percevait pas toujours la raison de son amusement. Malgré les années, il n'avait jamais pu maîtriser le langage des signes. Bien sûr, il pouvait suivre une conversation avec son ouvrier, mais de façon très formelle, car les nuances lui étaient inconnues. Cela amusait Lou, qui jouait avec les lacunes de son père et compliquait avec malice les conversations. Adrien ne s'en offusquait pas, bien au contraire. Il était heureux de voir Lou et Roger partager leurs petits secrets.

Sa fille s'épanouissait dans cette relation où elle découvrait le handicap et surtout la mise en place de solutions pour le surpasser. Pour son père, il était important qu'elle expérimente autre chose que les facilités de l'enfance et

qu'elle découvre que la différence existait. Sa mère n'était pas forcément de cet avis. Elle avait parfois fait des remarques désobligeantes à l'égard de Roger qu'elle connaissait peu. En fait, c'était plus un réflexe que de la méchanceté ou de la jalousie. Il était différent, donc sa fille devait être prudente, sa réflexion n'allait pas plus loin.

À l'époque où Roger avait commencé à travailler à l'atelier, il avait dix-huit ans et venait de perdre son père. Sa mère avait eu peur qu'il compense l'absence de l'image paternelle par un repli sur lui-même et qu'il s'enferme dans un profond mutisme.

Il n'en fut rien. Cinq ans désormais que Roger découpait, ponçait, ciselait, collait, cirait, vernissait les plus nobles essences de bois. Depuis peu, il s'était installé avec Émeline, sa compagne, qui souffrait du même handicap que lui.

Avant de travailler à la fabrication de meubles précieux, Roger n'avait pas pu suivre de formation particulière. Sa mère avait remué ciel et terre pour que son fils s'insère dans le monde professionnel, mais sans succès. Au cours des entretiens assistés qu'elle avait pu décrocher pour Roger, les refus polis alternaient avec les regards qui ne laissaient planer aucun doute quant à la décision finale. Au moment où elle allait abandonner et livrer son fils à un monde qui ne voulait pas de lui, elle fit part de ses soucis à Adrien, son voisin. Celui-ci côtoyait Roger depuis l'enfance et n'avait pas de doute quant au sérieux du jeune homme. Alors il lui proposa de le prendre comme apprenti. Le carnet de commandes se remplissait et les délais de livraison devenaient bien trop longs au goût des clients.

Il était comme ça, Adrien, il avait un besoin viscéral d'être utile. Il aurait pu embaucher un ébéniste confirmé, avec une solide formation. Celui-ci aurait été productif dès le premier jour, ce ne fut pas son choix. Il savait la tâche ardue, mais sa décision était prise. Roger deviendrait son ouvrier, quel que soit le temps à y consacrer.

Le soir, lors du repas familial, quand Adrien annonça sa décision à ses parents, la réaction fut plus que mitigée. Comme à son habitude, sa mère se tut. Il faut dire qu'il en fallait, du courage, pour contrarier monsieur Meunier père depuis son accident à l'atelier, lorsqu'un soir, sa main ayant glissé sur l'établi et percuté les dents affûtées de la scie circulaire, il avait perdu trois doigts de la main droite. Il avait désactivé la sécurité pour augmenter la cadence de découpe ! Depuis, il touchait une maigre pension d'invalidité, et il ne le supportait pas. Sa femme, avec le temps, avait appris à ne plus le contrarier. Elle exprimait son opinion uniquement lorsque celle-ci s'accordait avec celle de son mari. Cette décision limitait les dialogues, mais cela offrait l'avantage d'un ronronnement familial qui pouvait donner l'illusion d'une forme de bonheur monotone.

Le bonheur, la famille Meunier y avait renoncé depuis bien longtemps. Les parents d'Adrien s'étaient faits à cette idée, pas lui. Sans doute était-ce la raison pour laquelle il avait fait le choix d'être utile depuis que Julien, son frère aîné, ne supportant plus cette ambiance, avait accepté la proposition d'un magazine animalier pour parcourir le monde à la recherche des meilleurs clichés de la faune sauvage.

Dès que son maigre temps libre le lui permettait, Adrien s'investissait dans des actions aussi diverses que la distribution de repas aux sans-abri ou l'aide aux devoirs pour les enfants de familles défavorisées. Un samedi sur deux, il partageait sa passion du travail du bois en animant un atelier dans une maison d'accueil pour jeunes femmes en détresse.

– Mon pauvre fils, je me demande si j'ai eu raison de te transmettre *Les Deux Sarments*, le fruit d'une vie de travail ! fulmina son père en tapant lourdement du poing sur la table quand Adrien confia son intention d'embaucher Roger.

Adrien garda son calme. Il allait fêter ses vingt-cinq ans, l'adolescence était loin derrière lui et, à présent, il ne prenait plus aucun plaisir à contrarier son père.

– Il apprendra vite, rétorqua-t-il.

– Il ne connaît rien au travail du bois, et en plus, il est sourd-muet ! Il ne va pas entendre les machines. Tu veux qu’il fasse comme moi, qu’il se découpe la moitié d’un bras ?

– Il ne se découpera rien du tout, assura Adrien.

Le repas se terminait et la bouteille de vin rouge du père était presque vide. Monsieur Meunier s’énerva et, d’un coup de bras, balança la corbeille de fruits qui alla s’éclater contre le mur.

– Que veux-tu dire ? Qu’il saura mieux faire que moi ? vociféra-t-il.

Adrien le fixa d’un regard déterminé.

– Non, je ne veux pas dire ça. Tu sais très bien que tu étais un des meilleurs ébénistes de la région et que tu m’as tout appris.

– *Étais...* c’est bien là le mot juste.

Adrien prit conscience de sa maladresse et tergiversa un instant :

– Désolé, je ne voulais pas te rappeler...

Le père se servit un nouveau verre de vin tandis que sa femme ramassait les fruits tombés par terre.

– Ne t’inquiète pas, mon fils, tu n’as pas besoin de me le rappeler, j’y pense tous les jours. Mais, putain, un sourd, enfin, tu es devenu fou !

La patience d’Adrien avait atteint ses limites.

– La différence, c’est qu’avec moi, les sécurités ne sont pas et ne seront jamais désactivées !

Au fond de lui, son père bouillait. Il allait exploser et se montrer invivable. Sa femme signifia à son fils de ne pas poursuivre. Une sensation désagréable envahit Adrien ; il eut pitié de sa mère et capitula. Il préféra, sans prononcer un mot, partir plus tôt pour sa tournée de distribution de repas.

Lorsqu’il passa la porte, son père lui lança :

– C’est ça, va nourrir les fainéants, les meubles vont se faire tout seuls !

Un dernier regard de compassion vers sa mère qui lui fit signe que tout irait bien. Adrien n’était pas dupe ; il claqua la porte.

Chez les Meunier, la vie reprit son cours... terne et faussement apaisée.

Comme l'avait prévu Adrien, la formation de Roger fut longue avant qu'il se révèle autonome, mais il était doué de ses mains, ce qui facilita grandement les choses. Désormais, il réalisait l'ensemble des étapes d'une fabrication, et chaque fois qu'il présentait ses travaux, il était toujours aussi fier. Les clients étaient parfois embarrassés, car l'échange pouvait être malaisé. Au début, Roger eut envie d'abandonner et de ne jamais être en relation avec les acheteurs, mais Adrien insista. Il était toujours à ses côtés, mais restait volontairement en retrait. Il n'intervenait que si la communication n'était pas possible ou qu'une gêne trop pesante s'installait. Quelquefois, lorsque Lou se trouvait à l'atelier, c'était elle qui, sous la surveillance de son père, faisait office d'intermédiaire.

Aux *Deux Sarments*, le temps s'écoulait à présent dans la sérénité. Chacun avait trouvé sa place, le travail ne manquait pas. Adrien songeait parfois à recruter un autre ouvrier afin de libérer du temps pour ses différentes actions de bénévolat, mais comment Roger allait-il accepter ce nouveau venu ? Il avait provisoirement abandonné cette idée.

*
* *

Lou fut sortie de sa torpeur par la sonnerie de son téléphone portable. Elle ne s'était pas rendu compte de l'heure, elle décrocha rapidement.

Dans un français parfait et d'un ton ferme, James Evans lui annonça :

– Bonjour, madame Meunier. Le taxi vient de nous déposer avec ma femme devant les grilles du numéro 15, je ne vous vois pas ! C'est bien à cet endroit que nous avons rendez-vous ?

Elle tenta de cacher son affolement.

– Désolée, monsieur Evans, j'ai eu... un mal fou à me garer, je suis là dans quelques minutes.

– Très bien, nous vous attendons.

Il raccrocha sèchement. Cette visite ne commençait pas sous les meilleurs auspices. Lou traversa le boulevard à toute vitesse tout en pestant intérieurement contre sa bourde. Désormais, elle se devait d'être irréprochable. Elle aperçut le couple, il fallait donner la meilleure impression possible et surtout ne pas montrer un quelconque signe d'affolement. Elle s'imposa de ralentir le pas.

À nouveau, l'image de son père lui revint à l'esprit ; elle s'agaça et marmonna :

– Et dire que c'est peut-être lui qui va plomber ma vente, putain, il fait chier ! Il n'en fera pas d'autres. Vingt-trois ans qu'il me pourrit la vie, celui-là !

« Reprends-toi, reprends-toi », se répéta-t-elle.

– 2 –

Le vertige de la vie

Les grands changements qui dessinent nos vies ne sont que le reflet de rencontres ou d'événements extérieurs. Comme des portes qui s'ouvrent vers des horizons que nous n'osions plus espérer, des envies éternellement retardées ou des désirs trop longtemps refoulés.

Notre volonté compte pour bien peu de choses lorsque les grands bouleversements nous submergent. Nous suivons simplement un mouvement qui s'impose à nous. On se laisse alors porter par le vertige de l'accélération, le vertige de la vie.

*
* *

Lou tenta de cacher son stress. Certes, l'enjeu de cette visite était primordial, mais sa longue expérience professionnelle lui permettait, habituellement, de conduire les visites et les négociations avec assurance. Aujourd'hui, il n'en était rien. Plus elle s'approchait du couple Evans et plus son rythme cardiaque s'accélérait. Ses jambes se mirent à trembler. Une boule dans la gorge l'obligea à déglutir afin de reprendre sa respiration. Elle devait absolument se calmer. Elle prit trois grandes inspirations, tenta de dédramatiser la situation et surtout de chasser de ses pensées l'image obsédante de son père.

*
* *

Lou connaissait trop bien ces bouffées d'angoisse qui la harcelaient depuis son adolescence. Jusqu'à la fin de ses études, elle avait géré la situation comme elle le pouvait, en se perdant quelquefois dans la dangereuse facilité de pseudo-paradis. À l'époque, elle avait accepté l'aide ponctuelle d'un psychologue. Mais ce n'est que lorsqu'elle s'installa à Paris et commença à travailler qu'elle se décida à suivre une thérapie. Elle connaissait l'origine de son trouble et avait admis qu'elle ne pouvait pas s'en débarrasser seule. Ses crises s'atténuèrent et s'espacèrent, mais Lou ne supportait plus de devoir se remémorer, à chacune des séances, l'événement qui avait tout déclenché et bouleversé sa vie à l'âge de seize ans. Après quatre ans de suivi, elle abandonna. Avec le temps et quelques artifices, elle avait appris à chasser cette image de ses pensées, mais quand l'angoisse devenait trop forte, elle se noyait dans la douceur artificielle de cachets de tranquillisants. Plus de vingt ans que cela durait, elle s'était fait une raison, sa vie serait ainsi. Elle était persuadée que chaque être humain traînait ses traumatismes avec plus ou moins de facilité et que personne ne pouvait s'en débarrasser, quels que soient les efforts déployés.

Pour Lou, cette ineffaçable blessure, c'était l'image d'un père qu'elle adorait jusqu'au jour où, en une fraction de seconde, avec violence et dégoût, tout s'écroula.

*
* *

Lou devait se reprendre, elle bascula en mode professionnel. Elle se redressa, s'imposa un sourire et tendit une main ferme en direction du couple.

– Bonjour, madame et monsieur Evans. Comment allez-vous ? J'espère que votre voyage s'est bien passé. Avez-vous eu le temps de déposer vos bagages à l'hôtel ?

– Bien sûr, nous en venons ! lâcha laconiquement le jeune Américain.

– Vous avez de la chance, vous allez découvrir votre future demeure sous un soleil radieux, enchaîna-t-elle.

– Très bien, commençons la visite, répondit-il tandis que sa femme restait muette et étrangement détachée.

Lou ne s’offusqua pas de ce curieux comportement et se saisit de son iPhone tout en s’excusant.

– Désolée, une minute s’il vous plaît, j’appelle monsieur Manson, le gardien, il est prévenu de notre arrivée. Il a ouvert la maison en début d’après-midi.

Elle n’eut pas le temps de composer le numéro, car un homme mince, à l’allure de majordome, apparut aussitôt face à eux et actionna la télécommande du portail. Lou invita le couple à s’avancer dans l’allée.

– Merci, fit-elle au gardien resté volontairement en retrait.

– De rien, madame, je vous attendais. Je suis à votre disposition, si vous avez besoin de moi, je suis là. Tous les accès à la maison ainsi qu’aux annexes sont ouverts, l’alarme est éteinte.

– Parfait, je n’hésiterai pas. À tout à l’heure, monsieur Manson.

Le gardien s’adressa au couple Evans.

– Bienvenue à Versailles, je vous souhaite une bonne visite.

Il ne reçut pour toute réponse qu’un simple hochement de tête de la part du mari. Sa femme semblait toujours comme déconnectée. Lou les précéda et se dirigea vers la bâtisse principale. Elle avait prévu de leur faire visiter le parc en dernier afin de terminer sur ce qui représentait un véritable plus pour cette propriété en plein cœur de Versailles. Madame Evans parut enfin concernée par la situation. Arrivée sur la terrasse, elle s’arrêta et chuchota quelque chose à l’oreille de son mari. Puis elle se retourna et s’adressa à Lou dans un français incertain :

– Il est vendu avec ? demanda-t-elle, le doigt pointé vers l’entrée de la propriété.

Lou ne put cacher son incompréhension.

– Oui madame... c'est... l'ensemble qui est en vente, les bâtiments, le parc et...

La jeune Américaine sembla contrariée et l'interrompit. Elle s'adressa à son conjoint dans leur langue maternelle, puis quitta la terrasse pour entrer dans la maison. Lou tenta de lui emboîter le pas, mais monsieur Evans la retint par le bras :

– Nous souhaiterions savoir si le domestique est compris dans la vente.

Même si Lou maîtrisait l'anglais et avait pu suivre leur échange, elle ne put cacher son étonnement et préféra mettre cette requête, bien trop irrespectueuse à son goût, sur le compte des nuances existant entre les deux langues. Elle utilisa l'ironie.

– Vous devez parler de monsieur Manson ? Dans ce cas, je vous précise qu'il n'occupe pas le poste de « domestique », mais celui de gardien. Actuellement, il est en charge de l'entretien du parc, de la piscine et de la surveillance lorsque les propriétaires sont absents. Pour répondre à votre question, il nous a fait savoir qu'il souhaitait poursuivre sa mission, si les nouveaux occupants voulaient bien lui faire confiance, évidemment !

– Parfait, fit l'Américain, cela nous convient ! Et pour le ménage, les repas, tout le reste quoi ? Vous comprenez, ajouta-t-il.

Lou poursuivit sur le même ton. Soit son interlocuteur ne saisissait pas toutes les subtilités de la langue française, soit son patrimoine génétique n'incluait pas le respect. L'impertinence de ce couple l'exaspérait.

– Pour « tout le reste » ? Si vous êtes intéressés par le bien, il faudra vous charger de recruter du personnel.

L'Américain parut contrarié. Lou savait qu'elle était allée trop loin, elle devait vite se reprendre.

– Nous sommes à votre écoute pour vous aider dans votre recherche, cela fait partie de nos prestations.

À peine avait-elle fini sa phrase qu'elle regretta ce qu'elle venait de dire. En effet, l'agence n'avait jamais proposé ce type de services, qui n'avaient

absolument rien à voir avec une vente immobilière.

– *Perfect ! But, where is my wife ?* Désolé, c'est un réflexe !

– Pas de souci. Elle est déjà à l'intérieur, me semble-t-il. Je vous propose de la rejoindre.

– O.K., dit monsieur Evans.

Lou pensa à la réaction de Sophie lorsqu'elle lui annoncerait que son agence allait devoir se transformer en cabinet de recrutement pour du personnel de maison.

À peine avait-elle franchi le pas de la porte qu'elle remarqua la jeune Américaine plantée au beau milieu de l'imposante entrée. Elle avait les bras ballants et les yeux rivés sur un tableau représentant une corbeille de fruits, un pichet et un bol en céramique, le tout posé sur une table en bois massif. Elle ne réagit pas lorsque son mari lui adressa la parole. Il s'approcha et se mit, lui aussi, à contempler le tableau. Le couple paraissait ailleurs, comme absent. Lou était gênée et ne savait que faire. Devait-elle poursuivre la visite sans se soucier de cet intérêt pour une banale toile qu'elle n'avait jamais remarquée lors des visites préparatoires, ou devait-elle attendre que le couple revienne à la réalité afin de continuer la découverte des lieux ?

C'est alors que monsieur Evans fit quelques pas en arrière et vint se positionner à côté d'elle.

Il s'exprima à voix basse.

– Ma femme gère, avec son père, trois galeries aux States. Après des études d'art contemporain, elle s'est spécialisée dans la découverte de jeunes artistes.

Lou n'arrivait pas à cerner ce couple. Étaient-ils vraiment intéressés par cette demeure, comme ils l'avaient assuré lors de leurs contacts téléphoniques, ou s'agissait-il de curieux venus à Paris pour y passer un séjour d'agrément ?

– Ah, très bien, fit-elle, perplexe.

Il poursuivit.

– Elle souhaiterait ouvrir une galerie à Paris. Les Américains sont très sensibles à l’art français, vous savez...

Lou ne pensait qu’à une chose : que cette femme décolle son regard de cette corbeille de fruits pour qu’enfin la visite puisse se dérouler de façon conventionnelle. Elle fit l’effort de répondre sans paraître trop pressante.

– Effectivement, les galeries et expositions de peintures sont nombreuses à Paris, vous aurez l’occasion de les découvrir. Et vous, monsieur Evans, je crois que vous travaillez dans l’industrie ?

– Oui, je dirige un groupe d’entreprises agroalimentaires spécialisées dans... Comment dites-vous *corn flakes* en français ?

– Euh... on dit corn flakes, la traduction française, flocon de maïs, est peu utilisée.

Fier de lui, il précisa :

– Une gamme de produits allégés ! C’est très en vogue actuellement.

Lou, compte tenu de la tournure des événements, doutait de plus en plus d’une issue favorable à cette transaction. Elle était en train de parler art et corn flakes allégés alors que la discussion devrait être axée sur les détails de la bâtisse et des extérieurs.

Madame Evans se réveilla enfin.

– Cela me fait penser à Frans Snyders ! affirma-t-elle.

Son mari restait muet, la bouche ouverte, en extase devant les connaissances de son épouse. Lou était perdue ; mais qui était ce Snyders ? Comment pouvait-elle reprendre enfin une conversation plus conforme à la situation ?

– Oui, c’est cela, quelle beauté ! répéta madame Evans.

Devinant l’embarras de Lou, l’Américain s’approcha de sa femme et posa sa main sur son épaule.

– Bien sûr, chérie, mais si nous nous concentrons sur la visite ?

– Mais enfin, tu te rends compte, Snyders, l’école Rubens, *it’s really wonderful* !

Enfin un nom qui évoquait à Lou de lointains souvenirs. Elle en profita.

– Les propriétaires actuels sont des amateurs d’art et de peintres célèbres. Je ne savais pas qu’ils possédaient des tableaux de valeur.

Madame Evans s’esclaffa :

– *Oh no, no, never...* Ce tableau est une copie qui date des années 1900, mais elle est non signée, c’est dommage. Le style de Snyders est là, c’est étonnant !

Lou s’appuya sur les propos de madame Evans pour tenter de reprendre la main. Elle se souvint d’immenses toiles accrochées au mur dans le couloir à l’étage du bâtiment.

– Vous allez découvrir d’autres œuvres au cours de la visite. Vous me suivez ?

Le couple acquiesça à la proposition de Lou. Madame Evans semblait enfin sortie de sa torpeur. Lou s’engagea dans la salle à manger du rez-de-chaussée, d’où l’on pouvait deviner les premières marches qui conduisaient à l’étage. Elle commença à dérouler le discours du parfait agent immobilier. Tout y passa, dans les moindres détails : le volume des pièces, la rénovation récente dans un style à la fois moderne et chaleureux, la tranquillité du lieu, son emplacement idéal dans la ville de Versailles, la vue sur le château... Et surtout, Lou s’évertua à insister sur le côté luxueux de la maison. Durant près de dix minutes, le couple ne prononça pas le moindre mot, se contentant d’approuver chaque affirmation de Lou, sidérée par ce changement de comportement. Enfin, elle pouvait faire son métier. Une fois à l’extérieur, elle s’arrêta au bord de la piscine et mit l’accent sur la rareté du bien, persuadée que le couple Evans serait sensible à cet argument.

– Vous savez, cette propriété est unique, sa surface habitable est considérable, vous disposez de quinze pièces, dont cinq chambres et trois salles de bains, le parc est entretenu avec soin, les bâtiments annexes sont également un atout et peuvent être utilisés comme bon vous semble, soit en

tant qu'habitation, soit en atelier peut-être. Vous aurez du mal à trouver un lieu comparable à Versailles ou dans ses environs.

Lou allait commencer la visite du parc lorsqu'elle remarqua que le couple ne la suivait pas. Madame Evans venait de rentrer à nouveau à l'intérieur alors que son mari restait là, tel une statue, l'air béat.

Elle l'interrogea.

– Un souci, une question peut-être ? Votre femme souhaite des précisions ?

– Non, je pense qu'elle contemple à nouveau les tableaux, c'est une véritable passion pour elle. Laissons-lui quelques minutes.

Lou craignait de plonger dans une fin de visite qu'elle ne contrôlerait pas. Elle tenta de cacher ses craintes.

– Bien sûr, nous avons tout notre temps, assura-t-elle d'une voix peu convaincante.

Après quelques instants de silence, monsieur Evans fixa Lou dans les yeux et l'interrogea :

– Combien déjà ?

Elle préféra s'assurer qu'elle avait bien compris la question du jeune Américain.

– Je suppose que vous parlez du prix ?

– Oui, je ne me souviens plus, vous aviez parlé de deux ou trois millions d'euros ?

Lou n'en revenait pas ! Comment pouvait-on oublier un montant d'un tel niveau ? Cela aurait pu lui faire perdre ses moyens, mais au contraire, elle commençait à cerner le fantasque duo. Elle en était persuadée, ils étaient bien décidés à acheter.

– Le bien est au prix de trois millions nets, plus les frais d'agence et de notaire, qui sont à la charge de l'acquéreur.

Alors que sa femme venait de les rejoindre, monsieur Evans sollicita quelques précisions.

– Les frais, combien ?

Lou resta le plus factuelle possible. Elle savait que le jeune couple avait pris la décision d'investir, mais elle devait garder la maîtrise de la négociation.

– Eh bien, en ce qui concerne les frais de notaire, ils sont fixes, de l'ordre de sept pour cent du prix de vente ; quant à la rémunération de l'agence, nous appliquons un taux de cinq pour cent.

Lou s'autorisait une marge de manœuvre. Pour une vente d'un tel montant, les commissions sont bien souvent inférieures.

C'est alors que madame Evans lança :

– Donc, près de trois millions quatre cent mille !

Surprise par l'intervention directe de la jeune Américaine, qui contrastait avec le comportement fantaisiste qu'elle avait montré jusqu'à présent, Lou mit quelques secondes avant de confirmer :

– Eh bien... oui !

– Très bien, nous achetons, mais à deux conditions : que le domestique... je ne sais pas comment on dit en français...

Elle fit signe à son mari de poursuivre.

– Ce que veut dire mon épouse, c'est que le gardien doit conserver son poste et que votre agence doit également se charger de nous trouver une femme de ménage et une cuisinière à temps plein lorsque nous serons présents à Versailles. C'est possible ?

Il n'était pas question d'émettre la moindre réserve quant à la faisabilité des deux conditions, de peur de voir s'enfuir le couple Evans sur un simple coup de tête de madame. Pour les détails pratiques, Lou aurait le temps, avec sa cheffe d'agence, d'organiser tout cela plus tard.

– Aucun souci, nous aurons largement le temps de satisfaire vos besoins avant votre installation, certifia-t-elle avec un aplomb qui la surprit elle-même.

– Alors c'est parfait, allons voir le parc puisque ce problème est réglé.

Des clients qui donnent leur accord avant d'avoir découvert la totalité d'un bien, c'est déjà rare, surtout à ce prix-là... Malgré son expérience, Lou n'en revenait pas. Elle poursuivit avec assurance, plus rien ne pouvant la surprendre :

– Veuillez me suivre. Si je peux me permettre, une fois la visite terminée, nous calerons un rendez-vous pour la signature du compromis en début de semaine prochaine, cela vous convient ?

Monsieur Evans s'arrêta brusquement.

– Pourquoi la semaine prochaine ?

– Eh bien, avant votre départ, nous devons bloquer le bien, puisqu'il vous intéresse.

– *Tomorrow* ? interrogea madame Evans.

– Pardon ?

Son mari précisa :

– Demain matin ?

Lou avait du mal à valider l'enchaînement des événements.

– Un problème ? interrogea le jeune Américain. Nous voulons être tranquilles la semaine prochaine pour notre séjour à Paris, donc demain, ce serait parfait !

En un éclair, Lou passa en revue toutes les contraintes d'une signature si rapide. D'abord, il fallait qu'elle obtienne l'accord définitif de monsieur Manson, le gardien, puis la rédaction du compromis incluant les conditions du couple. Elle y travaillerait une partie de la nuit avant de le faire valider par sa responsable demain à la première heure. Son cerveau fonctionnait à toute vitesse. Toutes les cases semblaient s'imbriquer les unes dans les autres avec facilité, mais il en manquait une d'importance.

– A priori, tout est O.K. Les propriétaires actuels sont en voyage cette semaine, ce n'est pas un souci, nous les ferons signer plus tard. Par contre, pour le versement de l'acompte, votre banque ne va pas avoir le temps d'effectuer le transfert.

– Je m’en suis occupé. Vous aurez un... comment dites-vous déjà... ? Il se tourna vers sa femme.

– Un « dépôt de garantie », c’est l’expression employée par la banque, précisa madame Evans.

– Oui, merci, chérie ! J’ai pris la liberté de donner mes instructions pour que, dès demain matin, ce dépôt soit porté au crédit de votre agence immobilière par la succursale parisienne de JP Morgan. Cinq pour cent du prix, cela vous convient-il ?

Lou n’en revenait pas. Tout paraissait si simple, la méthode américaine dans toute sa splendeur, une démonstration d’efficacité !

Monsieur Evans précisa :

– Bien évidemment, cette somme sera bloquée jusqu’à la vente finale.

Lou ne put que se féliciter ; tout s’enchaînait à merveille. Elle en profita pour caler l’heure du rendez-vous.

– C’est parfait ! Terminons cette visite ! Je vous propose demain à onze heures à l’agence. Un taxi viendra vous récupérer à votre hôtel ?

– O.K., *let’s go* ! fit monsieur Evans en s’engageant dans l’allée qui conduisait au fond du parc.

La visite se poursuivit dans la décontraction, même si le jeune couple ne put s’empêcher de faire étalage de ses immenses moyens financiers et de ses projets de création de galeries d’art. Lou écoutait ce listing de richesses avec détachement. Son objectif était atteint, alors entendre un couple d’à peine une trentaine d’années jongler avec les millions d’euros ou de dollars lui paraissait presque amusant. Elle qui, parfois, avait du mal à boucler ses fins de mois ne s’offusquait en rien de voir cette opulence étalée au grand jour. La vente était assurée et sa prime allait être en rapport avec le prix de vente, donc importante... l’essentiel était là !

Lorsque la visite prit fin, Lou appela un taxi pour qu’il reconduise le couple à son hôtel. Ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain afin de signer le compromis de vente.

Lorsque le véhicule disparut au bout de l'avenue, Lou appela Sophie pour lui annoncer l'excellente nouvelle.

– Lou, Enfin ! Alors ? Je m'inquiétais, il est près de dix-neuf heures !

Elle ne put s'empêcher de jouer avec les nerfs de sa responsable.

– Ces Américains, ils sont bizarres, tu n'imagines même pas.

– C'est-à-dire ? demanda sa cheffe.

– Je t'assure, à peine trente ans et ils parlent de millions comme moi du prix de la table Ikea que j'ai achetée le week-end dernier, c'est dingue non ?

Sophie s'agaça.

– Je m'en fous de ta table suédoise ! Ils les ont lâchés leurs millions, oui ou... ?

Lou reprit enfin son sérieux :

– Ils achètent !

– Yes !

– Sans négociation, j'ai fait passer nos cinq pour cent de commission.

– Champagne ! Trop contente, tu t'es super bien débrouillée, bravo !

– Par contre, ils signent demain matin à l'agence, mais avec deux conditions qui ne sont pas négociables.

– Demain, mais...

– Je te coupe tout de suite, nous n'avons pas le choix. Ils souhaitent conserver monsieur Manson. Ça, je m'en charge dès que j'aurai raccroché. Par contre, il va falloir recruter du personnel de maison.

Sophie était abasourdie.

– Comment ça ?

– Il faut qu'on se débrouille pour leur trouver une cuisinière et une femme de ménage.

– Carrément ! Ils sont un peu gonflés, non ?

– Écoute, je suis entièrement d'accord avec toi, mais cinq pour cent de trois millions... Tu vois ce que je veux dire...

– Oui, on se débrouillera, on trouvera un cabinet de recrutement ! Encore félicitations. Je vais organiser une petite fête chez moi pour arroser ça ! Vendredi prochain sans doute, tu es disponible ?

– Je te le dirai plus tard. Je dois te quitter, monsieur Manson ne va pas tarder à terminer son service. Je dois absolument lui parler avant son départ.

– O.K., je te rappelle ce soir pour les détails d'organisation de la signature demain.

– Super, à plus !

Lou raccrocha et se dirigea vers le gardien qui était en train de fermer le portail de la propriété.

– Alors, cette visite, madame Meunier ? Je pense que ça s'est bien passé, non ?

– Oui, mais comment le savez-vous ?

En farfouillant dans sa poche à la recherche de la bonne télécommande, le gardien répondit :

– À voir votre mine réjouie et les visages des visiteurs lorsqu'ils sont partis, je présume que... non ?

– Eh bien, on ne peut rien vous cacher ! Effectivement, ils achètent !

Monsieur Manson remarqua un certain embarras chez Lou.

– Quelque chose ne va pas ? Vous avez un souci ?

– Un souci, non, mais les acheteurs souhaiteraient que vous conserviez votre poste. Cela vous pose un problème ? s'enquit Lou.

– Pourquoi ? Mon poste, j'y tiens, alors des Américains ou des Français, peu importe.

Elle préféra être franche.

– Vous savez, ils sont un peu... comment dire...

– Américains !

– Exactement, quel beau résumé !

– Vous pouvez compter sur moi. Désolé, je dois y aller, j'ai un rendez-vous chez le dentiste et je n'ai pas l'intention de le rater, trois semaines que

j'attends !

– Merci, monsieur Manson.

– De rien, fit le gardien en vérifiant que l'alarme était bien enclenchée.

Le soleil brillait généreusement. Le ciel, d'un bleu limpide, ne laissait apparaître, au loin, que quelques halos de pollution au-dessus de la capitale. Lou cala ses lunettes de soleil sur son nez et se mit à marcher en direction de sa voiture. Elle était satisfaite de son après-midi, mais épuisée par le stress que cela avait engendré. Elle alluma une cigarette et s'appuya contre le capot de sa voiture.

Son esprit se mit à divaguer et son regard fut attiré par le portail de l'école maternelle. Les grilles étaient fermées, l'agitation de la sortie des classes avait laissé place à un calme presque irréel. Lou découvrit alors la cour de l'école où deux platanes prenaient place au beau milieu du goudron. Leurs feuillages denses étaient à peine traversés par quelques rayons de soleil. L'ombre dominait et s'étalait du trottoir de l'avenue jusqu'au préau où l'on pouvait accéder aux salles de classe. Avec le bout de son escarpin, Lou écrasa le mégot de sa première cigarette avant d'en allumer une nouvelle.

Elle imagina la cour de son école lorsqu'elle était enfant. À part les cyprès qui trônaient fièrement à la place des imposants platanes, la configuration était identique.

La fatigue était bien présente et l'empêchait de lutter. La lassitude l'emporta et le flot de ses pensées fut envahi, une nouvelle fois, par l'image paternelle.

*

* *

Tous les matins, c'était le même rituel, une habitude qui atténuait la séparation jusqu'aux retrouvailles de l'après-midi. Ses copines se moquaient parfois des multiples baisers que Lou réclamait à son père ; elle en ressentait le besoin, le reste ne l'intéressait pas. Adrien avait bien tenté de ne plus

satisfaire toutes les sollicitations de sa fille, mais comment aurait-il pu résister à ces deux grands yeux verts qui se posaient sur lui ? Alors il s'accroupissait, prenait sa fille dans ses bras et l'embrassait à nouveau, un dernier baiser, quelques mots glissés à l'oreille, et ses yeux pétillaient de bonheur.

– Fais attention à toi... lui chuchotait-il à l'oreille.

– Toi aussi, papa.

Puis elle s'enfuyait en courant pour se mettre en rang avant que les différentes classes rentrent dans le bâtiment et que les cours débutent.

Lou grandissait, mais le père et la fille avaient gardé cette habitude. Chaque fois qu'ils devaient se dire au revoir, c'étaient les mêmes mots, « Fais attention à toi... »

Quatre mots qui traînaient lorsque Adrien les prononçait, comme s'il avait envie de dire autre chose sans jamais oser. Lou répondait invariablement : « Toi aussi, papa. »

Jusqu'à l'âge de dix ans, Lou n'avait jamais prêté attention à cette hésitation qu'elle sentait chez son père. Ce n'est que lorsqu'il s'approcha pour lui souhaiter un joyeux anniversaire et qu'il répéta l'habituel « Fais attention à toi... » qu'elle le regarda fixement, comme si elle attendait autre chose. Gêné, Adrien baissa le regard. Lou sentit de nouveau l'embarras chez son père et n'insista pas.

Un peu plus tard, quand il la déposa devant son collège, elle fit quelques pas avant de se retourner, et après avoir passé sa main sur sa poitrine, tendit longuement son bras vers son père. Il connaissait ce geste issu du langage des signes que lui avait appris Roger, qui signifiait « je t'aime ». Lou y rajouta un souffle sur la paume de sa main, comme pour lui envoyer son amour. Adrien ne dit rien, mais il semblait ému. Elle se retourna et partit retrouver ses amis ; elle ne put apercevoir, à travers la vitre teintée de la voiture, les yeux embués de son père. À de rares occasions, elle réitéra ce geste. Mais jamais ce qu'il signifiait ne fut prononcé entre le père et la fille.

L'adolescence ne fit que renforcer ce rituel ; ce n'est pas à cette période de la vie que l'on ose déclarer ses sentiments à ses parents. Quant à Adrien, il aurait pu, lui aussi, utiliser la langue des signes, mais jamais il ne le fit.

*
* *

Lou écrasa sa cigarette. Son ventre était noué par une nouvelle bouffée d'angoisse bien trop puissante pour qu'elle tente de l'apaiser en utilisant les méthodes que sa psychologue lui avait enseignées. Trop fatiguée, elle farfouilla dans son sac, à la recherche de sa boîte de calmants. Elle déposa un comprimé sous sa langue, s'assit dans son véhicule, ferma les yeux et attendit que les premiers effets tranquillisants apparaissent avant de se lancer dans la circulation encore dense.

Elle rentra chez elle ; la rédaction du compromis l'attendait.

La mélancolie

C'est une vague tristesse qui s'installe, un soupçon de nostalgie qui nous empêche d'avancer et qui nous accompagne comme un fidèle compagnon.

C'est un matin gris qui insiste alors que les beaux jours reviennent et que le soleil tente de percer.

C'est traîner encore et toujours un mal-être qui n'a plus de sens sinon celui de l'habitude et du manque de courage.

La mélancolie, cette rassurante routine qui consiste à ne jamais risquer l'aventure du bonheur par crainte de le rencontrer.

*
* *

Une semaine s'était écoulée depuis la signature du compromis de vente. Le couple d'Américains avait été très pointilleux et avait imposé la validation de l'ensemble du document par un des conseillers de la banque JP Morgan. Le rendez-vous, prévu initialement pour durer une heure, s'était éternisé jusqu'en début d'après-midi.

Lou pouvait enfin souffler, la vente définitive aurait bien lieu. La signature de l'acte avait été programmée pour la fin du mois de septembre, ce qui permettait aisément d'organiser les derniers détails.

Pour l'agence, c'était une vente exceptionnelle. Même si l'activité habituelle continuait et que chaque transaction était traitée avec le plus grand sérieux, Sophie avait souhaité fêter cette excellente nouvelle. Elle avait donc convié à son domicile ses collaboratrices ainsi que leurs conjoints ou compagnons. Elle habitait avec Claude, son mari, en banlieue parisienne, dans la commune de Marnes-la-Coquette. Ils disposaient d'un jardin qui leur permettait d'organiser des soirées détendues, contrairement aux restaurants bondés de la capitale où il était difficile d'échanger aisément avec l'ensemble des convives.

Sophie avait demandé à ses invités d'arriver à partir de vingt heures. Chloé, qui avait fait garder sa petite fille par ses parents, était présente avec Armand, son mari. Cécile, la plus jeune recrue, était venue avec son copain Éliot. Quant à Lou, elle n'était pas accompagnée, comme d'habitude. Personne ne lui connaissait de liaison stable. Ses amis s'en inquiétaient parfois et s'autorisaient à lui poser des questions sur sa vie. Elle éludait leurs interrogations et changeait invariablement de sujet. Il n'y avait qu'à Méline, son amie depuis l'enfance, qu'elle arrivait à se confier.

En fin d'après-midi, Lou était allée faire quelques courses aux Galeries Lafayette pour dénicher un cadeau pour Sophie et son mari. Ce n'est que vers dix-huit heures qu'elle regagna son appartement. Elle était locataire d'un deux-pièces au premier étage d'un immeuble en pierre qui donnait sur le jardin du Luxembourg. Elle avait les bras encore encombrés de ses achats lorsqu'elle entendit la notification d'un SMS. Elle posa ses affaires sur son canapé et prit connaissance du message.

Satisfaite à la lecture du texto, elle balança son portable qui alla rejoindre les différents sacs sur le canapé. Elle se rendit dans la cuisine, se servit un grand verre d'eau qu'elle but lentement face à la baie vitrée. De là, elle pouvait apercevoir les promeneurs qui déambulaient dans les allées du jardin. Elle murmura :

– Ah, tu veux me revoir ! Je crois que tu n’as pas bien compris, alors je vais mieux t’expliquer, mais d’abord, tu vas attendre un peu !

Lou alla chercher ses achats dans le salon et les déposa sur son lit. Elle avait enfin trouvé le haut qu’elle cherchait depuis des semaines, un débardeur bleu à col rond, parsemé de légers motifs clairs. Elle décida qu’elle le porterait ce soir avec un jean blanc et des escarpins de même couleur. Mi-chic, mi-décontracté, c’était parfait pour une telle soirée.

L’horloge tournait, elle devait se préparer. Elle se déshabilla et resta un long moment sous la douche à laisser glisser l’eau sur son corps. Puis, face à son miroir, elle lissa ses cheveux qu’elle décida de ne pas attacher. Elle se maquilla légèrement, à peine un peu de brun sur les paupières pour mettre en valeur le vert de ses yeux. Elle opta pour un rouge à lèvres assez vif. Avant de se vêtir, elle se regarda dans la glace et se laissa aller en se voyant ainsi, maquillée et nue. Son index glissa le long de son cou, remonta jusqu’à ses yeux où elle suivit les rides naissantes qui apparaissaient sur ses tempes.

– Quarante ans dans quelques semaines, se dit-elle à voix basse.

Elle prit des sous-vêtements dans sa commode, puis les redéposa aussitôt pour choisir une autre parure plus sexy ; elle pensait au message qu’elle venait de recevoir. Elle enfila son ensemble orné de fines dentelles écruées et alla jusqu’au salon pour consulter son iPhone. Elle écrivit :

« Tu attendras mon message cette nuit ! Je ne sais pas à quelle heure. »

Instantanément, son portable vibra :

« Je ne sais pas trop, avec ma femme, ce n’est pas évident. Demain peut-être ? »

Lou était radieuse. Son jeu préféré, qu’elle maîtrisait à merveille, débutait.

« Je t’ai dit cette nuit ! Et attends mes instructions... à toi de décider ! »

Elle avait à peine fini d’enfiler ses escarpins que la réponse arriva.

« Très bien, alors j’attendrai. »

Elle poussa un soupir de satisfaction. Elle vérifia une dernière fois son maquillage, prit une veste, son sac et ses clefs de voiture, puis rejoignit le parking de l'immeuble, direction Marnes-la-Coquette.

Lou se gara et se dirigea vers le portail du jardin qui donnait sur la rue. Elle posait sa main sur le loquet lorsqu'elle entendit la voix chaleureuse du mari de Sophie qui l'interpellait depuis le trottoir d'en face.

– Toutes mes félicitations, madame la vendeuse de châteaux !

Surprise, elle fit un bond en arrière et constata que son hôte avait les bras chargés de paquets dont l'équilibre paraissait instable.

– Merci, Claude. Mais dis-moi, tu as dévalisé quel magasin ? Tu veux peut-être que je t'aide, je ne voudrais pas qu'une partie de ta cargaison finisse à terre.

Claude lui fit signe de prendre la boîte calée sous son menton.

– Tu me sauves. Sophie doit penser que l'on est une cinquantaine, c'est d'ailleurs ce que m'a confirmé le pâtissier. Je n'ai pas osé lui dire que nous étions seulement une douzaine de personnes.

– Effectivement, nous n'allons pas mourir de faim, plaisanta-t-elle.

– Tu connais Sophie, au cas où...

– Oh oui, nous ne risquons pas l'hypoglycémie ! assura Lou.

Claude poussa le portail avec son pied et lui proposa de le précéder. Les invités étaient déjà là : Chloé avec son mari, Cécile et son compagnon ainsi que deux couples d'amis.

Avant de se diriger vers le fond du jardin où le charbon de bois crépitait déjà sous la grille prête à recevoir les épaisses tranches d'entrecôte, Claude présenta rapidement Lou aux personnes qu'elle ne connaissait pas.

– Pour les autres, tu devrais te débrouiller, s'amusa-t-il.

– Je crois.

Sophie tenait à ce que la soirée soit le plus conviviale possible. Malgré les orages annoncés pour le milieu de la nuit, elle avait insisté pour que son

mari installe les tables dans le jardin afin de profiter de l'espace et de la fraîcheur. Claude avait accepté après avoir consulté les prévisions météo.

Alors que le couple s'affairait aux derniers préparatifs, les invités s'étaient regroupés sur les chaises installées à l'abri des derniers rayons de soleil, sous l'imposant tilleul. Les conversations allaient bon train et partaient un peu dans tous les sens. Bien sûr, chacun félicita Lou pour la réussite de sa vente à Versailles. L'effet des premières coupes de champagne ne tarda pas à se faire sentir, et les éclats de rire de leurs hôtes rassurèrent Sophie et Claude qui les observaient depuis la fenêtre de la cuisine.

Cécile les interpella sur le ton de la plaisanterie :

– Les maîtres de maison se font attendre !

Sophie, radieuse, affirma avec entrain :

– Nous sommes à vous dans quelques minutes. Je mets les plats de salade au frais. Claude vérifie la braise et nous allons tous trinquer à cette belle soirée qui s'annonce.

En dépit de la bonne ambiance qui régnait, Lou avait remarqué que Chloé n'était pas aussi détendue qu'elle voulait le faire croire. Elle la connaissait suffisamment pour savoir que quelque chose la gênait. Chloé n'arrêtait pas de jeter des regards furtifs vers son mari, comme si elle attendait une approbation de sa part, pourtant, il ne paraissait pas la surveiller. Il était plus occupé à se mettre en valeur à chaque occasion où il pouvait recentrer la conversation sur son métier de banquier ou ses hobbies. Lou s'approcha de sa jeune collègue et fit tinter leurs verres.

– Ça va toi ? Tu as l'air soucieuse...

Chloé répondit, hésitante :

– Tout va bien, merci, la soirée est... très agréable.

– Ta fille peut-être, quelque chose ne va pas ?

– Elle est en pleine forme, ce sont mes parents qui s'en occupent. Ils viennent de m'envoyer un message, nous avons la soirée tranquille.

Ses propos sonnaient faux. Lou préféra ne pas insister en se lançant dans une conversation qui les isolerait du reste du groupe ; peut-être plus tard, quand le repas serait terminé.

Les grillades étaient enfin prêtes. Malgré l'empressement de Sophie, Claude avait pris tout son temps afin que la cuisson des tranches d'entrecôte soit en parfait accord avec les désirs des uns et des autres : bleu, saignant, à point ou bien cuit, chacun fut servi selon ses souhaits. Le saint-estèphe qu'avait apporté Lou se mariait parfaitement avec le goût puissant de la viande rouge. Sur proposition de Claude, les invités acceptèrent de remplir à nouveau leur assiette, sauf Chloé et Cécile. Concernant Cécile, cela ne surprit guère la maîtresse de maison, qui savait qu'elle préférait une alimentation végétarienne. Claude n'insista donc pas. Quant à Chloé, même si Lou avait l'habitude de la voir dans un état de stress élevé lors de son activité professionnelle, elle s'inquiétait de constater qu'en dehors de son métier, sa jeune collègue n'arrivait pas à se détendre. Et toujours ces regards vers son mari, comme si elle quémandait une sorte d'autorisation pour s'exprimer. Cela commençait sérieusement à exaspérer Lou, surtout qu'Armand ne prêtait aucune attention à sa femme, pas le moindre geste de tendresse ou regard de complicité, rien !

Ce n'était pas le cas de Cécile et Éliot qui, avec le naturel de leur jeune âge et la capacité à gaffer bien connue de la jeune femme, égayèrent les conversations. Sophie, connaissant son employée, s'amusa à raconter des anecdotes où Cécile s'était enfoncée dans quelques maladresses dont elle avait le secret. Sophie, au début, s'en était inquiétée ; elle avait même pensé ne pas pouvoir embaucher la jeune stagiaire. Mais, à mesure que les mois passaient, elle s'était rendue à l'évidence : ce naturel déroutant devenait un atout devant des clients, qui se détendaient face aux remarques surprenantes de sa jeune recrue. Certes, Cécile ne véhiculait pas l'image habituelle de sérieux et de contrôle du parfait agent immobilier. Elle cassait les codes, c'était certain. Sophie avait pris le risque et s'en félicitait, même si elle savait

qu'il était parfois nécessaire de remettre certains dossiers sur des rails plus classiques.

Cécile aurait pu se vexer face aux confidences moqueuses de sa responsable, mais elle assumait sa personnalité atypique. Elle rebondit même sur certaines remarques, apportant des précisions qui provoquèrent des moments de rigolade. Éliot décrivit des scènes privées où sa compagne s'était retrouvée dans des situations gênantes. Elle se mit à râler, même si elle prenait un certain plaisir à être le centre de la conversation le temps de la fin du repas.

– Éliot, ça va, arrête ! Tout le monde n'a pas besoin de connaître notre vie, ronchonna-t-elle sans grande conviction.

Son compagnon l'enveloppa de ses bras et l'embrassa sur le front.

– Ma chérie, c'est pour ça que je t'aime !

Cécile badina.

– C'est ça, fous-toi de moi, rattrape-toi.

Il lui remplit son verre.

– Allez va, trinquons.

– Pff, tu es nul, fit Cécile tout en acceptant sa proposition.

Lou assistait à la scène avec une certaine tendresse. L'insouciance du jeune couple qui commençait sa vie l'émouvait. Elle était heureuse pour eux, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser à sa propre histoire, de songer qu'à tout instant, en une fraction de seconde, tout pouvait basculer. Cécile et Éliot étaient heureux, ils n'hésitaient pas à le montrer, ils vivaient leur amour, mais demain... qu'en serait-il ?

Claude sollicita l'aide d'un de ses amis afin de remonter de la cave d'autres bouteilles de champagne ainsi que les pâtisseries. À mesure qu'ils ouvraient les boîtes et déposaient les gâteaux sur les plats au milieu de la table, les convives ne pouvaient s'empêcher d'exprimer leur surprise en découvrant les quantités pantagruéliques qui s'épalaient devant eux.

– Ben mon vieux, fit l'un d'eux, tu veux nous étouffer ou nous faire fuir !

Alors que Sophie était partie récupérer une pelle à tarte, Claude ne put qu'acquiescer :

– Effectivement, tu as raison ! Mais que veux-tu... il y a des moments où cela ne sert à rien de contrarier les femmes.

Sophie, déjà de retour, n'avait entendu que la fin de la phrase.

– Qu'est-ce que tu racontes contre les femmes encore ?

– Rien du tout, je disais simplement que découper tout ça, c'était un travail de femme, voilà tout !

Sophie n'était pas dupe.

– Bien sûr, je vais te croire. Alors, allons-y, mesdames ! Chloé, Lou, vous venez à ma rescousse ?

Les deux collègues se levèrent et vinrent en aide à leur responsable avec joie. Chacune prit son rôle avec sérieux, il n'était pas question de rater la découpe et le service des parts. Lou avait hérité du saint-honoré. Elle eut bien du mal à ne pas transformer sa prestation en catastrophe, mais avec patience et application, elle s'en sortit plutôt bien. Chloé était à l'aise, la pièce montée fut démontée sans que le moindre chou ait à subir les assauts trop puissants de la pelle à tarte. Elle servit avec dextérité chaque amateur de crème à la vanille ou au chocolat. Sophie la félicita :

– Waouh, je ne te connaissais pas ce talent.

Pour la première fois de la soirée, Chloé se détendit.

– Merci !

Claude fit le tour de la table pour remplir les coupes de champagne. Lorsqu'il arriva au niveau d'Armand, il fut surpris par sa remarque :

– Vous pouvez la remplir, il faut fêter la dextérité de ma femme, dit-il d'un ton sarcastique.

Claude ne comprit pas cette soudaine ironie et préféra ne pas relever.

– Il faut fêter la joie d'être ensemble et de passer une excellente soirée, n'est-ce pas ?

– Bien sûr, maugréa Armand.

Chloé accusa le coup et retourna s'asseoir.

Lou bouillait intérieurement. Si elle ne s'était pas retenue, une part de saint-honoré aurait fini dans la figure de ce goujat. Elle préféra le fixer pour lui faire comprendre qu'elle avait saisi son manège et qu'à la moindre remarque, elle n'hésiterait pas à le remettre à sa place.

Face à la détermination de Lou, Armand baissa les yeux un instant. Mais très vite, sûr de lui et aidé par la dose d'alcool qu'il avait déjà ingurgitée, il eut le toupet de faire une nouvelle observation désobligeante à sa femme.

– Je ne savais pas que tu excellais dans la découpe des choux, il faudra que tu me montres tes autres qualités cachées !

Les convives étaient gênés, ne sachant que dire. Même Cécile n'arrivait pas à trouver la boutade qui aurait eu le mérite d'effacer la première fausse note de cette soirée. Lou était prête à bondir, et le regard accablé de Chloé fit office de détonateur.

– Dis donc, Armand. Ça serait trop te demander d'avoir une parole agréable pour ta femme ?

Il se mit à ricaner tout en buvant goulûment une nouvelle coupe de champagne.

– On se tutoie maintenant ? Pour qui tu te prends ? rétorqua-t-il avec dédain.

Chloé ne savait plus où poser son regard, elle avait honte. Sophie, contrariée par l'ambiance qui se dégradait si brutalement, ne pouvait que cautionner la remarque de Lou. Elle connaissait Chloé depuis quatre ans et avait entendu parler des difficultés que rencontrait sa jeune employée avec son mari.

Depuis la naissance de leur fille, Armand était devenu invivable, prétextant que sa femme se négligeait, l'accusant de tous les maux et la rendant responsable des tensions dans leur couple. Chloé était une jeune femme attachante, efficace dans son travail, mais fragile. Armand, en bon

pervers narcissique, l'avait vite compris et en profitait à son aise. L'ampleur que prenait son emprise ne faisait qu'empirer.

Lou riposta avec vigueur :

– Quand on parle comme ça à une femme, on ne mérite pas le moindre respect, alors oui, je te tutoie si j'en ai envie !

Armand se dit que Lou était une adversaire beaucoup trop coriace pour qu'il résiste bien longtemps. Il préféra battre en retraite, au grand soulagement de Chloé et de tous les autres invités.

– Je plaisantais, je crois que j'ai un peu trop bu. L'eau minérale va me tenir compagnie pour le reste de la soirée.

Pour Sophie et Claude, la tension était descendue d'un cran, ils pouvaient souffler. Et pourtant, Lou était prête à jaillir. Sophie s'empressa de calmer ses envies d'en découdre.

– Je reprendrais bien une part de gâteau. Tu me sers, s'il te plaît ?

Lou quitta Armand du regard.

– Bien sûr, fais-moi passer ton assiette.

La soirée reprit un cours plus apaisé, le pire avait été évité. Certes, Chloé était sous l'emprise totale d'un mari dominateur et calculateur, mais pourquoi Lou avait-elle réagi avec une telle violence ? Comme si quelque chose en elle la poussait à se comporter ainsi.

Il était plus de minuit, l'orage grondait au loin et l'air se rafraîchissait. Claude décida d'ouvrir une eau-de-vie de prune de vingt ans d'âge. Armand, bien évidemment, n'avait pas respecté sa parole et l'eau minérale qui devait l'accompagner eut vite fait de se transformer en alcool de plus en plus fort. Chloé était désormais tranquille ; l'abus de vin, de champagne et maintenant d'eau-de-vie avait eu raison de l'arrogance de son mari. Il était assis seul sur les marches de l'escalier extérieur et n'était plus en capacité de surveiller sa femme. Lou vint s'asseoir à côté de ses deux jeunes collègues.

– Pas trop froid, les filles ?

– Ça va, fit Cécile en se frottant les bras.

Chloé restait silencieuse. Elle paraissait accablée, ses traits étaient tirés. La surveillance incessante d'Armand l'usait. C'était une jeune mère d'à peine trente ans, elle en paraissait presque dix de plus. Lou avait remarqué que depuis plusieurs mois, Chloé ne prenait plus soin d'elle. D'habitude, elle était si pimpante lorsqu'elle poussait la porte de l'agence le matin ! Ses jupes droites, ses talons, ses robes parfaitement ajustées, son maquillage précis, sa coiffure toujours impeccable avaient progressivement laissé place à des vêtements amples qui cachaient sa maigreur, à des cheveux tirés en arrière et attachés par un simple élastique, à un visage terne sans aucune couleur pour atténuer les traces de lassitude.

– Et toi, Chloé, comment te sens-tu ? Navrée pour tout à l'heure, mais...

Elle l'interrompt.

– Tu n'as pas à t'excuser, ne t'inquiète pas, au moins, je suis tranquille pour quelques heures. Il a trop bu, il est là, mais il ne me surveille plus, c'est mieux, lâcha-t-elle, désabusée.

Le portable de Lou vibra ; un message venait de lui parvenir. Elle sourit à la lecture.

« Il est plus de minuit, je pense que tu ne me contacteras pas ? »

Elle tapota instantanément.

« Je t'ai dit cette nuit, elle ne fait que commencer ! »

Elle fit quelques pas, dans l'attente d'une réponse qui ne tarda pas :

« Très bien, je t'attends. »

Elle coupa le son de son iPhone au cas où il viendrait à l'idée de son correspondant de continuer une conversation qu'elle n'avait pas envie de voir s'éterniser.

– Des soucis ? s'enquit Cécile.

– Pourquoi ? s'étonna Lou.

– Je ne sais pas, un message à cette heure...

Lou parut embarrassée ; surtout ne rien laisser paraître. Elle s'adressa à sa collègue d'un ton énigmatique :

– Les soucis, ils sont bien loin derrière moi... mais il arrive qu'ils me rattrapent...

L'originalité de Cécile revint au galop :

– Trop zarbi, ta réponse ! fit-elle tout en cherchant le regard de Chloé, qui confirma son impression.

– J'avoue que je n'ai pas tout compris non plus.

Lou changea de conversation ; parler d'elle ne faisait pas partie de son programme.

– Zarbi, bizarre, étrange, comme vous voulez. Bon, au fait, Cécile, tu voulais dire quoi à l'instant ?

– Ben... enfin, Armand, comment dire...

Chloé l'encouragea :

– Vas-y, va, tu sais, je peux tout entendre.

– Eh bien, moi, je ne le supporterais pas, ça c'est sûr ! affirma-t-elle.

– Mélodie... fit Chloé d'une voix tremblante.

– Pardon ? interrogea sa collègue.

– Ma fille, Mélodie, je ne veux pas qu'elle subisse trop nos tensions.

– Je comprends l'inquiétude que tu ressens pour ta fille, mais je pense que malgré son jeune âge, elle souffre de la dégradation de vos relations.

Les yeux de Chloé se remplirent de larmes.

– Je sais...

Elles n'avaient pas remarqué Sophie qui s'approchait avec des verres et une bouteille à la main.

– Si vous voulez, j'ai une petite liqueur de noix bien plus goûteuse que l'alcool à brûler de mon mari.

– Tu nous as fait peur, s'exclama Lou.

– Allez, un verre pour chacune !

– Non, non, merci, fit Cécile.

– Si, si, affirma Sophie, c'est du fruit, parfait pour une... presque végétarienne qui a, quand même, bien apprécié l'entrecôte !

Elles se mirent à rire de concert. Elles dégustèrent leurs verres de liqueur et discutèrent un moment avant que Claude, depuis la terrasse, interpelle sa femme.

– Ah, ces hommes, il leur manque toujours quelque chose !

– En parlant d’hommes, où est le mien ? s’enquit Cécile.

D’un geste de la main, Sophie lui indiqua la direction du salon.

– Eh bien, il teste les nuances des effluves de prune avec nos amis.

– Ah d’accord, et comment je vais le retrouver ?

Lou s’amusa de sa réponse :

– Je pense qu’il est déjà trop tard pour s’en préoccuper. Écoute, il attaque le répertoire de Claude François.

– Oh non ! Tu as raison, en fait, on est tranquilles sans homme. Bon... pas trop longtemps quand même.

Chloé observait la scène. La nuit était douce et fraîche, l’orage était passé sur Paris, mais il avait évité la banlieue. Elle appréciait cette légèreté, ces bouts de confidences échangées entre deux verres. Elle avait envie de déposer un fardeau trop lourd pour ses frêles épaules. Elle annonça brutalement :

– Il me trompe depuis deux ans !

La surprise fut totale, la bonne humeur disparut. Cécile ne put prononcer qu’un bien maladroit :

– Oh non, ce n’est pas possible !

Chloé eut du mal à s’exprimer :

– Quelques mois après la naissance de notre fille, il m’a dit que je me négligeais et que... je ne l’attirais plus.

– Oh putain, il est gonflé le mec ! lâcha Cécile.

Lou s’approcha, s’accroupit et saisit la main de Chloé. Elle lui parla lentement ; ses mots couvraient à peine les sanglots ininterrompus de Chloé. Lou avait du mal à cacher sa colère qui montait.

« Il me trompe », trois mots qui la firent basculer dans des souvenirs douloureux, même si elle-même n’avait jamais été mariée, ni donc trompée

par un époux éventuel.

*
* *

À cette époque, Lou avait seize ans, et elle était en classe de première au lycée Aubanel d'Avignon. C'était un jeudi de novembre, le mistral soufflait en rafales puissantes depuis la veille. Mélina, son amie, venait d'apprendre que les cours de l'après-midi étaient annulés. Un platane n'avait pas résisté au vent violent et s'était couché sur la route conduisant à Carpentras. La direction départementale de l'équipement avait prévenu que la circulation ne pourrait être rétablie qu'en toute fin d'après-midi. Leur professeur de français était bloqué et ne pourrait assurer ses cours. Après le déjeuner, Mélina proposa à Lou de passer l'après-midi au bar situé en face du lycée, où elles avaient leurs habitudes. Lou était fatiguée, un rhume qu'elle traînait depuis plus d'une semaine l'épuisait, alors elle préféra rentrer chez elle. Ses parents étaient au travail, elle savait qu'elle serait tranquille pour dormir jusqu'en milieu d'après-midi. Après, elle avait prévu de se rendre aux *Deux Sarments*. Roger ne manquerait pas de lui faire découvrir ses dernières réalisations. Elle appréciait l'ambiance de l'atelier, le bruit incessant des machines ne la gênait pas, l'odeur du bois la rassurait. Et puis, c'était surtout l'occasion de passer du temps avec Adrien, son père.

Depuis sa plus tendre enfance, ils étaient inséparables, unis dans une complicité qu'elle n'avait jamais eue avec sa mère. Lou avait pourtant essayé de se rapprocher d'elle, mais ses efforts étaient toujours restés vains. Elle souffrait de cette forme de désintérêt de la part de celle qui lui avait donné la vie. À mesure qu'elle grandissait, elle s'était habituée à cette relation fade, bien éloignée de ce qu'elle pouvait espérer d'une mère. Alors, Lou avait reporté tout son amour sur son père, qui le lui rendait bien. Adrien était pourtant conscient qu'il y avait dans ce besoin d'affection excessif une forme de compensation, mais que pouvait-il faire ?

Quand Lou avait un souci, c'était d'abord vers son père qu'elle se tournait ; elle savait qu'il était là et qu'il serait toujours présent. Un lien entre un père et sa fille que rien ne semblait pouvoir affecter. Comment aurait-elle pu être déçue par cet homme ? Cette idée ne l'avait jamais effleurée...

L'arrêt de bus n'était qu'à cinq cents mètres du domicile familial. Elle accéléra le pas, le vent glacial la frigorifiait. Lorsqu'elle s'engagea sur le chemin qui conduisait à la maison, elle remarqua un véhicule qu'elle ne connaissait pas, garé devant le portail.

Elle glissa sa clef dans la serrure et déposa son sac dans l'entrée. Elle se dirigea vers le salon, balança ses baskets et s'affala sur le canapé. Elle se couvrit d'un plaid qu'elle remonta sur sa tête. Elle n'avait qu'une envie : dormir !

La maison avait été conçue de façon que les parties jour et nuit soient le plus éloignées possible l'une de l'autre. Malgré cela, elle ne tarda pas à percevoir des bruits qui venaient de l'étage. Sa première réaction fut de la peur ; elle se leva brusquement, mais elle reconnut la voix de son père. Que faisait-il là à cette heure ? Sans doute avait-il oublié la facture d'un client sur son bureau, se dit-elle. Elle grimpa quatre à quatre les marches de l'escalier et emprunta le long couloir qui conduisait à la chambre de ses parents puis au bureau. Plus elle s'approchait et plus elle entendait distinctement la voix enjouée de son père. Il n'était pas seul !

Lou n'aurait jamais dû poser sa main sur la poignée. La curiosité fut la plus forte. À peine avait-elle entrebâillé la porte qu'elle découvrit, face à elle, l'inconcevable ! Une femme à moitié dévêtue était appuyée contre le bord du bureau ; son père était debout entre les jambes de cette inconnue, et des mouvements de va-et-vient rythmaient leurs ébats. Lou, stupéfaite, ne bougeait pas, tétanisée par cette scène inimaginable. Incrédule, elle croisa le regard d'Adrien qui s'était retourné et ne pouvait prononcer le moindre mot. Lou baissa les yeux ; elle ne pouvait supporter la vision du corps de son père contre celui de cette femme. Elle referma la porte et s'enfuit en

s'époumonant ; les mots qui sortaient de sa bouche n'avaient aucun sens, des hurlements de bête blessée. Elle enfila ses baskets aussi rapidement qu'elle le put, attrapa sa veste et son sac, claqua la porte d'entrée et se mit à courir sur le chemin. Lorsqu'elle arriva en vue de la route goudronnée, elle entendit son père qui l'interpellait :

– Je t'en prie, je vais t'expliquer.

Puis une nouvelle fois :

– S'il te plaît, reviens...

Jamais elle ne se retourna. Elle pleurait et criait en même temps, le vent faisait virevolter ses cheveux qui se mêlaient à ses larmes et se collaient sur son visage.

– Comment a-t-il pu ? Pas lui, pas lui ! répétait-elle sans cesse.

Lou venait de réagir avec toute l'intransigeance et l'exubérance de ses seize ans. Son père était, pour elle, un être parfait et certainement pas un homme qui trompe sa femme avec la première venue.

Elle déambula pendant près d'une heure ; la pluie s'était désormais jointe au mistral qui se calmait peu à peu. Elle tremblait de froid et décida d'entrer dans un café où elle commanda un chocolat chaud. Elle s'assit tout au fond de la salle, contre la baie vitrée, son regard se perdait à travers la vitre. Les nuages envahissaient l'horizon, on devinait à peine le massif du mont Ventoux, au loin vers l'est. La même image obsédante lui revenait en boucle : son père avec cette inconnue. Un mélange de dégoût et de profond désarroi. Ce père qu'elle aimait tant, son protecteur, celui qu'elle vénérât plus que tout, pourquoi ? Un sentiment de trahison teinté d'écœurement s'incrétait dans son esprit.

Elle demanda à Mélina si elle pouvait l'héberger pour quelques jours. Les parents de son amie acceptèrent à la condition qu'elle avertisse au moins sa mère. Bien évidemment, il n'était pas question qu'elle parle à son père. Elle téléphona donc à sa mère et lui relata ce qui s'était passé. Ses propos étaient confus et excessifs. Éliane l'écouta avec un certain détachement ; elle la

rassura en lui expliquant que chacun pouvait faire des erreurs et que les hommes étaient ce qu'ils sont... Lou n'en revenait pas ! Comment une épouse qui venait d'apprendre que son mari, le père de sa fille, la trompait avec une autre pouvait-elle réagir avec autant d'indifférence ? Sa mère lui proposa de reparler de tout cela quand la situation serait plus propice. Pour Lou, c'était inconcevable, elle raccrocha avec dépit.

Lou resta deux semaines chez son amie. Elle ne voulait pas réintégrer la maison familiale, et encore moins voir son père. Éliane, quant à elle, décida de quitter son mari et de s'installer dans un appartement du centre-ville avec sa fille. Cette décision brutale acheva de dérouter Lou. Sa mère l'avait prise avec un calme qui frisait la désinvolture, alors qu'elle aurait dû être ravagée de douleur.

Contrainte, Lou emménagea avec sa mère sans grand enthousiasme. Mélina fut la seule à essayer de l'extirper de son mal-être. Sa mère s'inquiéta, mais minimisa la déprime de sa fille. Selon Éliane, Lou réagissait comme une gamine qui ne connaissait rien de la vie, mais elle allait mûrir, et retrouver sa stabilité !

*
* *

Sophie venait enfin d'être libérée des sollicitations de Claude qui, lui aussi, s'adonnait à la dégustation de l'eau-de-vie. Elle en profita pour rejoindre ses collègues. Elle s'adressa à Lou, perdue dans ses pensées.

– Oh, ma belle, tu rêves ?

– Non, non... nous discussions avec Chloé. Elle a... quelques soucis.

Cécile, à sa façon, résuma les circonstances :

– Ça craint, mais grave !

Surprise, Sophie interrogea Lou du regard, celle-ci lui fit signe qu'elle lui expliquerait plus tard. C'est alors qu'Armand sortit de la maison en titubant ; son taux d'alcool était très élevé et il avait du mal à faire une phrase correcte. Il se mit à hurler.

– Chloéééé, où es-tu encore ? Il faut... rentrer ! Il est quelle heure d'ailleurs ? Je suis... crevé ! Il fait chaud... j'ai chaud.

Couverte de honte, Chloé fit le tour des invités pour les saluer. Elle remercia chaleureusement ses hôtes tandis que son mari poursuivait son dégradant discours.

Sophie et Lou la raccompagnèrent jusqu'à sa voiture et l'aidèrent à installer son mari sur le siège passager.

Sa responsable la salua :

– Bon courage, Chloé, et à lundi.

– Tu es sûre, ça va aller ? s'enquit Lou.

– Oui, et puis, s'il n'arrive pas à sortir seul, eh bien, il y restera jusqu'à demain. S'il vomit partout, il se débrouillera, c'est sa voiture !

– Envoie-moi un message quand tu es arrivée chez toi, d'accord ?

– Merci, fit Chloé en embrassant sa collègue.

Les invités prirent congé chacun à son tour.

– C'est trop triste, fit Cécile.

Lou, le regard fixe, lança soudain :

– Ce sont des prédateurs !

– Pardon ? fit Éliot.

– Des prédateurs ! confirma-t-elle avant de se reprendre :

– Non, je blague.

Mais Lou ne plaisantait pas. Pour elle, l'homme représentait un danger dont elle devait se protéger. Ses thérapies n'avaient servi à rien. Depuis longtemps, elle n'avait été capable, à quelques exceptions près, que de relations dominant-dominés où elle prenait une satisfaction presque sadique à assouvir son emprise et où le plaisir physique était rarement présent.

La soirée enfin terminée, Lou se retrouva seule dans sa voiture. Avant de prendre la route de Paris, elle rédigea un SMS :

« Dans une heure, 18, rue du Lac-Bleu. La porte sera ouverte. »

– 4 –

Oseras-tu ?

Que feras-tu lorsque la nuit reviendra ? Te perdras-tu une nouvelle fois dans des bras inconnus, ou auras-tu suffisamment de courage pour tourner la page ?

Que deviendras-tu lorsque, perdue au fond de ta solitude, tu te poseras enfin des questions et que le doute t’envahira ?

Oseras-tu ne plus te retourner, te libérer de ton passé et tracer le chemin d’une vérité si difficile à assumer ?

*
* *

La circulation était fluide. Lou ne mit qu’une trentaine de minutes pour arriver en vue du rond-point de l’Arc de triomphe, avant de s’engager sur l’avenue de Friedland puis le boulevard Haussmann en direction du quartier Saint-Lazare. Il était près de trois heures du matin lorsqu’elle introduisit la clef dans la serrure du 18, rue du Lac-Bleu. Le propriétaire avait chargé l’agence de Sophie de la gestion locative de ce bien. Un couple de retraités devait s’installer au rez-de-chaussée, mais pour l’instant, il était libre de tout occupant. Lou, sans l’accord de sa responsable, profitait depuis de longues années de la vacance des lieux dont elle avait la responsabilité pour organiser ses rendez-vous. Il n’était pas question qu’elle utilise son domicile près du

jardin du Luxembourg ou qu'elle accepte un rendez-vous dans une chambre d'hôtel, elle souhaitait tout maîtriser.

C'était un appartement situé dans une rue étroite et mal éclairée, au rez-de-chaussée d'un immeuble des années 1930. La façade accusait le manque d'entretien et les graffitis noirs tagués sur la porte d'entrée ne faisaient que renforcer la tristesse ambiante. À l'intérieur, seul le premier niveau avait été remis à neuf et meublé ; les deux étages supérieurs attendaient d'être rénovés et n'étaient pas habités.

Désormais, le scénario était bien rodé : elle attirait dans ses filets uniquement des hommes mariés. Lorsque le besoin était trop fort, elle se connectait sur un site spécialisé où elle avait créé un profil qui ne laissait guère de doute aux visiteurs. Elle s'assurait que sa proie était à sa portée et qu'elle imaginait ce qui l'attendait. C'est alors qu'elle se lançait d'abord dans une entreprise de séduction, mais le plus important n'était pas là. Lou déployait tous ses charmes pour que son partenaire s'attache à elle, et c'est à ce moment précis qu'elle décidait de frapper le plus fort possible. Son but était d'atteindre psychologiquement tous ces hommes qui avaient espéré construire une vie parallèle alors qu'ils étaient déjà engagés. Elle savait que son comportement était pitoyable. Trouver du plaisir à mentir, décevoir et faire mal n'avait guère de sens si ce n'était celui de satisfaire un besoin primaire de vengeance. À chaque nouvelle aventure, l'apaisement temporaire était présent, mais à mesure que les années passaient, sa solitude ne faisait que se renforcer.

Lou connaissait l'origine de son impossibilité à vivre une histoire de couple sereine. Le traumatisme qu'elle avait vécu, la trahison qu'elle avait ressentie et cette image de ces deux corps enlacés qu'elle ne pouvait gommer de ses pensées l'empêchaient de construire sa vie de femme. Elle avait essayé de surmonter cette blessure ou du moins de l'assumer, mais elle n'y était jamais parvenue. Son objectif était à la fois simple et très dangereux : les

hommes devaient payer leur perfidie, mais à quel prix ! Celui de l'abandon de tout projet d'avenir.

Lou entendit la porte d'entrée s'ouvrir lentement. Elle était assise sur le canapé. Seul un halo de lumière filtrait depuis la rue et éclairait ses jambes croisées ; elle ne portait que ses sous-vêtements et sa paire d'escarpins.

Elle envoya un SMS :

« Ne prononce pas le moindre mot, tu dois attendre et accepter mes ordres ! »

Cela faisait plusieurs fois qu'ils se voyaient ; le scénario était plus élaboré que lors de leurs précédentes rencontres, et son partenaire s'en réjouissait à l'avance. Lou avait senti que des sentiments naissaient chez cet homme ; il était temps de porter l'estocade.

Deux heures plus tard, ils étaient allongés sur le tapis du salon. Lou avait assouvi ses fantasmes de domination, elle en avait ressenti une immense satisfaction. Comblé, son partenaire posa sa main sur son ventre, mais elle repoussa instantanément son geste. Il ne put cacher son incompréhension :

– Quelque chose ne va pas ?

Elle se leva, ramassa ses habits et se dirigea vers la salle de bains.

– Au contraire, tout va très bien !

Elle ferma la porte, abandonnant l'homme à ses interrogations. Lorsqu'elle sortit, la fatigue se devinait sur son visage.

– Si tu veux prendre une douche, tu as dix minutes, lui lança-t-elle.

L'homme insista :

– Oui, mais j'ai l'impression que tu es contrariée.

D'un geste de la main, Lou lissa ses cheveux encore humides et, d'un ton détaché, répéta :

– Dix minutes !

– Nous en parlerons la prochaine fois ?

Elle ricana.

– Mais il n’y aura pas de prochaine fois. Tu as une femme, non ?

Complètement déboussolé, il se mit à bafouiller.

– Je croyais... que nous deux...

– Ne crois rien, c’est terminé ! assura-t-elle.

– Je ne comprends pas...

Lou rétorqua d’un ton narquois et avec une inutile méchanceté :

– Il n’y a rien à comprendre ! Rentre chez toi, elle va s’inquiéter.

L’homme paraissait perdu ; il lui fit part de sa déception :

– Tu es libre de décider ce que tu veux, mais tu n’as pas besoin de faire preuve de perversité. Tu dois être sacrément malheureuse pour te comporter de la sorte !

Lou grimaça, il avait visé juste. Il se rhabilla, attrapa sa veste et partit sans un mot. Elle-même ne tarda pas à quitter les lieux.

Les premiers rayons de soleil pointaient à l’horizon. La rue était encore déserte, seul un passant qui promenait son chien faisait des allers-retours sur le trottoir. Lou rentra chez elle et s’affala sur son lit ; elle voulait dormir et oublier. L’espace de quelques heures, ne plus penser... Mais elle savait que lorsqu’elle se réveillerait, elle se sentirait encore plus sale, encore plus seule. Avant de fermer les yeux, elle pensa à Chloé et s’interrogea : qui avait raison ? Sa jeune collègue qui supportait un goujat qui la trompait ou elle qui, inlassablement, répétait le même schéma de vengeance ?

*

* *

Lou fut brusquement réveillée par la sonnerie de son téléphone.

– Fait chier, j’ai oublié de le mettre sur silencieux, marmonna-t-elle tout en farfouillant sur sa table de nuit, à la recherche de l’appareil.

Encore dans les brumes d’un sommeil trop court, elle constata que c’était sa mère qui avait tenté de la joindre. Elle balança l’iPhone, qui atterrit sur la couette au fond du lit. Elle replongea son visage dans l’épais oreiller, et de

nouveau, la sonnerie retentit. Lou savait qu'elle devait avoir un message interminable ; elle en prendrait connaissance plus tard, se dit-elle.

Vers quinze heures, elle émergea enfin, se saisit de la télécommande du volet roulant et constata que dehors, un généreux soleil régnait sans partage, avec un ciel d'un bleu limpide. Elle se leva, se dirigea vers la cuisine et se servit un verre de jus d'orange qu'elle but rapidement. Elle avait faim, elle attrapa une tablette de chocolat et un paquet de madeleines. Tout en ingurgitant les premiers carrés, elle récupéra son portable ; comme elle l'avait supposé, sa mère lui avait laissé un long message. Elle avait aussi reçu trois SMS dont elle prit connaissance en avalant goulûment une deuxième madeleine.

Le premier était de Sophie qui, de nouveau, la félicitait pour son excellent travail et la remerciait pour sa présence à la soirée de la veille. Lou lui souhaita un bon dimanche et lui donna rendez-vous le mardi matin à l'agence, où elles auraient tout le temps de discuter plus longuement.

Lou s'amusa à la lecture du second envoi. Cécile, avec tout son naturel, résumait la soirée :

« Trop bien hier soir ! Avec Éliot on était super contents. Pauvre Chloé, j'en ai chialé après, quel con ! Des bises ma collègue. »

Elle réfléchit un instant puis tapota sur son clavier :

« Ne change surtout pas, toi ! J'appellerai Chloé en fin d'après-midi, je te dirai. Bises à tous les deux. »

Son visage se crispa lorsqu'elle découvrit l'expéditeur du dernier SMS :

« Je ne chercherai plus à te contacter, sauf si tu le souhaites, mais comme je te l'ai dit, tu dois être sacrément malheureuse, je suis prêt à t'aider. »

Elle fixa l'écran et ses yeux s'embrumèrent. Elle murmura :

– Malheureuse... je préfère ne pas y penser, c'est ainsi, chacun sa croix...
M'aider... sans commentaires !

Avant d'effacer le message, Lou bloqua le numéro. En quelques clics, elle venait de gommer toute trace de cette relation.

Elle se dirigea vers le salon et ouvrit la baie vitrée. Elle s'installa sur son balcon, ferma les yeux et profita du soleil qui lui réchauffait le visage. Les coudes appuyés sur la rambarde, elle alluma une cigarette et tira lentement dessus. Elle n'en avait pas envie, mais elle devait prendre connaissance du message de sa mère ; cela faisait près de deux semaines qu'elle ne lui avait donné aucune nouvelle. Elle se rendit dans la cuisine et se saisit des derniers carrés de chocolat tout en composant le numéro de sa messagerie.

« *Ma chérie,*

Puisque tu ne donnes pas de tes nouvelles, je me sens obligée de t'appeler. Bien sûr, tu ne réponds pas. Enfin, ce n'est pas grave, je sais que tu me rappelleras dès que tu auras un petit moment... Écoute, je ne vais pas te déranger longtemps, j'espère que tu n'as pas oublié que nous fêtons l'anniversaire d'Hector demain. Peux-tu passer chez Duluc au village pour récupérer ma commande ? Cela m'évitera de sortir, j'ai tellement de choses à préparer. À bientôt, je t'embrasse. »

– Mince ! s'exclama Lou. Oh, la bourde évitée de justesse ! Vite, trouver un cadeau et demain, direction la Normandie pour fêter les soixante-dix ans du beau-père.

Puis elle téléphona à sa mère, lui assurant que, bien évidemment, elle n'avait pas oublié leur invitation et qu'elle serait là avant midi. Les banalités habituelles se succédèrent avant que Lou mette un terme à la conversation, prétextant une visite d'appartement en fin d'après-midi.

– Même le week-end ?

Elle se justifia d'une réponse convenue :

– Eh oui, les éventuels acquéreurs sont plus facilement disponibles. À demain, maman.

– À demain, Lou.

Faire le tour de sa vie

Faire le tour de sa vie comme on fait le tour d'un jardin un matin de printemps, découvrir les bourgeons qui éclosent et s'enivrer des parfums doux et sucrés.

Faire le tour de sa vie comme on fait un tour de manège, regarder les lumières scintiller et le monde autour qui accélère.

Faire le tour de sa vie comme on fait un tour de magie, laisser disparaître le gris et l'ennui et voir apparaître la colombe qui s'envole.

*
* *

Lou conduisait depuis plus d'une heure lorsqu'elle arriva près des boulevards contournant Évreux, en direction de Conches. La monotonie de la route qui défilait et la musique douce que distillait Radio Nostalgie l'incitaient à laisser dériver ses pensées.

Elle songeait à Chloé avec qui, la veille, elle avait passé une partie de la soirée. Lou était allée les récupérer, sa fille et elle, pour extirper Chloé quelques heures de son étouffant carcan. Armand ne rentrerait que tard dans la nuit, il avait justifié son absence par une réunion à son club de football... ou ailleurs. Chloé était terriblement angoissée, et cette virée entre filles lui fit le plus grand bien. Elle se cachait la vérité, invoquant toujours la même

raison : Mélodie ! Combien de temps arriverait-elle encore à se mentir et à supporter sa condition de femme soumise ? Lou avait mal pour elle, mais que pouvait-elle faire ? Soutenir sa jeune collègue si elle en ressentait le besoin. Pour le reste, seule Chloé pouvait prendre une décision.

Tout à coup, Lou revint à des préoccupations plus pratiques : surtout ne pas oublier de passer chez Duluc pour récupérer la commande de sa mère.

*
* *

À peine avait-elle arrêté son véhicule qu'Hector apparut. Il accueillit chaleureusement sa belle-fille.

– Bonjour, ma petite. Comment vas-tu ?

Elle ôta ses lunettes de soleil et s'approcha. Ils s'embrassèrent avec plaisir.

– Très bien, Hector, et toi ? La nouvelle dizaine ne te traumatise pas ?

Il leva les yeux au ciel.

– Franchement, non ! Et puis, je n'y peux rien, alors un jour de plus ou de moins, ça ne va rien changer. Allez, viens donc, ta mère t'attend. Nous avons invité les Maury, ils ne devraient plus tarder.

Lou connaissait Hector depuis ses dix-sept ans, lorsqu'il avait emménagé dans l'appartement qu'elles occupaient avec sa mère. Entre-temps, Éliane avait divorcé et l'avait épousé.

Au début, leurs relations avaient été très compliquées, les crises de nerfs étaient fréquentes. Lou refusait sa présence. Hector s'était évertué à rester en retrait, dans un rôle de beau-père attentif. Avec le temps, ils avaient su trouver une forme d'équilibre. Hector ne s'impliquait pas dans l'éducation de Lou, ce n'était pas son rôle, mais celle-ci savait que si elle avait besoin de lui, il était là. D'ailleurs, lorsque Lou avait sombré dans la consommation excessive d'alcool et de produits illicites, il l'avait aidée, mais jamais il ne s'était permis de lui faire des leçons de morale.

Un respect mutuel s'était installé entre eux. De plus, Lou appréciait l'effet qu'il avait sur sa mère ; il compensait ses réactions parfois surprenantes, sans jamais se positionner comme un père vis-à-vis de Lou. À force de patience, Hector avait su gagner sa confiance.

Les rapports que Lou entretenait avec sa mère étaient bien différents. Depuis l'enfance, Éliane avait toujours été distante.

Au début, Lou n'y prêtait guère attention ; son père compensait largement. Mais en grandissant, elle sentit le manque s'installer. À l'approche de l'adolescence, elle essaya de se rapprocher de sa mère, mais la plupart de ses tentatives restèrent lettre morte.

Même si sa mère ne lui avait jamais apporté l'amour qu'elle était en droit d'attendre, Lou ne lui en voulait pas. À l'aube de ses quinze ans, son père lui avait appris que ses grands-parents maternels avaient refusé la grossesse de leur fille et qu'elle avait dû se débrouiller seule. Lou ne lui en avait jamais parlé, mais elle avait développé une forme d'empathie envers celle qui lui avait donné la vie. Comment aurait-elle pu lui offrir l'amour qu'elle réclamait alors qu'elle n'en avait jamais reçu ?

*
* *

– Je vois qu'Hector est venu à ta rescousse. Tu as fait bon voyage ?

Lou embrassa sa mère.

– Le dimanche matin, la circulation est fluide, je n'ai pas été embêtée.

Éliane se lança dans son premier bombardement oral de la journée.

– Parfait, allons, rentrons ! Hector, va donc mettre tous ces paquets au frais, dans le bas du frigo et surtout pas au congélateur. Les Maury ne devraient plus tarder. J'ai installé les tables sur la terrasse, c'est mieux, non ? Il fait beau, pas trop chaud, qu'en penses-tu ? Ou alors juste l'apéritif, je ne sais pas.

C'était la spécialité d'Éliane : parler, parler jusqu'à en épuiser son interlocuteur. Le plus souvent sur des sujets qui n'avaient pas grand intérêt.

– Profitons du beau temps, fit Lou simplement.

Sa mère insista.

– Tu ne m'aides pas beaucoup, regarde, nous serons à l'ombre du figuier, c'est bien, non ?

– Si cela convient à Hector, c'est parfait, puisque c'est son anniversaire, répondit Lou en posant son sac sur le rebord de la terrasse.

Instantanément, sa mère s'en saisit pour le ranger à l'intérieur, sur la commode de l'entrée.

– Chaque chose à sa place, ma fille.

Lou eut un soupir de résignation.

– Je vais récupérer mon paquet de cigarettes...

– Tu fumes encore ? Ce n'est pas bon, tu sais !

Lou farfouilla dans son sac. Elle connaissait cette maison par cœur ; pourtant, elle ne put s'empêcher de laisser vagabonder son regard. Rien n'avait vraiment changé depuis que sa mère et son beau-père avaient décidé de quitter la Provence pour venir s'installer en Normandie. Des meubles sombres et massifs occupaient l'espace. Une moquette vert clair ornait les murs. Chaque recoin était occupé par un bibelot, un livre, un tableau, une lampe ou tout autre objet, qui remplissaient un espace certes volumineux, mais étouffé par cette accumulation hétéroclite. Chaque pièce était décorée avec un besoin maladif de remplir, toujours remplir. Hector avait réussi à préserver son atelier de bricolage au sous-sol. Éliane avait bien tenté de l'investir, mais, avec régularité, il remontait chaque objet que sa femme y déposait lorsqu'il était absent.

Maladroitement, Lou avait quelquefois abordé le sujet avec sa mère, lui faisant part de son incompréhension devant cet amas excessif de pièces de toutes sortes. Était-ce une façon indirecte d'essayer de parler du manque que sa mère avait vécu lors de sa grossesse ? Pour toute réponse, Éliane lui

expliquait que chacun de ces objets comptait pour elle et qu'il fallait bien leur trouver une place. Désormais, Lou n'insistait plus, même si, parfois, elle ne pouvait s'empêcher de faire remarquer à sa mère qu'elle ne voyait pas le lien affectif qu'elle pouvait entretenir avec le service à whisky acheté à Auchan ou le dernier tableau acquis dans un vide-grenier. Invariablement, sa mère déviait la conversation avec agilité et une bonne dose d'hypocrisie.

Quelquefois, Lou avait parlé de ce problème avec Hector qui, régulièrement, avait envie de balancer par la fenêtre quelques bibelots sans intérêt. Il avait bien une explication à cet entassement maladif. Sa femme avait eu une enfance tellement dénuée de sentiments qu'elle compensait sans doute ce manque d'amour par une accumulation toujours plus imposante. Lou savait déjà tout cela, les explications n'étaient jamais allées plus loin. Certains se gavent de nourriture ou d'alcool, avait-il dit à Lou, ta mère, elle, se gave de babioles.

*
* *

Cela faisait dix ans qu'Éliane et Hector avaient posé leurs valises en Normandie. Ils ne supportaient plus la chaleur étouffante qui régnait en été dans la région d'Avignon, et vivre enfermés entre les quatre murs de leur appartement devenait de plus en plus difficile. Alors, dès que l'âge de la retraite eut sonné pour Hector, agent d'accueil au musée des Papes, Éliane profita d'un plan de réduction du personnel et de trois années de chômage à taux plein.

Quitter Avignon pour s'installer dans une région où ils n'avaient ni famille ni amis avait été mal compris par les deux fils qu'Hector avait eus de son premier mariage. Tous deux exploitaient une ferme maraîchère près de Carpentras. Ils venaient rarement chez leur père et leur belle-mère à l'autre bout de la France, car les visites étaient difficiles à organiser compte tenu de leur métier. Hector et Éliane allaient les voir une ou deux fois par an, mais leur séjour se résumait le plus souvent à un week-end au maximum.

Pour Lou, ce brusque changement de vie fut une surprise totale. Voir sa mère déménager l'avait contrariée. Elle ne comprenait pas sa décision alors qu'elle aurait pu profiter de sa retraite en Provence.

Lou était née à Avignon. C'est là qu'elle avait passé la période la plus heureuse de sa vie, sa meilleure amie y résidait, elle y revenait dès qu'elle le pouvait. Elle passait plusieurs semaines de congés chaque année chez son amie Mélina, qui avait créé avec son mari une ferme d'artistes près de Vaison-la-Romaine. C'était son sas de décompression où elle redevenait, l'espace de quelques jours, la petite Lou, bien loin des excès de la vie parisienne.

*
* *

– Hector, va donc accueillir nos invités, j'entends leur voiture. En même temps, ce serait difficile de ne pas l'entendre, un gros truc comme ça, qu'est-ce qu'ils peuvent bien en faire ! Comment ils appellent ça déjà ? Ah oui, un... croxpower, je crois...

Lou la coupa.

– Un crossover, maman.

Le deuxième bombardement venait de débuter...

– Oui, enfin, peu importe. En plus, ils n'ont ni enfants ni petits-enfants, que peuvent-ils bien faire d'un monstre pareil ? À leur place, moi, j'aurais pris quelque chose de plus petit et surtout de bien moins cher. Enfin, chacun fait ce qu'il veut de son argent. En plus, ils n'ont pas une énorme retraite. Je me demande comment ils ont pu se payer ça. Au prix que cela doit coûter, j'aurais choisi une couleur moins voyante, tu as vu ce bleu flashy ?

Lou confirma avec ironie :

– Justement, c'est fait pour ça !

– Quoi donc ?

– Une belle voiture qui coûte un bras, eh bien, il faut la montrer, non ? Moi, c'est ce que je ferais, je l'aurais même réservée en rouge pétant ! Pas

toi, maman ?

Éliane s'agaça, sa fille venait de lui chiper la palme de l'hypocrisie.

– Pff, tu m'énerves. Va donc les accueillir avec Hector, je dois préparer le seau à glaçons.

– Je pense qu'ils peuvent attendre, non ?

Éliane ne comprit pas le trait d'humour de Lou.

– Non, vas-y !

– Les glaçons, maman, je parlais des glaçons ! Tu peux t'en occuper dans quelques minutes. Viens donc avec nous, ça leur fera plaisir.

Éliane ne dit rien et se dirigea vers la cuisine. Lou n'insista pas, à quoi bon ? Se rassurer, encore et toujours, tenter de contrôler le moindre détail.

Les Maury étaient le seul couple d'amis d'Hector et d'Éliane. Ils les avaient connus quelques semaines après leur installation à Conches, au cours d'une réunion de présentation des vœux à la mairie. Ils avaient sympathisé et passé du temps ensemble au cours de balades, de repas, de séances de shopping pour les femmes et d'interminables parties de pêche pour les hommes. En fait, les Maury avaient surtout une qualité absolument nécessaire pour avoir des relations durables avec Éliane : la capacité à mettre sur pause lorsque son débit de paroles devenait si rapide et les sujets si répétitifs et creux que l'ennui, voire la nausée, n'était jamais bien loin.

Le repas se déroula exactement comme Lou l'avait imaginé. Les plats défilaient et les discussions, invariablement, tournaient autour de sujets sans réelle consistance, mais chacun y trouvait son compte. Éliane, Hector et leur couple d'amis appréciaient de se remémorer les bons moments qu'ils avaient passés ensemble. Aujourd'hui, Lou était fatiguée et elle se contentait de ce rassurant ronronnement.

– Alors, le prix de l'immobilier à Paris est-il toujours aussi fou ? questionna Hector.

– Fou, je ne sais pas, mais il est vrai que les montants des transactions ne cessent de grimper.

Hector poursuivit :

– Je ne sais pas jusqu’où ça va aller ! Un de mes fils me disait l’autre jour au téléphone que des promoteurs les relançaient régulièrement pour acheter des terrains agricoles afin d’y faire construire des lotissements. Heureusement qu’avec son frère ils souhaitent continuer leur activité. Ils refusent systématiquement toutes les propositions.

– Ce sont des surfaces agricoles, elles ne sont pas constructibles, fit remarquer monsieur Maury.

– Vous savez, assura Lou, les promoteurs savent être très convaincants avec les mairies. Dans la très grande majorité des cas, le plan d’urbanisme est modifié et les lotissements sortent de terre comme des champignons. Ce sont des rentrées fiscales appréciables pour les communes.

– Et toi ? fit Éliane en s’adressant à sa fille.

La question surprit Lou. À quel sujet sa mère faisait-elle référence ?

– Que veux-tu dire ?

– Eh bien, à ton agence, ça se passe bien ? Tu as enfin accepté l’offre de ta responsable ?

Depuis plusieurs années, Sophie lui proposait de quitter son statut de salariée et de devenir associée en prenant des parts dans la société. Lou avait toujours refusé. L’opération représentait une belle opportunité, mais elle aurait été obligée d’investir une somme importante, et surtout de consacrer tout son temps à l’agence ; et ça, elle ne le voulait pas. Elle se sentirait pieds et poings liés, comme prisonnière, et il n’en était pas question.

Elle s’exprima sèchement, irritée par la remarque de sa mère qui, régulièrement, revenait à la charge.

– Non, toujours pas, et je n’ai aucune intention de le faire !

Éliane insista, prenant à témoin ses invités.

– Je ne comprends pas, qu’en pensez-vous ?

Gênée, madame Maury éluda la question.

– L’important, c’est de se sentir bien dans son travail.

– Exactement, confirma Lou, soulagée de trouver une alliée. D’ailleurs, j’ai réalisé une vente rare récemment. Une luxueuse propriété près du château de Versailles ! Un couple d’Américains... un peu original, mais c’était un beau pari, et réussi !

Hector leva son verre, rapidement imité par ses invités.

– Félicitations.

– Merci.

Lou jeta un regard vers sa mère qui déposait les assiettes à dessert sur la table. Elle espéra un encouragement de sa part. Près de quarante ans qu’elle attendait, et près de quarante ans que rien ne venait, alors pourquoi y croyait-elle encore ? Lou se servit un autre verre de vin.

Vers dix-sept heures, les invités prirent congé. Hector proposa à Lou de rester avec eux pour le dîner. Elle accepta, même si, après l’imposant déjeuner, elle savait que l’appétit ne serait pas au rendez-vous. En cette saison, les journées sont longues. Lou n’aurait pas à faire la route de nuit, et puis elle avait envie de prolonger cette journée. Elle ressentait le besoin de passer du temps avec sa mère.

Lou connaissait très peu ses grands-parents maternels. Lorsqu’elle était enfant, elle les voyait une seule fois par an, tout comme la sœur de sa mère, célibataire, qui vivait avec ses parents. À chacune de ses visites, ses grands-parents et sa tante se forçaient, Lou l’avait toujours ressenti. Les courts séjours finirent par être remplacés par une simple carte à l’occasion des fêtes de fin d’année, puis plus rien, plus aucun contact. Ils vivaient sur la côte bretonne, près de Vannes, et n’avaient jamais manifesté grand intérêt pour leur petite-fille. Lou savait très peu de choses sur eux, à part, comme le lui avait appris son père, qu’ils n’avaient jamais accepté la grossesse de leur fille.

*

* *

Lou alla faire un tour dans le jardin. Éliane et Hector terminaient de ranger la vaisselle. Lou tapota sur son iPhone, consultant les messages qu'elle avait reçus d'éventuels prétendants. Sa dernière relation l'avait perturbée. La réaction de cet homme qui, tout en la laissant libre, l'avait mise face à ses incohérences l'avait fait réfléchir. Aujourd'hui, elle n'avait pas envie de jouer comme elle le faisait habituellement ; elle supprima l'ensemble des messages.

Sa mère s'approcha, portant deux chaises. Elle proposa un siège à Lou et s'installa près d'elle. Éliane paraissait tourmentée, suffisamment pour ne pas avoir encore prononcé un seul mot ! Lou la fixait, surprise de son silence.

– Tu as... quelque chose à me dire ?

– Non, j'ai terminé de ranger la vaisselle, je viens me détendre avec toi.

– Qu'y a-t-il, maman ?

– Eh bien, je sais que c'est un sujet dont tu ne veux pas parler, mais...

– Mais quoi ?

– Ton père !

Lou se raidit.

– Quoi, mon père ?

Éliane baissa les yeux avant de poursuivre :

– Tu as eu de ses nouvelles ?

– Pardon ?

– Tu as été en contact avec lui récemment ?

Lou avait du mal à comprendre où sa mère voulait en venir.

– Enfin, maman, tu connais déjà la réponse.

– Bien sûr, mais tout peut changer, tu sais.

Elle se leva et se mit à marcher nerveusement.

– Non, je ne sais pas, mais tu fais quoi là ? D'ailleurs, je ne savais même pas que vous vous parliez encore, tous les deux...

Le discours d'Éliane était étrange. Où voulait-elle en venir ?

– On se donne des nouvelles à l'occasion, nous avons été mariés, je te rappelle, et...

Lou, d'un coup, s'énerva.

– Oh oui, quel beau mariage ! Tu te souviens quand même que je l'ai surpris avec une pétasse plus jeune que lui sur son bureau, en train de... Je te rappelle aussi que toi, depuis je ne sais pas combien de temps, tu allais régulièrement voir ailleurs, je l'ai appris plus tard. Effectivement, quelle magnifique union ! ironisa-t-elle.

Éliane accusa le coup.

– C'est vrai, cela faisait plusieurs années que je ne m'entendais plus avec ton père et que j'avais des aventures, mais lui, il n'était pas comme moi.

– Merveilleux, de mieux en mieux, quelle consolation !

– Ne sois pas si... intransigente, la vérité est parfois...

– Stop ! hurla-t-elle.

Sa mère tenta de poursuivre.

– Écoute...

– Non, je n'écouterai rien, il t'a trompée, il a trahi ma confiance, il a pourri ma vie, un point c'est tout. Tu te rends compte, à l'âge que j'avais, ce que j'ai pu ressentir quand je les ai vus là, devant moi ? Il me dégoûte, tu entends !

Éliane tenta maladroitement d'apaiser les paroles excessives de sa fille.

– C'est... ton père, tu sais. Mais c'est aussi... un homme. Il souffre !

– Ah, la belle affaire ! Et moi, comment j'ai pu me construire en tant que femme ? Nous étions si proches l'un de l'autre. Tu imagines l'image qu'il m'a donnée de ce que peut être un homme ? Jamais je ne lui pardonnerai !

Lou éclata en sanglots. Sa mère ne savait comment réagir. Elle s'approcha, tenta de lui saisir le bras, mais Lou eut un geste de recul. Éliane n'insista pas.

– Nous en reparlerons une autre fois.

– Non !

Sa mère poursuivit sans tenir compte du refus de Lou.

– Il a pris sa retraite depuis quatre ans, c’est Roger qui a repris *Les Deux Sarments*.

– Je sais... pour Roger ; je suis toujours restée en contact avec lui. Mais enfin, pourquoi me parles-tu de mon père pour me dire qu’il y a quatre ans, il a pris sa retraite ? Ça n’a pas de sens !

Éliane insista :

– Il est installé dans un chalet près du mont Ventoux, il vit avec...

Lou fixa sa mère d’un regard froid. Ses pleurs avaient atténué la haine, il ne restait plus qu’une immense tristesse.

– Ça fait un moment qu’il habite là-bas, et je sais avec qui il vit, répliqua-t-elle sèchement.

Éliane préféra mettre fin à cette conversation qui ne mènerait à rien.

– Je vais préparer une salade, nous pourrons dîner tôt. Tu feras la route de jour, c’est mieux.

Lou essuya ses larmes avec le revers de sa manche. Sa mère lui tendit un mouchoir en papier, qu’elle accepta. Éliane se dirigea vers la maison.

– Merci, maman.

À quoi disait-elle merci ?

Éliane aurait voulu se retourner et prendre Lou dans ses bras, mais elle ne le fit pas. À cet instant, elle regretta de ne pas avoir été plus présente pour sa fille qui s’était construite sans elle.

Au cours du dîner, seuls quelques mots furent échangés. Éliane ne lança aucune conversation, elle paraissait tourmentée. Avant de rentrer à Paris, Lou alla fumer une cigarette dans le jardin ; Hector la rejoignit.

– Ça va aller ?

– Je crois.

– J’ai vu que tu as discuté avec ta mère. Pas trop difficile ?

Elle soupira et exprima sa surprise :

– Un sujet un peu trop sensible. Mais, dis-moi, je ne comprends pas pourquoi elle remue tout ça maintenant, après tant d’années. Ça n’a pas de

sens.

Hector tergiversa avant de répondre :

– Ta mère est fatiguée, peut-être qu'elle pense... que c'est le moment...

– Fatiguée ? Le moment de quoi ?

– Elle vieillit, et puis tu sais, la vie se construit parfois sur des erreurs, chacun tente de les assumer comme il peut.

Lou était troublée par cette énigmatique remarque.

– Elle n'est pas si âgée que ça ! Que veux-tu dire ?

– Rien, allez, écrase-moi cette cigarette, tu as assez fumé. Va embrasser ta mère et ne te mets pas en retard.

Tout au long du trajet du retour, Lou se remémora, en boucle, les derniers mots d'Hector. Que voulait-il dire ? Savait-il quelque chose qu'elle ignorait ?

Du courage et de l’audace

Qu’il soit fait d’étoiles ou de ruines, nous devons accepter notre passé. Que l’on ait vécu la douceur de l’amour ou le vide de l’absence, personne ne pourra effacer les traces du chemin.

Nous aurons beau croire aux lendemains ensoleillés et aux espoirs les plus lumineux, rien ne se concrétisera sans que nous ayons assumé chaque parcelle de notre histoire.

Alors oui, il nous faudra du courage et de l’audace.

Du courage pour nous retourner et regarder en face nos errances et nos souffrances, de l’audace pour puiser au plus profond de nous le pouvoir de la vie.

*

* *

En ce début du mois d’août, Paris s’enveloppait d’une inhabituelle quiétude. La circulation était moins dense et la pollution plus supportable. Malgré la canicule qui sévissait depuis plusieurs jours, les habitants reprenaient plaisir à déambuler sur les quais de Seine lorsque la fraîcheur de la nuit tombante offrait sa douceur et accompagnait les promeneurs.

La majorité des Parisiens avaient déserté la ville à destination de toutes les régions de France, et en particulier du sud du pays, où la présence d’un

soleil radieux et d'une eau bleu azur était garantie.

L'activité immobilière était réduite, ce qui permettait de fonctionner uniquement avec deux personnes. Lou et Chloé en profitèrent pour s'octroyer une période de repos bien mérité. Sophie, avec l'aide de Cécile, gérerait les affaires courantes jusqu'à mi-août, puis l'agence fermerait jusqu'au retour de Lou.

Pour Chloé, ce serait trois semaines de vacances en famille avec sa fille et ses parents sur la côte vendéenne. Armand avait assuré à sa femme qu'il n'avait pas la possibilité de prendre des congés. Chloé n'était pas dupe, les banques tournaient au ralenti. La seule préoccupation d'Armand était d'être libre de ses faits et gestes, sans avoir à se justifier. D'une certaine façon, chacun y trouvait son compte : Armand pouvait vivre sa vie comme il l'entendait, et Chloé ne sentirait plus son regard pesant sur elle. Armand avait promis de se libérer pour la dernière semaine, promesse qui s'envolerait dans quelques jours...

Lou, quant à elle, prendrait la direction de Vaison-la-Romaine pour séjourner jusqu'à la fin du mois chez son amie Mélina. Mais auparavant, comme à chacune de ses visites, elle allait passer un peu de temps à Avignon. D'abord pour redécouvrir sa ville, puis pour rendre visite à Roger et Émeline, sa compagne.

Chaque année, Lou constatait que la ville se transformait, car d'imposants chantiers avaient été entrepris par la mairie. Le centre de la cité avait été significativement modifié, quelquefois avec goût, mais dans d'autres cas, les habitants et les touristes demeuraient sceptiques devant l'audace de certains architectes. Au fil des ans, Lou avait pris ses habitudes et réservait deux nuits toujours dans le même hôtel, proche de la cité. Le matin était consacré à ses promenades solitaires dans les rues qu'elle avait empruntées tant de fois lorsqu'elle était enfant, adolescente puis jeune adulte, avant son départ pour Paris. L'après-midi, elle passait du temps avec Roger qui avait repris la

direction des *Deux Sarments* et embauché deux ouvriers depuis qu'Adrien avait fait valoir ses droits à la retraite.

Compte tenu du handicap de Roger, lorsque Lou était à Paris, leurs échanges se faisaient par SMS, ou quand ils avaient plus de temps, un appel visio remplaçait de simples mots écrits sur un écran. Lou avait toujours pris beaucoup de plaisir au cours de leurs conversations muettes. Elle avait toujours estimé que cette forme d'expression était plus sincère que les échanges oraux. Pour elle, le corps mentait moins que la parole ou, en tout cas, il était plus difficile de cacher ses sentiments lorsqu'on s'exprimait par gestes.

Lou déposa ses bagages à l'hôtel. Quand son père était encore en activité, ses visites avaient lieu lorsqu'il s'absentait pour aller voir un client ou un fournisseur.

Elle préféra quand même s'assurer qu'il n'était pas présent. Avant de démarrer, elle rédigea un message.

« Hello, Roger, j'espère que tu vas bien. Je pars de mon hôtel, je serai là dans une quinzaine de minutes. Est-ce que ça te convient ? Bises. »

Elle savait que la réponse ne tarderait pas. Roger avait toujours son portable sur lui afin de sentir les vibrations des appels.

« Bonjour ma petite, je t'attends et ne t'inquiète pas, je suis seul à l'atelier, même mes employés sont en vacances. »

Lou se sentit rassurée.

« Tu me connais bien ! »

« Depuis si longtemps... »

Lou enclencha la première et partit en direction du sud de la ville.

Dès qu'elle stoppa sa voiture sur le parking de terre battue face à l'entrée des *Deux Sarments*, Lou ressentit une impression ambiguë. Son corps tout entier fut parcouru d'un frisson de bien-être et en même temps, une appréhension sourde envahit ses pensées.

Roger l'attendait sur le pas de la porte. Elle se dirigea vers lui, et avant qu'il ait le temps d'esquisser le moindre geste, elle l'enserra de ses bras. L'espace de quelques secondes, elle ferma les yeux, comme pour mieux apprécier l'instant. Roger était ému, comme chaque fois qu'il retrouvait la petite fille à qui il avait appris son langage, celle qui, avec son naturel d'enfant, avait su lui transmettre la confiance qui lui manquait lorsqu'il avait débuté comme apprenti. Lou relâcha son étreinte, tous deux avaient les yeux brillants de larmes. Chacune de leurs retrouvailles se déroulait ainsi, silencieuse et intense.

Ils commencèrent à échanger par signes quelques mots. Roger débuta sur le ton de la plaisanterie. C'était un homme de petite taille, et il fit remarquer à Lou que, comme d'habitude, elle avait failli l'étouffer. Elle le prit par l'épaule et ils entrèrent dans le bâtiment. Dès qu'elle passa le seuil de la porte, ses appréhensions s'envolèrent. Elle s'arrêta et huma les effluves rassurants de bois et de cire.

Son père n'était plus là, mais tout lui rappelait sa présence. Roger avait pris ses marques de patron, mais il n'avait pas eu le temps d'apposer sa touche personnelle. Il lui expliqua qu'il foisonnait d'idées pour moderniser le matériel, installer un nouveau poste de découpe et refaire la décoration des deux bureaux de l'étage. Le temps lui manquait, le carnet de commandes affichait complet jusqu'à la fin de l'année, la formation d'un deuxième salarié l'accaparait ; la communication n'était pas toujours facile. Lou constata qu'il avait les traits tirés et qu'il avait maigri depuis sa dernière visite lors des fêtes de fin d'année, et elle le lui fit remarquer. Roger, non sans ironie, lui signifia qu'il avait des réserves et que quelques kilos en moins lui feraient le plus grand bien.

Même si elle connaissait les lieux par cœur, Roger lui fit visiter chaque recoin de l'atelier en lui décrivant les multiples aménagements qu'il souhaitait entreprendre. Lou ne l'interrompit pas, il prenait tellement de plaisir à lui exposer ses projets. Pour cet homme handicapé, diriger une

entreprise reconnue pour son savoir-faire, c'était une sacrée revanche sur la vie. Roger le savait, cette opportunité, il la devait à Adrien. Sans la patience de son ancien patron et la confiance qu'il lui avait faite lorsqu'il avait débuté, tout cela n'aurait pas été possible. Roger souffrait de voir le père et la fille devenus des étrangers.

*
* *

Roger avait connu Lou alors qu'elle n'était qu'une petite fille qui rentrait en première année de maternelle. Il l'avait vue grandir pour devenir une adolescente qui prenait le chemin du lycée. Même s'il en était profondément meurtri, Roger ne s'était jamais mêlé du conflit qui tirait la famille Meunier. Il savait certaines choses que Lou ignorait, mais jamais il ne lui en fit part. Cela ne le regardait pas et il aurait eu l'impression de trahir Adrien, ce qui, pour lui, était inconcevable.

Depuis toujours, Lou lui portait un profond respect. Roger était la figure masculine qui ne l'avait jamais déçue et avait fait preuve d'une indéfectible fidélité. Jamais elle n'avait douté de sa profonde amitié.

Quand elle avait décidé de rompre avec son père, ses visites à l'atelier s'étaient arrêtées du jour au lendemain. Bien évidemment, Roger avait compris qu'un événement grave avait eu lieu. Il s'en inquiéta auprès d'Adrien qui, les premières semaines, éluda la question puis finit par se confier à son employé. Roger découvrit alors un homme brisé qui ne tenait que grâce au travail, où il s'épuisait jusqu'à des heures tardives, ainsi que grâce à la reprise de ses activités de bénévolat.

Certes, il s'était mis en ménage avec Clarisse, la femme que Lou avait surprise en pleins ébats avec lui, mais la nostalgie avait pris possession de tout son être. Clarisse était plus jeune qu'Adrien, douce et affable. Quelquefois, elle parvenait à lui faire oublier le vide immense provoqué par l'absence de Lou, mais le manque était toujours là. Clarisse ne s'en

offusquait plus ; elle avait fait le choix de vivre avec l'homme qu'elle aimait. Si, au début de leur relation, elle avait eu le secret espoir de combler ce vide, depuis des années, elle savait que c'était peine perdue. Désormais, elle se contentait de lui rendre la vie plus douce. Clarisse respectait l'amour qu'Adrien portait à sa fille, même si, à plusieurs reprises, elle lui avait fait remarquer que son attachement était sans doute trop intense. Là aussi, ses remarques étaient restées vaines. Clarisse s'était rendue à l'évidence : il était inutile de continuer dans cette voie. Elle accepta de rester à ses côtés en sachant que sa fille avait bien plus d'importance qu'elle dans son esprit.

Ils vivaient tous les deux dans un chalet, sur la commune de Buis-les-Baronnies, non loin du massif du mont Ventoux. Adrien l'avait construit de ses mains sur un terrain de près de deux hectares qu'il avait hérité de ses parents. Il y entretenait un verger composé d'oliviers, d'abricotiers de Provence et de quelques rangs de vigne. Il vendangeait et vinifiait lui-même son vin, un rouge dur et âpre que donnent les cépages grenache et syrah. Les grappes exposées plein sud profitaient de la puissance du soleil d'été pour délivrer leurs fortes teneurs en sucre et toute la puissance de leurs tanins. Il n'était pas rare que les années de canicule, le taux d'alcool flirte avec les quinze degrés. La récolte des abricots et des olives était réservée à Clarisse. C'était aussi elle qui, durant les mois où les touristes envahissaient la région, vendait sur le marché du village l'huile extraite de leurs olives, produite par les presses de la coopérative locale, ainsi que les juteux abricots dont raffolaient les vacanciers en mal d'authenticité.

Adrien avait commencé la construction du chalet lorsque Lou avait quitté Avignon pour s'installer à Paris. C'était son refuge, là où il s'enfermait lorsque la mélancolie l'envahissait. Il parcourait alors les rangs de vignes qu'il avait commencé à planter avec sa fille lorsqu'elle avait douze ans, juste après le décès de sa mère, veuve depuis la disparition accidentelle de son mari. Lou avait donc très peu connu ses grands-parents paternels.

Adrien et Clarisse vivaient dans ce chalet isolé, et leurs sorties étaient rares. La retraite aurait pu leur donner l'opportunité de voyager, de prendre le temps de découvrir d'autres régions ou d'autres cultures. Clarisse s'ennuyait parfois, mais Adrien acceptait très rarement de quitter sa région, son repaire. Il s'investissait à fond dans ses activités de bénévolat au sein de diverses associations du village. Clarisse, elle aussi, avait pris goût peu à peu à aider les autres et partageait son savoir d'ancienne professeure des écoles. Deux soirées par semaine, les jeunes élèves de Buis-les-Baronnies profitaient de ses conseils pour combler leurs lacunes ou parfaire leurs connaissances pour les plus assidus. Le couple avait ainsi organisé son existence dans la quiétude des jours qui passaient, une vie sans accroc, parfois trop lisse, où Adrien ne cherchait qu'une chose : la tranquillité qui le menait parfois à s'enfermer dans une solitude à laquelle Clarisse n'avait guère accès.

Leur cercle d'amis était limité, mais composé de fidèles. Ils aimaient recevoir. Adrien pouvait alors se consacrer à l'une de ses passions, la cuisine. Il donnait libre cours à son imagination en créant des plats toujours plus audacieux, à la grande satisfaction des convives.

Roger et sa compagne faisaient souvent partie des invités. Adrien et Roger avaient construit une relation forte, basée sur le respect et une impérissable confiance. Le père de Lou avait confié à son protégé certains détails de son existence, il savait qu'il ne le trahirait pas. Roger se disait parfois que les secrets étaient bien lourds à porter ; il se taisait, même devant Lou, à qui il aurait pourtant aimé parler de certaines choses...

*
* *

Roger venait de finir le tour de l'atelier. Lou vit de la fierté dans ses yeux, elle le félicita. Les deux amis se donnèrent rendez-vous le soir au domicile de Roger et d'Émeline pour partager le dîner.

Le lendemain, Lou avait prévu de passer toute sa journée en ville, à se balader dans les ruelles bondées de touristes. Elle effectuerait une énième visite du palais des Papes : c'était un rituel auquel elle ne dérogeait pas et, chaque fois, elle découvrait quelques détails qui lui avaient échappé lors de ses précédents séjours. Pour son dernier soir à Avignon, elle avait invité Roger et sa compagne dans un très bon restaurant à proximité du parc du palais, avec vue sur le rocher des Doms.

Lou et Roger s'amusèrent de leurs échanges faits de mouvements parfois excessifs lorsque la conversation s'y prêtait, ce qui surprenait les personnes installées aux tables voisines. Émeline en était parfois gênée et participait peu aux échanges. La soirée s'éternisa, et ce n'est que vers minuit, lorsque les serveurs commencèrent à préparer les tables pour le lendemain, que les amis comprirent qu'il était temps de partir. Lou raccompagna le couple à son domicile et elle promit à Roger de repasser les voir avant de regagner Paris, après son séjour chez Mélina. Elle embrassa Émeline qui rentra chez elle. Roger était ému, des tas de souvenirs s'entrechoquaient dans son esprit. Lou s'apprêtait à le saluer lorsque, d'un geste, il lui demanda :

– Tu te souviens ?

– Quoi donc ? mima-t-elle.

Roger passa alors la paume de sa main sur sa poitrine, du côté du cœur, et tendit son bras vers Lou, en signe d'amitié ou d'amour que l'on offre.

Instantanément, les yeux de Lou s'embrumèrent. Elle savait que Roger l'invitait à reproduire son geste avec le petit plus qu'elle y avait ajouté lorsqu'elle était enfant et qu'elle adressait à son père. Elle s'exécuta, et lorsque sa main passa devant sa bouche, elle souffla légèrement sur la paume comme si, d'un souffle léger, elle offrait son cœur...

*

* *

Sur le chemin du retour vers son hôtel, Lou ne put s'empêcher de repenser à son père. Elle sentit une angoisse lui tirailler le ventre ; rien à voir

avec ses crises de panique qu'elle avait parfois du mal à contrôler malgré ses pansements chimiques. Ses souvenirs défilèrent sans qu'elle cherche à les combattre.

Elle se rappela ses entrevues obligatoires avec le juge aux affaires familiales. Lou ne comprenait rien à toutes ces procédures et toutes ces questions auxquelles elle devait répondre : droit de visite, résidence alternée, suivi de scolarité, participation aux frais ; si elle passait Noël avec son père, le jour de l'An était alors réservé à sa mère ; souhaitait-elle passer les vacances ou seulement les week-ends chez son père ? Elle était perdue et avait l'impression d'être ballottée dans un tumulte dont elle n'était aucunement responsable. Lors de son premier entretien, elle avait exposé son avis clairement : elle ne désirait plus revoir son père ! La juge lui avait rappelé les textes de loi et ce qu'elle était en droit d'obtenir ou pas. La magistrate décida de lui laisser le temps de la réflexion, mais au cours des entretiens qui suivirent, Lou réitéra son refus. Devant sa détermination, la juge eut bien du mal à lui faire admettre le minimum que la loi lui imposait : le droit de visite qu'elle devait à son père jusqu'à sa majorité. Contrainte et forcée, Lou accepta que les rencontres aient lieu à l'endroit de son choix et uniquement deux heures par semaine. Adrien ne voulait pas aller à l'encontre des souhaits de sa fille, et même si cette décision le peinait, il donna son accord. Naïvement, il pensait qu'avec un peu de temps et de longues discussions, Lou, sans l'excuser, pourrait comprendre son comportement. Il imaginait que la complicité qu'ils avaient depuis toujours n'était pas qu'un souvenir et qu'ils construiraient ensemble une relation différente mais sereine. Il se trompait !

L'intransigeance de Lou était absolue et Adrien se rendit à l'évidence : sa fille ne lui offrait aucun espace, aucune issue possible. Dès leur première entrevue dans un bar du centre-ville où Lou avait ses habitudes, à peine s'était-elle assise qu'elle doucha tous ses espoirs.

– Je suis ici uniquement parce que des lois m’y obligent ! Après ce que tu m’as fait subir, je ne veux plus te parler, tu n’es plus mon père !

Adrien tenta de cacher son désarroi et de calmer l’inflexibilité de sa fille.

– Tu sais, je peux t’expliquer...

Elle le coupa fermement.

– Non ! Je ne veux rien entendre. Tu m’as trahie !

Adrien pensa qu’à l’adolescence, les paroles sont souvent excessives. Il insista, persuadé qu’elles allaient s’apaiser.

– Je ne t’ai pas trahie, ma fille. Cela n’a rien à voir avec toi et l’amour que je te porte.

Elle posa ses mains sur ses oreilles, elle ne voulait plus rien entendre.

Adrien préféra temporiser ; il se tut quelques minutes et commanda un café et un thé citron, la boisson préférée de sa fille. Elle ne le quittait pas du regard, comme si elle le défiait. Quand le serveur déposa la commande sur la table, elle l’interpella :

– Je ne veux pas de ce pisse-mémé, fit-elle en indiquant la théière d’un geste de la main, une pression à la place !

Exaspéré, Adrien la sermonna :

– Tu fais quoi là ? Tu n’as jamais bu d’alcool. Et comment tu parles !

– Eh bien, il faut bien commencer un jour à picoler, et je parle comme je veux.

Interloqué, Adrien eut du mal à répliquer. C’était comme si, en face de lui, il avait une personne qu’il ne connaissait pas. Lou s’exprimait avec agressivité et impertinence.

– Je comprends que tu m’en veuilles, mais ne te comporte pas de la sorte, ce n’est pas toi.

Elle leva les yeux au ciel en soufflant de dépit.

– Et toi, qui es-tu pour me donner des leçons ? lui lança-t-elle.

La conversation s’envenimait. Lou ne changeait pas de ton et Adrien ne l’acceptait pas.

– Ton père ! assura-t-il avec fermeté.

– Mon père, ou celui qui se tape une pouffiasse devant mes yeux ?

Adrien s'énerva.

– Arrête donc de parler ainsi, tu me déçois, tu es vulgaire !

Lou ricana, un rire saccadé qui trahissait son exaspération.

– Oh, mais tu utilises le bon verbe : décevoir !

Adrien, pour la première fois en seize ans, eut envie de gifler sa fille. Il se contint ; s'il restait un mince espoir de garder quelques relations, ce n'était certainement pas en basculant dans une agressivité synonyme de rupture totale et définitive. Il préféra calmer le jeu.

– Écoute, je crois que... nous n'arriverons à rien aujourd'hui. Je te propose de reprendre notre discussion la semaine prochaine. Chacun aura eu le temps de la réflexion.

À nouveau, elle le défia en le fixant de son regard puissant.

– C'est la loi, j'obéis, à la semaine prochaine !

Lou se leva, se saisit de son sac à dos et sortit du bar sans se retourner.

Chacune de leurs rencontres se solda par un échec. Aucune communication n'était possible. Deux mois passèrent. Adrien proposa d'espacer leurs rendez-vous, Lou accepta. Rien ne changea. Adrien se posa mille questions, puis l'énervement et la déception laissèrent la place à la tristesse et aux remords. Il se demandait si les relations qu'il avait construites avec sa fille n'étaient pas trop fortes pour qu'elle réagisse si violemment. Certes, Adrien avait déçu sa fille, il en était parfaitement conscient, elle avait le droit de s'exprimer, mais le flot d'agressivité dont elle faisait preuve était disproportionné. Il avait cassé chez sa fille un lien que lui-même avait construit, et il se sentait responsable. Il prit alors la décision de notifier au juge qu'il ne désirait plus faire valoir son droit de visite ; il pensait qu'ainsi la colère de Lou s'estomperait avec le temps...

De son côté, Lou reçut cette décision apparemment sans réaction particulière. Lorsque sa mère, qui avait ouvert son courrier, lui signifia la

notification officielle du tribunal, elle ne dit rien et partit s'enfermer dans sa chambre. Elle s'effondra sur son lit pour étouffer ses pleurs afin que sa mère ne soit pas le témoin de son chagrin. Lou savait qu'elle avait joué à un jeu dangereux et que, d'une certaine façon, elle avait gagné. Mais elle souffrait. Son objectif était simple : faire mal, très mal à son père, et elle y était parvenue, cette lettre en était la preuve. Elle ne voulait plus voir son père et... son père ne voulait plus la voir. Chacun se cantonnait dans son mensonge et dans l'attente du premier pas de l'autre.

Les mois puis les années passèrent. Lou obtint son bac avec difficulté, puis son BTS Professions immobilières, où elle se découvrit une passion pour la négociation.

Il lui arrivait quelquefois, après ses cours, de passer devant *Les Deux Sarments*. Elle restait éloignée pour ne pas qu'Adrien la découvre. Une seule fois, elle se fit surprendre par Roger qui ne dit rien. Il baissa la tête lorsqu'il l'aperçut, conscient du gâchis qui se jouait devant lui. Tout au long de sa scolarité de lycéenne puis d'étudiante, Adrien exigea qu'il lui soit transmis la copie des résultats de Lou. Il payait régulièrement la pension à son ex-femme. À certaines occasions, il y ajoutait une somme pour sa fille dont jamais elle ne profita, l'argent étant versé sur le compte d'Éliane qui l'utilisait à sa guise. Les versements prirent fin au départ de Lou pour Paris, lorsqu'elle obtint son premier emploi.

Adrien, lorsqu'il livrait des meubles en région parisienne, restait un jour de plus sur place pour apercevoir quelques secondes sa fille à la sortie de son immeuble ou de l'agence où elle travaillait. Il ne fit jamais le premier pas, il croyait Lou heureuse sans lui. Au fil des années, les clients parisiens se firent rares, ses visites aussi, jusqu'à cesser totalement.

*

* *

Lou se réveilla plus tard qu'elle ne l'avait prévu. Elle prit une douche, fit sa valise et descendit prendre son petit-déjeuner. Tout en observant, à travers la fenêtre, le ciel d'un bleu franc, elle constata que les feuilles des oliviers plantés dans la cour intérieure de l'hôtel étaient parfaitement immobiles. La canicule s'imposait sans le moindre souffle de mistral pour atténuer l'atmosphère étouffante qui envahissait la région. Sa tasse de café à la main, elle se dirigea vers l'extérieur, laissé libre d'accès, par une large baie vitrée. L'air était déjà suffocant. Lou s'assit sur le rebord de la fontaine qui apportait un peu de fraîcheur. Elle termina son café avant d'allumer une cigarette, puis envoya un message à son amie Mélina afin de la prévenir de son retard. Elle écrasa son mégot, gagna l'accueil, paya sa facture et rejoignit sa voiture. Elle boucla sa ceinture et régla la climatisation à fond, direction Vaison-la-Romaine.

J'ai quarante ans demain

Je regarde en arrière, bilan d'une moitié de vie. Remise en question à chaque fois reportée. Je vais sourire, plaisanter, m'amuser de chaque remarque... j'ai quarante ans demain.

Je regarderai mes enfants, peut-être l'homme qui m'accompagne, mille doutes surgiront, mais je vais faire comme si tout allait bien... j'ai quarante ans demain.

Ma vie a été belle, ma vie sera belle, je ne sais pas encore si ce sera la même... j'ai quarante ans demain.

*
* *

À peine une heure plus tard, Lou s'engageait sur le chemin qui conduisait à la ferme d'artistes que dirigeait Mélina. Elle gara son véhicule à l'ombre des deux cyprès qui matérialisaient l'entrée de la propriété. Elle aperçut, clouée sur un des troncs, une pancarte en bois ; il y était gravé « *Artistica* ». Son amie avait donc enfin baptisé le lieu où, depuis plus de treize ans, elle s'était installée avec James, son mari, pour y créer l'activité professionnelle dont elle avait toujours rêvé.

Lorsqu'elle entendit le véhicule de Lou, Mélina s'approcha à grands pas. Elle était vêtue d'une salopette en jean, d'un débardeur rose délavé, de

sandales en lanières de cuir et d'un chapeau de paille posé sur ses cheveux coupés à la garçonne.

– Te voilà enfin, ma belle ! Tu as fait bonne route ?

– Sans problème, j'ai roulé tranquillement depuis Avignon, j'ai apprécié le paysage. Viens dans mes bras !

Les deux amies s'enlacèrent, heureuses de se retrouver.

– Ah, c'est vrai, ton fameux pèlerinage sur tes terres, ironisa Mélina.

– Ah non, ne commence pas, je suis ici pour me re-po-ser, insista Lou. Et toi, ma baba cool préférée, comment vas-tu ?

– Ça roule ! Du boulot en pagaille, des tas de projets en cours, mais je ne vais pas me plaindre, il y a pire !

Alors que les deux amies se dirigeaient vers le bâtiment principal, Mélina saisit Lou par la taille et se mit à fredonner un air improvisé.

– Pèlerinage, mon beau pèlerinage, tu ne t'appelles pas Compostelle, tu te nommes Avignon, ti la la, ti la la...

– Que tu es nulle, ma pauvre ! Il n'y a bien que toi pour me dire des trucs pareils.

– Eh oui, s'amusa Mélina, ça fait un moment que ça dure et j'espère bien que c'est loin d'être terminé.

Lou s'assit sur un des bancs de bois de la cuisine. Son amie lui servit un verre de citronnade.

– Oh, merci ! J'ai beau être née ici, quel cagnard ! Comment vont ton mari et ta petite marmaille ?

– James est à Vaison, à sa boutique, c'est la pleine saison. La fabrique de savons artisanaux débite à fond, ils partent comme des petits pains.

– Super ! Et les filles, où sont-elles ? Que je les embrasse.

– Elles ne vont pas tarder, Clara les aide pour leurs devoirs de vacances. Heureusement, elle a une patience d'ange, contrairement à leur mère, plaisanta Mélina.

– Clara est toujours là ? s'étonna Lou.

– Oui, nous avons changé notre politique d’accueil. C’était toujours un crève-cœur de voir partir un résident que l’on avait accueilli pendant un an. On avait fixé cette limite de façon arbitraire, ça n’avait pas vraiment de sens. Désormais, les pensionnaires peuvent rester le temps qu’ils désirent, à condition qu’ils respectent les règles de la communauté et surtout l’entraide qui est notre marque de fabrique.

– La marque de fabrique d’*Artistica*, s’amusa Lou.

Le visage de Mélina s’illumina.

– Ah, je vois que tu as remarqué, enfin un nom ! Ça faisait un moment que nous cherchions.

– C’est sûr, treize ans !

– Oh, ça va la Parigote, le temps de la maturation, que veux-tu ! Ici, on a le temps, dit-elle en prenant un accent forcé.

– Maturation... limite pourriture, non ?

Toutes deux s’esclaffèrent.

– Et qui a déniché ce nom à la consonance bien trop moderne pour que ce soit toi ?

– Bien vu, c’est mon homme ! Un soir, il est revenu de la boutique tout enthousiaste. Des clients italiens avaient qualifié le mélange de couleurs qu’il donnait à ses savons d’*artistica*.

– Eh ben, un Écossais qui valide un nom italien pour le proposer à sa femme française, quelle harmonie, dis-moi. Ah, ce James ! ironisa-t-elle.

La perche était trop belle pour que Mélina ne s’en saisisse pas.

– Et toi, ton « James » ?

Lou fit comme si elle n’avait pas entendu.

– Sacré changement quand même !

– Quoi donc ?

– L’accueil de tes pensionnaires. En fait, désormais, tu as des locataires en quelque sorte.

– Oui, c’est mieux ainsi, on se connaît tous. On vit en communauté et, en même temps, nous avons notre indépendance, c’est une formule équilibrée. Et puis, après les déboires que nous avons subis avec certaines personnes, un peu de stabilité, c’est bien.

– Tu as raison, confirma Lou.

– D’ailleurs, tu connais presque tout le monde. Au mois de février, ils étaient déjà tous là, à part un nouvel arrivant présent depuis trois mois, Perceval.

Elle ouvrit de grands yeux.

– Perce quoi ?

– Perceval, c’est son prénom, un musicien, quarante-cinq ans et... charmant.

Mélina sourit, satisfaite de sa nouvelle allusion.

– Eh, ma belle, ça fait la deuxième fois. Tu le sais très bien, je suis célibataire et heureuse de l’être, alors calmos, O.K. ?

– Célibataire, j’en conviens... Heureuse de l’être, j’ai des doutes...

– On en discutera plus tard, si tu permets.

– J’y compte bien... Allez viens, je vais t’installer dans le nouveau logement à peine terminé dans le bâtiment de l’autre côté de la cour, les peintures sont encore fraîches. Tes voisins seront : en face de toi, dans le premier bâtiment, Perceval, et juste à côté, Alex. Pas de bêtises, il fricote avec Clara.

– Tu es super lourde, et en plus j’aime ça !

– Cinquante-cinq kilos ! affirma Mélina, satisfaite de sa boutade.

– Lourde et nulle en plus !

– Que veux-tu, depuis, oh là là..., il vaut mieux ne pas compter, tu ne peux plus te passer de moi.

Mélina fit visiter à Lou le logement qu’elle allait occuper durant son séjour. Il était composé d’une entrée, d’une pièce faisant office de salon et de cuisine, d’une salle de bains et d’une chambre. Les deux amies s’affalèrent

sur le canapé et se mirent à discuter. Elles se remémorèrent le passé, comme chaque fois qu'elles se retrouvaient.

*
* *

Mélina, après le baccalauréat, avait suivi des études d'assistante sociale. Puis elle était partie pour Lyon, où elle avait trouvé un premier poste dans une association qui œuvrait dans les banlieues difficiles de la ville. Rapidement, elle comprit que cette vie ne lui convenait pas. Les efforts qu'elle déployait étaient démesurés par rapport aux résultats obtenus. Elle décida de prendre du recul et partit voyager pendant six mois.

Elle rencontra James, un Écossais qui vivait à Édimbourg et qui, lui aussi, était à la recherche de signification dans son travail et sa vie. Il n'avait pas de formation particulière et enchaînait les petits boulots dans les pubs de la ville. Un soir, Mélina lui fit part de son souhait de gérer un lieu où peintres, sculpteurs, écrivains ou tout autre artiste trouveraient un endroit propice à la création, en particulier après avoir connu des périodes difficiles. James fut tout de suite séduit par cette idée. Il incita sa nouvelle amie à la mettre en pratique et lui proposa son aide. Le jeune Écossais était prêt à changer de pays et à suivre sa compagne afin de concrétiser ce projet, certes passionnant, mais semé d'embûches.

Naturellement, Mélina se rapprocha de sa région d'origine et réinvestit le domicile familial avec son ami. Ses parents les accueillirent avec plaisir, mais la cohabitation devint difficile à mesure que les mois passaient, car le projet n'avancait pas. Mélina fit alors intervenir un ami spécialisé dans le rachat et la rénovation de vieilles bâtisses à l'abandon pour les riches étrangers qui désiraient s'installer dans le secteur. Il ne lui cacha pas que la tâche serait ardue, compte tenu des prix pratiqués dans l'arrière-pays provençal. La chance bascula du bon côté lorsqu'une vieille ferme conforme à leurs attentes se libéra après le décès du propriétaire. La famille ne souhaitait pas garder un bien qui nécessitait d'importants travaux de rénovation. Les économies du

jeune couple étant dérisoires, la famille de Mélina accepta de financer la quasi-totalité du projet.

Désormais, depuis treize ans, Mélina et James ne comptaient pas leurs efforts et étaient fiers de la viabilité de leur activité. Ils remboursaient chaque mois une petite fortune, mais ils n'avaient qu'un objectif : le bien-être des résidents qui, en échange d'un loyer et d'une participation à la vie en commun, trouvaient à *Artistica* un lieu propice à la création et, pour certains, à un nouveau départ dans la vie.

La ferme était constituée de deux bâtiments séparés par une cour intérieure. Le premier accueillait le logement de Mélina et sa famille ainsi que deux appartements. Le second, plusieurs ateliers et les quatre autres appartements. Aujourd'hui, la ferme était occupée par cinq résidents.

Il y avait d'abord Mathieu, un potier aussi zen que ses créations étaient torturées. C'était l'homme à tout faire de la ferme lorsque des petits travaux étaient nécessaires : une ampoule à changer, un joint à resserrer ou une porte à réajuster. Il était présent depuis le tout début, c'était d'ailleurs le parrain de Norah, la plus jeune fille de Mélina.

Carmen, une peintre venue d'Espagne, vendait ses tableaux sur les marchés et les foires. Plusieurs galeries d'art lui avaient proposé d'exposer ses toiles, mais elle avait toujours refusé, craignant de perdre sa simplicité et sa spontanéité, selon ses propres termes.

Clara était une romancière qui se définissait comme auteure de romances, mais ses manuscrits finissaient invariablement dans un bain de sang. Son succès était limité et elle était boudée par les éditeurs parisiens, car inclassable. Clara vivait de sa plume grâce à l'autoédition et à la structure qu'elle avait mise en place pour la distribution de ses romans.

Alex, lui, était un sculpteur contemporain particulièrement original, parfois trop, qui avait besoin de « s'évader » pour créer. Mélina l'avait mis en garde, car l'évasion avait trop souvent l'odeur de la résine de cannabis, et les règles étaient strictes à ce sujet. Lou avait toujours été intriguée par ses

sculptures qui, pour elle, ne ressemblaient à rien, et pourtant, Alex avait du succès. Lors d'un précédent séjour, il lui avait expliqué que l'art contemporain ne se situait pas dans le réel, qu'il ne devait pas montrer, mais suggérer. Malgré tous ses efforts, cet entassement de tôles, boulons, soudures et découpes de différents métaux ne suggérait rien à Lou. Alex était installé à la ferme depuis trois saisons et ils avaient sympathisé, Lou le trouvait touchant. C'était un solitaire qui vivait dans un monde dont lui seul semblait détenir les codes. Il était en couple avec Clara, mais chacun gardait son indépendance. Selon Alex, il ne pouvait partager son énergie entre sa créativité et une vie commune classique. Vérité ou... facilité ? À la ferme, chacun se posait la question. D'autant plus que quand Lou était présente, il basculait en période de « création », mais sans produire grand-chose !

Enfin, il y avait Perceval, le dernier pensionnaire, arrivé au mois de mai. Cet homme de quarante-cinq ans paraissait déconnecté de la société, presque perdu. Il semblait n'avoir ni passé ni famille. C'était un musicien éclectique : guitariste, bassiste, batteur et pianiste. Depuis son arrivée, il ne s'était produit nulle part. Il composait des morceaux aux rythmes lents et mélodieux qui avaient séduit Mélina, particulièrement sensible à la fragilité de ce nouveau résident. Malgré son absence de revenus, Mélina et James avaient accepté de l'accueillir. Perceval avait été franc avec eux en leur faisant part de son passé difficile. À sa demande, ils avaient accepté de ne rien divulguer ; peut-être, un jour, déciderait-il de partager son vécu avec les autres résidents. Perceval avait d'abord besoin de se reconstruire et de réapprendre les règles d'un monde dont il avait été trop longtemps éloigné.

*
* *

Norah et Julia déboulèrent en courant et sautèrent dans les bras de Lou, qui faillit tomber à la renverse.

Norah, âgée de six ans, demanda à sa mère :

– Elle reste combien de temps, tatie ?

– Trois semaines, je crois.

Lou confirma.

– Eh oui, vous allez devoir me supporter un sacré bout de temps.

– Yes ! fit Norah.

– Bon alors, vous avez bien travaillé avec Clara ?

Julia grimaça.

– Oui, mais elle est trop forte, elle sait tout. Alors elle nous fait trop bosser. C’est difficile.

– En plus, tous les deux jours ! renchérit sa sœur.

– Oh, mon Dieu, pauvres malheureuses ! fit leur mère.

– On a faim. On mange quoi ? demanda Julia.

Mélina regarda sa montre et constata qu’elle n’avait pas vu le temps passer.

– Mince, il est plus de treize heures, je n’ai encore rien préparé. Carmen doit déjeuner avec nous ! Tu me fais trop parler, c’est ta faute !

– Évidemment, plaisanta Lou, il faut bien qu’il y ait une responsable.

– Allez hop, les filles. On va faire des pâtes. Dans quinze minutes, c’est prêt !

Les deux sœurs s’éloignèrent en courant vers la cuisine.

Tout à coup, Lou parut nostalgique. Elle rangeait ses affaires dans la commode.

– Quelque chose ne va pas ? s’enquit Mélina.

Lou lui offrit un visage crispé.

– À l’âge de tes filles... on était aussi insouciantes qu’elles.

– Qu’est-ce que tu me fais là ? Interdit, la sinistrose ici, d’accord ?

– Très bien, fit Lou en continuant de vider sa valise.

Mélina s’approcha et la prit par le cou. Elle connaissait son histoire par cœur et savait qu’elle était sujette aux coups de blues et aux crises d’angoisse.

– Allez viens, oublie le passé, enfin, tente de l’assumer même si ce n’est pas évident. Tu ne pourras pas le changer.

– J’en suis consciente.

– Des coquillettes, ça te dit ?

– Tu as toujours eu le don de dédramatiser les ambiances moroses, comment fais-tu ?

– Je regarde devant, voilà tout !

Lou la fixa intensément.

– Euh, j’ai une araignée dans les cheveux ? s’exclama Mélina. Rassure-moi !

– Non, tu es là, et c’est le principal. Tu as toujours été là.

Mélina l’entraîna à l’extérieur et ferma la porte.

– Allez hop, on y va !

*

* *

Les deux amies se connaissaient depuis l’école maternelle. Elles avaient suivi l’ensemble de leur scolarité dans les mêmes établissements. Ce n’est qu’après le baccalauréat que leurs chemins se séparèrent. Lou choisit de faire des études dans l’immobilier alors que Mélina préféra s’orienter vers le social.

Lorsqu’elle décida de ne plus parler à son père, Lou était en classe de première, et elle termina l’année avec des résultats catastrophiques. Le conseil de classe, averti de ses problèmes personnels, ne la sanctionna pas et autorisa son passage en classe de terminale.

À cette époque, Lou avait commencé à s’adonner à la consommation de boissons alcoolisées. D’abord dans des fêtes organisées par ses amis, puis seule. Il arrivait que sa mère, en rentrant du travail, la trouve amorphe et sans réaction dans sa chambre. Éliane s’en inquiétait, mais elle ne jugeait pas nécessaire que sa fille consulte un médecin. Elle était persuadée que le comportement de Lou, compte tenu de la situation qu’elle devait supporter,

était logique et qu'en quelques mois sa vie reprendrait un cours normal. Éliane se trompait et brillait par son absence, comme d'habitude. Seuls Mélina et Hector, depuis son mariage avec Éliane, s'inquiétaient et étaient conscients que l'état de Lou empirait dangereusement.

Hector conseilla à Éliane d'en faire part au juge afin qu'Adrien puisse intervenir et qu'une solution commune se dessine. Celle-ci refusa, prétextant que l'intervention du père de Lou ne ferait qu'envenimer un contexte déjà compliqué.

Le début d'année de terminale fut particulièrement compliqué. Lou plongea dans une profonde dépression. En plus de sa consommation régulière d'alcool, elle participait à des séances de fumette organisées par ses nouvelles connaissances que n'appréciait guère Mélina. Des jeunes des banlieues d'Avignon, qui ne faisaient pas partie des effectifs du lycée, erraient à la recherche de clients. Ils n'eurent aucun mal à remarquer la détresse de Lou et à mettre en place leur discours facile, mais efficace, afin de recruter une nouvelle victime.

Ses absences se firent de plus en plus nombreuses. Une semaine avant Noël, elle n'avait pas donné signe de vie depuis près de trois jours. Sa mère s'en était inquiétée, mais, comme à son habitude, elle avait minimisé la détresse de sa fille ; elle était persuadée qu'elle n'allait pas tarder à réapparaître. Après une violente dispute avec sa femme, Hector avait pris l'initiative de contacter Mélina qui alerta l'ensemble de son réseau. Lou fut repérée dans une maison abandonnée faisant office de squat et de lieu de consommation de drogues. Mélina se rendit sur place accompagnée de deux camarades à la carrure imposante qui purent extraire Lou de cet enfer. Ses paroles étaient incohérentes, son visage blafard, ses yeux injectés de sang, et elle titubait. Mélina remarqua deux traces de piqûre sur son avant-bras. Elle craignait pour la vie de son amie et appela les pompiers qui, rapidement arrivés sur place, décidèrent de l'hospitaliser d'urgence. Hector et Mélina étaient déjà à son chevet lorsque, enfin, sa mère fit son apparition. Le

responsable en charge des urgences fit un point précis à Éliane sur l'état de santé de sa fille. Les effets de la prise de divers produits illicites n'inquiétaient plus le médecin. En effet, les pompiers avaient fait ce qu'il fallait, son admission à l'hôpital avait été suffisamment rapide pour qu'elle bénéficie des traitements permettant de contrecarrer les conséquences délétères de sa consommation d'alcool et de drogue. Ce qui préoccupait Hector, c'était l'état psychologique de Lou qu'il avait déjà eu l'occasion d'évaluer, quelques mois auparavant, quand il l'avait accompagnée aux urgences, alors que l'alcool faisait déjà partie du quotidien de sa belle-fille. Le médecin discuta longuement avec Éliane. Il tenta de comprendre ce qui pouvait pousser une jeune fille à détruire sa santé de la sorte. Sa mère expliqua qu'elle traversait une mauvaise période, qu'elle était en pleine adolescence, et qu'à cet âge les problèmes étaient bien souvent amplifiés sans raison particulière. Le responsable ne put cacher son étonnement et insista sur la nécessité que Lou suive un programme de soutien psychologique et que son père soit averti des soucis qu'elle rencontrait. Éliane accepta qu'un psychiatre aide Lou à assumer ses tourments, par contre, elle refusa catégoriquement qu'Adrien intervienne alors que sa fille ne souhaitait plus le voir. Le médecin passa outre et le contacta. Adrien était furieux d'avoir été laissé dans l'ignorance de la lente descente aux enfers de sa fille ; il savait qu'elle allait mal, mais pas à ce point. Il se précipita à son chevet. Lou se doutait qu'il viendrait et ne s'étonna pas de sa visite. Elle réagit comme elle l'avait toujours fait depuis le jour où tout avait basculé. En dépit de son état de faiblesse, elle lui fit comprendre que sa place n'était plus là. Elle confirma qu'elle ne voulait plus le voir, et s'enferma dans un mutisme dont elle ne sortit que quand son père eut quitté la chambre. Adrien demanda à être informé de l'évolution de l'état de santé de sa fille. Là aussi, le médecin passa outre les consignes d'Éliane et promit à Adrien qu'il ne manquerait pas de l'appeler afin de faire un point régulier sur l'avancée des entretiens

psychologiques. En tant que médecin, il n'en avait pas le droit, mais en tant qu'homme et père lui aussi, il ne se voyait pas refuser.

L'hospitalisation de Lou dura une semaine. Mélina passa tout son temps libre auprès de son amie. Éliane et Hector lui rendirent visite chaque jour. Sa mère faisait comme si rien ne s'était passé et se lançait dans des discussions aussi surprenantes que déconcertantes. Au bout de quelques jours, Lou ne put s'empêcher de réagir. Elle commençait à penser que ces discours à n'en plus finir cachaient quelque chose, mais elle était trop mal en point pour maîtriser son raisonnement.

Lou provoqua pourtant sa mère et lui imposa d'arrêter de raconter des histoires. Si elle n'avait rien d'autre à dire, elle ne devait plus lui rendre visite. Une fois de plus, Éliane minimisa les paroles de sa fille. Lou, fatiguée, abdiqua.

Le suivi dont elle bénéficia porta ses fruits et, en dépit de quelques rechutes, elle boucla son année de terminale et obtint son baccalauréat avant d'intégrer un BTS pour deux années d'études qui se déroulèrent plus sereinement.

Durant cette période, Lou s'était quand même posé mille questions, persuadée qu'on lui cachait quelque chose. Son père si intègre qui trompait sa mère, qui manifestement n'en avait pas fait un drame. Hector le généreux qui semblait toujours « vouloir arranger les choses »... Mais quelles choses ?

*
* *

Cela faisait désormais près d'une semaine que Lou s'était installée à *Artistica*. Elle prenait son temps, les heures et les jours glissaient lentement. À chacun de ses séjours, elle redécouvrait chaque résident, même si elle ressentait une tendresse particulière pour Alex, le « sculpteur fou », comme elle se plaisait à l'appeler pour le faire enrager.

– Ça ne ressemble à rien, tes trucs, fit-elle en découvrant sa dernière création.

Alex expliqua :

– Tu es hermétique, que veux-tu, ce n'est pas grave.

Elle insista.

– Mais enfin, tu coupes des tôles, tu soudes ou boulonnes les différents morceaux et tu tapes comme un forcené en plein soleil pendant des jours pour modifier la forme et au final obtenir... je ne sais pas trop quoi. D'ailleurs, pourquoi tu fais ça l'après-midi avec cette chaleur ? Tu as l'atelier à ta disposition...

Alex sourit et alluma son mégot qui ne cessait de s'éteindre.

– Souffrir pour s'imprégner et comprendre...

Elle eut une moue dubitative.

– Mouais, mais au frais, ce ne serait pas plus mal, non ?

– Tout à l'heure, je profiterai de la fraîcheur lorsque j'aurai terminé, affirma Alex, concentré sur sa création.

– Et tu vends ça combien ?

– C'est une commande pour des Anglais. Je la leur ai promis pour fin septembre, j'ai encore pas mal de boulot. Le prix est de mille cinq cents euros. Je ne fais pas comme toi avec tes ventes de maisons, pas de réduction possible, l'art ne se négocie pas !

Lou ne l'écoutait plus, des notes de musique s'échappaient de l'atelier où Carmen avait installé ses chevalets. Elle jeta un coup d'œil à son portable, il était quinze heures pile.

– C'est beau, dit-elle.

– Perceval, un drôle de gars !

– Pourquoi, tous les jours, commence-t-il à jouer exactement à la même heure ?

– Alors là, personne ne le sait. Ce n'est pas faute de lui avoir posé la question. Un tic d'artiste sans doute. Tu ne lui as pas encore parlé ?

– Si, bien sûr, mais j'ai l'impression de l'agacer, il n'est pas bavard.

– Je crois que tout le monde l’agace ! Il n’y a qu’avec Clara qu’il discute un peu.

– Ah ! ah ! jaloux ?

Alex écrasa enfin le bout de mégot qui lui brûlait les lèvres.

– Moi, jaloux ? De quoi ? Nous ne sommes pas en couple.

– Fous-toi de moi, ironisa-t-elle.

– Et toi ?

– Ah non, s’il te plaît, Mélina a déjà tenté de parler de ce sujet, c’est niet, *no comment* ! rétorqua Lou.

Alex se roula une nouvelle cigarette.

– Comme tu veux. Cool, cool, ne t’énerve pas.

– Arrête de me prendre la tête avec ça !

– J’ai juste dit « Et toi ? » Tu es bien susceptible...

– Absolument pas, j’ai chaud, c’est tout !

Le sculpteur tourna la tête vers Lou et tout en tirant ses premières bouffées, il lâcha :

– Susceptible, c’est bien ça !

Elle dévia la conversation.

– Je... ne crois pas. Je ne parle pas de... ma vie intime facilement, c’est tout. Je dois rejoindre les filles, continue de taper sur tes tôles en plein cagnard, fada va !

– O.K., à ce soir alors.

– À bientôt, Alex.

Lou se dirigea vers son appartement où elle avait donné rendez-vous à Norah et Julia. Elle avait promis de les emmener à Vaison-la-Romaine car elle avait envie de découvrir le magasin de leur père.

La chaleur était étouffante, la Grand-Rue était bondée de touristes qui envahissaient les magasins à la recherche de souvenirs. Norah et Julia avaient l’habitude de prendre des raccourcis. Lou eut bien du mal à les suivre jusqu’à la boutique de James, située à une centaine de mètres du pont romain qui

surplombe l'Ouvèze. Il était débordé, les clients se pressaient à la caisse pour régler leurs achats. Il n'eut que le temps d'embrasser ses filles et d'échanger quelques mots avec Lou.

– Le week-end avant le 15 août, c'est de la folie !

– Effectivement, je vois ça, fit-elle en essayant de se faire le plus discrète possible.

Son portable vibra.

– À ce soir, je file. Les filles sont déjà dans la rue, je ne voudrais pas les perdre.

– À tout à l'heure, elles connaissent la ville par cœur, ne t'inquiète pas.

Norah et Julia s'étaient déjà attablées à la crêperie juste en face de la boutique de leur père. Lou les rejoignit et commanda deux crêpes Nutella-chantilly pour les filles et un Perrier citron avec glaçons pour elle. Elle profita de ce moment de répit pour consulter son iPhone. Elle savait qu'elle recevrait des appels et des messages tout au long de la journée. C'était le 13 août, date d'un anniversaire un peu particulier... aujourd'hui, elle fêtait ses quarante ans. Sa mère l'avait appelée en début de matinée. Lou eut la désagréable impression de trouver sa voix fatiguée. Hector la rassura, expliquant que la communication n'était pas optimale. Puis elle reçut un appel visio de Roger. Avant le déjeuner, elle découvrit un GIF animé de Cécile qui la fit éclater de rire : un décompte qui égrenait les chiffres jusqu'à trente-neuf, puis une explosion qui donnait l'illusion que l'écran de son téléphone prenait feu, et enfin, le visage d'une vieille dame, à moitié calciné, qui disait : « *Ben oui, quarante ans, complètement cramée.* »

À peine le serveur eut-il déposé la commande sur la table que Norah et Julia se précipitaient sur l'épaisse couche de Nutella. Lou en profita pour se désaltérer avant de découvrir le message de Sophie qui n'avait pas oublié cette date charnière. Sa responsable lui précisait également qu'elle venait de signer les contrats avec une société de services pour le recrutement d'une femme de ménage et d'une cuisinière, comme l'avait exigé le couple Evans.

– Alors les filles, je crois que vous appréciez, non ?

Elle n’obtint pour seule réponse qu’un hochement de tête appuyé. Norah et Julia étaient trop occupées à déguster leurs crêpes.

Tout en sirotant tranquillement son verre, Lou ne put s’empêcher de penser à Chloé. Elle espérait recevoir un message de sa part, pas spécialement pour son anniversaire, mais parce que cela lui donnerait l’occasion de savoir comment elle allait. Plus tard sans doute, se dit-elle.

Alors que les deux sœurs étaient en train de lécher les dernières traces de chocolat, Lou les fixa ; elle pensait à ses quarante ans. Norah, qui venait de le remarquer, posa son assiette et demanda :

– Pourquoi tu me regardes comme ça, tatie ?

– Pour rien... Bon, vous avez terminé ? On rentre pour profiter d’un peu de calme.

Norah ne put se retenir et lâcha :

– Oui, maman nous a dit de rentrer tôt, on doit préparer...

Julia posa sa main sur la bouche de sa sœur.

– Tais-toi, on ne doit rien dire !

Lou se retint pour ne pas rire. Elle se leva en faisant mine de n’avoir rien entendu.

La journée avait été caniculaire ; le thermomètre situé à côté de la porte d’entrée de son appartement indiquait trente-huit degrés lorsque Lou introduisit la clef dans la serrure. Elle balança ses affaires sur le sol et prit une longue douche, puis elle s’affala dans le canapé et pianota sur son portable. Comme tous les soirs, elle prenait son repas avec Mélina et sa famille. D’habitude, elle arrivait vers vingt heures pour aider son amie. Aujourd’hui, elle décida de prendre un peu de retard afin de ne pas gêner Mélina et ses filles qui, elle en était sûre, devaient lui préparer une surprise.

Le repas se déroula comme tous les soirs, sans surprise particulière. Lou savait très bien que Mélina n’avait pas oublié son anniversaire. Elle pensait qu’au moment du dessert, elle allait voir apparaître les deux jeunes sœurs

avec un gâteau orné de quarante bougies, mais il n'en fut rien. Ce n'est qu'au moment où la table fut débarrassée que Mélina s'approcha de son amie et la serra dans ses bras :

– Putain, quarante ans ! Bon anniversaire, ma belle ! Tu me diras ce que ça fait, je suis encore jeune pour quelques mois.

Mélina prolongea son étreinte. Lou sentit l'émotion l'envahir, ses yeux s'embrumèrent.

– Curieusement, ça ne me fait pas grand-chose. Je ne dois pas être normale. Toutes les femmes sont traumatisées à l'idée de passer ce cap, dit-elle au-dessus de l'épaule de Mélina.

– Quarante ans quand même ! Ils sont loin nos dix, quinze, vingt ans... Tu te souviens de l'école, du collège, de tous ces moments ?

– Oui, et de tous les autres !

– Allez viens, on t'a préparé un nouveau moment de convivialité et un cadeau qui, je suis sûre...

– Maman, chut ! fit Julia.

– Bien sûr, ma fille. Allons-y.

Mélina l'entraîna à l'extérieur. Tous les résidents étaient installés sous le patio autour de la table de granit posée là depuis des siècles.

*
* *

La soirée se déroula dans une ambiance détendue. L'atmosphère était enfin respirable et un léger mistral apportait sa touche de fraîcheur. Il était rare que tous les résidents soient ainsi réunis. Mélina organisait pourtant, chaque semaine, un dîner auquel chacun était convié pour donner son avis sur la vie en communauté, mais à chaque fois, quelqu'un manquait à l'appel. Soit parce que ce résident exposait sur un marché nocturne, soit parce qu'il n'appréciait pas ces réunions organisées. Carmen était la plus réticente et sa présence était rare, mais ce soir, elle était bien là. Perceval paraissait peu à l'aise, il était assis entre James et Clara, face à Lou. C'était un homme à la

stature imposante, son regard était fuyant, comme s'il voulait se faire oublier. Mélina et surtout James tentèrent plusieurs fois de l'intégrer dans la conversation, mais ses réponses restèrent très laconiques. Ils étaient les seuls à connaître son passé. À voir l'attention qu'ils lui portaient, il était évident que cet homme avait eu une histoire difficile. Lou remarqua cette prévenance à son égard et elle s'interrogea. Lorsque Mélina se rendit à la cuisine pour remplir les brocs d'eau fraîche, Lou lui emboîta le pas.

– Vous faites super attention avec Perceval, non, je me trompe ?

Mélina resta silencieuse, comme si elle réfléchissait à la réponse qu'elle allait apporter.

– Oui... à toi, je ne vais pas mentir. Nous avons longuement pesé le pour et le contre avant de l'accepter ici.

– Je t'ai rarement vue prendre autant de pincettes avec quelqu'un.

De nouveau, Mélina tarda à répondre.

– C'est un homme qui a un... lourd passé.

– Mais encore ?

Mélina tenta de dévier la conversation.

– Pourquoi, il t'intéresse ?

Sans hausser le ton, Lou répondit :

– Passe-moi les deux brocs au lieu de dire des bêtises.

– Oh, tu ne t'énerves pas ! Intéressant ça, fit Mélina, moqueuse.

– Non, c'est juste qu'il est assis en face de moi, alors je l'observe. C'est un homme intrigant.

Mélina se dirigea vers ses hôtes. Lorsqu'elle passa le pas de la porte, elle se retourna vers Lou :

– Bien sûr, « c'est juste que... », comme tu dis !

Il était plus de minuit et à l'exception de Norah et Julia qui venaient de s'endormir sur les transats, tout le monde était encore présent. C'est alors que James chuchota quelque chose à l'oreille d'Alex, et tous deux se dirigèrent vers l'atelier. Ils réapparurent les bras chargés d'un carton rigide au socle de

bois afin de soutenir le poids de l'ensemble. Clara et Carmen firent de la place devant Lou, et les deux hommes y déposèrent l'imposant colis.

– Voilà, bon anniversaire ! fit Alex. Nous avons pensé que comme tu as toujours apprécié mes œuvres, eh bien, tu devais absolument repartir pour Paris avec un souvenir.

La surprise de Lou fut totale ; elle se leva et embrassa chaleureusement Alex.

– Bon, je suppose qu'il faut que j'ouvre cet immense paquet ?

– « Immense », n'exagère pas, ironisa James. Heureusement que tu es seule dans ta voiture pour rentrer à Paris, dit-il, amusé.

Alex précisa :

– Trente kilos, je me suis forcé à alléger l'ensemble.

Tout en ouvrant lentement le carton, Lou remarqua que Perceval souriait et la regardait, alors elle l'interpella :

– Quelque chose me dit que tu es au courant de ce que je ne vais pas tarder à découvrir...

Il n'hésita qu'un instant avant de lui répondre tranquillement, ce qui surprit Mélina, qui fit signe à son mari.

– Effectivement, j'ai eu le privilège de voir la réalisation d'Alex.

– Et... ? fit Lou.

– Je crois que ça va te plaire, même si j'ai cru comprendre que les créations d'Alex resteront toujours un mystère pour toi.

Elle déchira et ôta la couche de papier Kraft et découvrit, entremêlés par leurs lettres communes, les prénoms de toutes les personnes présentes avec elle ce soir. Elle prit son temps et examina lentement l'enchevêtrement de boulons et de soudures. Elle paraissait émue, chacun attendait avec impatience sa réaction.

– C'est chouette ! Merci Alex, merci à tous, assura-t-elle, la voix enrouée par l'émotion.

Elle se reprit et plaisanta pour ne pas se laisser submerger.

– Dans mon appartement parisien, ça va bien occuper l’espace !

Mélina n’avait pas quitté Perceval des yeux. Il paraissait détendu, c’était la première fois qu’elle le voyait ainsi. Elle l’interpella :

– Tu pourrais nous jouer quelque chose pour terminer la soirée, qu’en penses-tu ?

James fusilla sa femme du regard, persuadé que Perceval allait se refermer.

– Pourquoi pas. Deux minutes, je vais récupérer ma guitare.

Le jeune Écossais leva le pouce et adressa un large sourire à Mélina.

Perceval s’installa et s’adressa à Lou.

– Que veux-tu que je joue ? C’est ton anniversaire, tu décides !

– Non, je préfère que ce soit toi qui choisisses.

– Comme tu veux.

Perceval commença à jouer un arpège lent aux sonorités qui invitaient à la rêverie. Lou baissa les yeux, elle reconnut les premières notes de *River Flows in You* de Yiruma. Il accompagna la musique de sa voix rauque :

« You are not the fool, no, you’re a beautiful one.

You are like the sun, cause this one river flows in you.

You are not the no one, you just look for more here.

Who does care because you are the one, with it inside... »

– Merci, fit simplement Lou, encore sous le charme de cette interprétation très personnelle de l’œuvre du compositeur coréen.

Mélina était toute chamboulée, si elle avait déjà entendu Perceval jouer de divers instruments, elle ne l’avait jamais entendu chanter. Elle préféra cacher son émotion et desservit la table. Clara et Carmen proposèrent leur aide. La fête était finie, chacun regagna son appartement. James prit ses filles dans ses bras et les déposa dans leurs lits. Lou remercia Mélina pour cette magnifique soirée, avant de se diriger vers son logement. Perceval l’attendait pour la raccompagner.

– Superbe, c’était vraiment superbe. En plus, tu es bien tombé, cette musique est assez peu connue, et c’est une de mes préférées.

– Je sais, fit Perceval.

Elle s’immobilisa, surprise.

– Comment ça, tu sais ? Tu te moques de moi, tu ne peux pas savoir.

– Ce titre, je l’ai entendu deux fois quand tu avais tes écouteurs sur les oreilles avec le son à fond. Je n’ai pas pris beaucoup de risques !

Lou passa ses doigts dans ses cheveux et dégagea sa nuque. Elle observait Perceval ; cet homme l’intriguait et l’attirait, un sentiment qu’elle n’avait plus ressenti depuis si longtemps. Lui ne disait rien.

– Mais qui es-tu ? D’où viens-tu ?

– Il vaut mieux que tu ne le saches pas !

– Et si j’avais envie de savoir ?

– Tu risques de t’y perdre.

– C’est trop tard... Perdue, je le suis déjà !

Perceval posa alors ses lèvres sur celles de Lou. Ils s’embrassèrent longuement.

Un peu de temps...

J'aimerais disposer d'un peu de temps. Je ne demande ni des années ni des mois, je n'espère même pas une journée, seulement quelques minutes.

Un peu de temps afin de laisser l'espoir renaître, peut-être que cela suffirait.

Ton regard plongé dans le mien et le monde autour de nous pour seul témoin.

*
* *

Les orages de la nuit avaient mis fin à la période de canicule qui sévissait depuis près d'une semaine. Les températures étaient redevenues supportables.

Les résidents d'*Artistica* et la famille de Mélina étaient encore endormis. Lou se leva tôt et profita de la fraîcheur matinale pour partir se promener dans les collines alentour. Elle ressentait le besoin de marcher pour réfléchir. Les moments qu'elle venait de vivre avec Perceval l'avaient profondément bouleversée. Depuis combien de temps ne s'était-elle pas donnée à un homme sans qu'aucun besoin de domination ne lui vienne à l'esprit ? Elle avait succombé au charme intrigant de Perceval qu'elle connaissait à peine. Cette nuit, les défenses qu'elle avait mis tant de temps à construire n'existaient plus, elle s'était sentie vulnérable, et cela la troublait.

Alors qu'elle se dirigeait vers le sentier qui menait en haut de la colline, Lou se retourna et fixa la porte de l'appartement de Perceval. « Comment ai-je pu m'abandonner de la sorte ? », pensa-t-elle. Depuis son arrivée, tous deux avaient à peine échangé quelques phrases et pourtant, son corps tout entier s'était donné sans réserve aux caresses et à la fougue de cet inconnu. Lou était envahie par une foule de sentiments contradictoires. Pourquoi avait-elle succombé si facilement ? L'atmosphère de la soirée se prêtait à la légèreté et Perceval avait visé juste dans le choix et l'interprétation de sa chanson, mais Lou n'était pas femme à se laisser charmer par des recettes faciles de séducteurs en mal de conquêtes. Que s'était-il réellement passé dans son esprit ?

Elle accéléra le pas. Elle voulait que son physique prenne le dessus sur son mental afin de chasser ce questionnement incessant. Malgré le mauvais état du chemin qui rendait périlleuse sa progression, son pas était de plus en plus rapide. Des gouttes de sueur perlaient sur son front, son souffle devenait court. Plus qu'une centaine de mètres et elle atteindrait le haut de la colline. Une nouvelle fois, elle pressa le pas et se mit à courir. Les muscles de ses jambes la brûlaient, tétanisés par l'effort. Lou voulait se faire mal physiquement et ne plus penser à ce moment d'égarement qu'elle désirait chasser au plus vite. Enfin, elle arriva sur le pic rocheux qui matérialisait le point culminant de son ascension. Les mains sur les hanches et la tête en arrière, elle reprit lentement son souffle.

Les mouvements amples de sa cage thoracique se calmèrent peu à peu. Elle contempla, face à elle, la vallée de l'Ouvèze et la ville de Vaison-la-Romaine. Elle pouvait deviner au loin les ruines du château comtal sur les hauteurs de la vieille ville. Elle resta immobile un long moment devant ce magnifique tableau. Les effluves des bouquets de thym et de lavande sauvage, encore humides des orages de la nuit, parvenaient à ses narines. Elle ferma les yeux et huma ces odeurs rassurantes qui lui rappelaient son enfance.

*
* *

Lou se remémora les jours de sortie scolaire, lorsqu'elle était à l'école primaire, où l'enseignante organisait des après-midi à la découverte de la flore et de la faune sauvages. C'était la promesse d'un moment de détente et d'amusement pour la petite fille qu'elle était, déjà complice avec Mélina à cette époque. Elles n'écoutaient que d'une oreille les explications de l'enseignante. Toutes deux préféraient, au hasard du trajet, confectionner le plus beau des bouquets qu'elles ne manqueraient pas d'offrir à leur mère, le soir venu. Un seul sujet les intéressait et, à chaque sortie, elles ne manquaient pas de tendre une oreille attentive lorsque, d'un ton presque mystérieux, leur maîtresse leur détaillait le cycle de vie de l'insecte emblématique de la région : la cigale. Quelle bestiole étrange, se disaient-elles. Comment cette larve pouvait-elle vivre dix ans sous terre puis, une fois à l'air libre, sortir de son cocon pour grimper sur un arbre et n'y survivre que quatre mois, jusqu'aux prémices de l'hiver ? Lorsque la maîtresse leur assurait que seuls les mâles chantaient pour attirer les femelles et que ce chant était produit par un endroit de l'abdomen de l'animal dénommé « cymbales », c'était invariablement la même partie de rigolade. L'avis des deux jeunes amies était scellé depuis bien longtemps : aucun être vivant ne pouvait être assez bête pour rester reclus des années sous terre et ne profiter de l'air libre que durant une période aussi courte. Alors, en plus, si les femelles ne se donnaient même pas la peine de chanter, il ne pouvait s'agir que d'une légende.

Les rayons du soleil, désormais généreux, commençaient à réchauffer l'atmosphère. Quelques gouttes de pluie formaient encore d'éphémères décorations sur les feuilles des chênes verts et des oliviers sauvages. Avec les années, ces arbres avaient trouvé leur place pour pousser entre les pierres calcaires qui recouvraient le sol de la colline. Lou s'assit sur le rebord de la falaise et contempla la nature. À cause de l'effort intense qu'elle venait de

fournir, sa gorge était sèche, elle avait soif, mais n'avait pas pris la précaution de s'équiper avant de partir. Elle songea alors aux balades en forêt avec ses parents.

Adrien avait appris à sa fille qu'après les périodes de pluie, l'eau la plus pure était celle qui ruisselait sur les feuilles des arbres qui contenaient des essences naturelles désinfectantes. Adrien prenait alors les branches les unes après les autres et les tapotait avec précaution afin de faire glisser les gouttelettes d'eau qu'il était parfois difficile d'attraper, même la bouche grande ouverte. Cela amusait Lou, qui se félicitait d'avoir pu récupérer quelques gouttes supplémentaires à mesure que ses essais se multipliaient.

Sa mère était dégoûtée de voir ainsi sa fille et son mari comme des animaux, léchant des feuilles parfois souillées par le passage de toutes sortes d'insectes. Lou n'en avait cure et profitait avec délice de ces moments de complicité avec son père. Le plus souvent, Éliane, ne supportant plus cette scène, prenait de l'avance et la promenade se terminait en ordre dispersé.

*
* *

Lou repensa à ces instants de bonheur simple. Elle n'avait pas refait ce geste depuis l'âge de quatorze ans, époque des dernières promenades en famille, remplacées peu à peu par les virées entre copines. Elle s'allongea à terre, saisit une branche tombante d'olivier, ouvrit la bouche et ferma les yeux. L'infime quantité d'eau qui s'en échappa lui humidifia les lèvres mais ne lui permit pas de se désaltérer. Elle recommença à trois reprises, sans plus de succès. Alors elle abandonna, se disant qu'après trente minutes de descente, tout au plus, elle profiterait d'un copieux petit-déjeuner où les jus de fruits frais préparés par Mélina auraient bien plus de saveur que quelques hypothétiques gouttes d'eau de pluie.

Avant de rejoindre *Artistica*, elle resta allongée à terre de longues minutes. Ses pensées divaguaient et elle se focalisa à nouveau sur ce qu'elle avait vécu avec Perceval. Elle s'imaginait comme les cigales de son enfance :

passer plus de vingt ans sous terre, puis sortir enfin de son cocon, découvrir un chant envoûtant et se brûler les ailes avant de voir apparaître les premiers froids de l'hiver. Elle se mit à chuchoter :

– Je suis encore plus bête qu'une cigale... Tant d'années de contrôle et succomber en une seule soirée. Reviens à ta vie, n'écoute pas les chants envoûtants des mâles, qu'ils soient cigales ou êtres humains.

Elle se leva, essuya son short où des dépôts de mousse étaient restés collés et commença à descendre le chemin. Toujours focalisée sur ce qu'elle considérait comme un moment d'égarement, elle se remémora les mots qu'elle avait employés chez Sophie. Ceux qui avaient tant surpris Éliot, le compagnon de sa collègue Cécile : « Ce sont des prédateurs ! », avait-elle dit en parlant des hommes, et en particulier, ce soir-là, d'Armand, le mari de Chloé. Pourtant, elle avait du mal à imaginer Perceval comme un prédateur, et cela la troublait. Pourquoi serait-il une exception ?

Lorsque Lou arriva à *Artistica*, Méline et sa famille étaient attablées à l'extérieur. Lou lança un rapide « Bonjour tout le monde », avant de se précipiter sur la carafe de jus d'orange, dont elle ingurgita rapidement deux grands verres.

– Eh ben, ma vieille, on dirait que tu reviens d'une virée dans le Sahara ! s'étonna son amie.

– Presque, répondit-elle le souffle court, tout en remplissant à nouveau son verre.

– Mais où étais-tu ? Je suis venue frapper à ta porte, pas de réponse. Je me suis permis de regarder par la fenêtre de la chambre, le lit était impeccable, où étais-tu ? répéta-t-elle.

Encore ruisselante de sueur, Lou ne put cacher une certaine gêne :

– Je suis allée... me balader... jusqu'en haut de la colline. Le paysage est superbe. On découvre, au loin, toute la vallée jusqu'à Vaison.

James sentit un certain malaise s'installer. Il préféra s'éclipser, il avait du travail à son atelier. Des pains de savon l'attendaient pour être découpés afin

d'être mis en vente dès le lendemain, après une dernière journée de séchage.

– À tout à l'heure, fit-il avant d'embrasser ses filles et son épouse.

Norah et Julia s'approchèrent alors de Lou. La plus jeune s'exprima avec la sincérité déconcertante de l'enfance :

– Beurk, tatie ! Mais tu sens mauvais, c'est dégueu ! Et puis, tu es toute collante ! Je ne te fais pas la bise.

Sa mère la réprimanda :

– Dis donc, Norah, fais attention à la façon dont tu parles. Allez les filles, direction la salle de bains, leur ordonna-t-elle en indiquant d'un geste sec la porte d'entrée de la maison.

Mélina vint alors s'asseoir à côté de son amie.

– Café, thé, tartines, pain grillé, biscottes ? Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? demanda-t-elle d'un ton ironique qui laissait deviner un fort agacement.

Lou s'étonna :

– Pourquoi me parles-tu de la sorte ? Je suis assez grande pour savoir ce dont j'ai envie. Il y a un problème ?

D'habitude si posée, Mélina s'exaspéra devant la réaction de son amie.

– Tu te fous de moi ? Vas-y, fais comme si de rien n'était !

– Pour quelle raison je me moquerais de toi ? rétorqua Lou en tentant de cacher son embarras.

– La nuit ? Tu l'as passée où ?

Le regard plongé dans son mug de café, Lou marmonna quelques mots.

– Avec vous... et après... dans mon lit.

– C'est ça, continue de me prendre pour une imbécile !

Lou fixa alors Mélina et assumait son acte.

– Tu le sais très bien, où j'ai passé la nuit. Je suis majeure, je suis libre de faire ce que je veux, non ?

Le ton montait.

– Oh bien sûr, madame fait ce qu'elle veut, et après, je la récupère vautrée entre les cannettes de bière et les barrettes de shit !

Lou accusa le coup ; la remarque acerbe de Mélina la renvoya à son adolescence et à ses errements.

– Ce n'est pas très sympa de me dire ça ! s'agaça-t-elle.

Mélina était allée trop loin, elle en avait conscience, mais ne savait que dire.

– Navrée, mais...

– Mais quoi ? J'ai l'impression que tout ce qui concerne Perceval te touche beaucoup. Je me trompe ? Ta réaction me surprend !

– Je me fais du souci, c'est tout. Avec les hommes, je sais que tu as des comportements qui sont...

Lou termina la phrase de son amie qui tentait de rattraper ses mots blessants.

– Qui sont ce qu'ils sont au vu de mon histoire ! affirma-t-elle sans détour.

Mélina reprit le cours de ses idées.

– Mais enfin, tu vas l'assumer quand, ce passé qui te hante ?

Lou termina son deuxième café avant de poser avec force le mug sur la table de pierre.

– Je n'ai rien à assumer, je compose avec ce qu'ils sont et ce qu'ils méritent !

Son amie poussa un long soupir. Elle se leva et commença à desservir la table.

– Ça n'a aucun sens, ce que tu viens de dire ! Et tu le sais très bien.

Lou voulut mettre un terme à cette conversation qui l'exaspérait au plus haut point.

– On s'en fout, c'est ainsi, et puis c'est tout !

– Je confirme, tu dis n'importe quoi !

– Peut-être. Par contre, toi, il faudra que tu m'expliques pourquoi tu es surprotectrice avec Perceval.

– Et toi, il ne t'intéresse pas, peut-être ? répliqua Mélina.

– J’ai pris du plaisir, j’ai fait une erreur, voilà tout ! L’histoire est terminée.

– Ah, c’est nouveau, ça ! Prendre du plaisir est une erreur !

– De cette façon, oui, affirma Lou.

– Que veux-tu dire ?

– Rien, la conversation est close.

– Vous m’inquiétez, tous les deux, ajouta Mélina en entassant les bols les uns sur les autres.

Lou s’approcha et se saisit du paquet de céréales et des couverts ; toutes deux se dirigèrent vers la cuisine.

Mélina insista :

– Ne te comporte pas avec lui comme tu peux le faire avec tes victimes d’un soir, il ne le mérite pas. Je suppose que tu as toujours cette sale habitude ?

Lou n’avait aucune envie de se justifier.

– On verra ça. Allez, on fait la paix, on ne va pas s’engueuler à cause d’un homme, non ?

Mélina choisit de mettre, pour l’instant, leur différend de côté, et préféra détendre l’atmosphère :

– Norah à raison, c’est vrai que tu pues avec ton sport matinal, va donc te doucher !

Lou se dirigea vers son appartement. Elle prit une longue douche pour effacer les traces de sa sortie. Elle jeta un coup d’œil vers les volets de la chambre de Perceval, ils étaient encore clos.

*

* *

Mélina était consciente de l’intérêt que Lou portait à cet homme, mais elle connaissait son histoire. Il avait tellement été déglingué par la vie qu’aucun malheur ne semblait plus le toucher. On aurait pu lui annoncer qu’il

ne lui restait que quelques heures à vivre, Perceval aurait dit : « Chouette, je vais en profiter. » Elle s'inquiétait, craignant la réaction de Lou lorsqu'elle apprendrait...

Un mensonge de plus, une déception de plus.

Rien ne dure

Il suffit de croire que rien ne dure pour que, tout à coup, le monde nous paraisse plus léger, plus supportable.

Si les joies s'estompent, les chagrins s'effacent, les amours nous quittent, les amis s'envolent et les êtres disparaissent, alors que nous reste-t-il ? Si ce n'est la monotonie des jours qui s'étirent sans relief et sans âme.

Si l'on se dit que rien ne dure, la souffrance devient alors acceptable, mais à quel prix... Ne jamais goûter à l'ivresse de l'existence, ne jamais risquer de s'y perdre.

*

* *

Perceval s'était installé à *Artistica* depuis le mois de mai. Originaire du sud-ouest de la France, il était arrivé là un peu par hasard, après avoir été refusé dans de nombreux foyers. Il ne lui restait que quelques euros en poche lorsqu'il était descendu en gare d'Avignon en provenance de Toulouse.

Ses parents résidaient depuis toujours dans le pays de Lauragais, à quelques kilomètres du chef-lieu de Midi-Pyrénées. Après sa sortie de prison, ils avaient accepté de l'héberger deux nuits, mais lui avaient signifié qu'il était préférable qu'il trouve une autre solution au plus vite, car ils ne souhaitaient pas qu'il reste à leur domicile. Pour eux, Perceval avait commis

l'irréparable et, malgré sa dette payée à la société, ils ne lui avaient jamais pardonné d'avoir ôté la vie à un homme.

Condamné à dix années de réclusion criminelle, Perceval avait bénéficié de deux ans de réduction de peine pour bonne conduite. Il avait donc été incarcéré huit longues années à la prison de Gradignan, dans la banlieue bordelaise. Si, au début de sa détention, sa mère avait fait des allers-retours Toulouse-Bordeaux pour profiter des parloirs auxquels elle avait droit, son père avait catégoriquement refusé de le voir. Et bientôt, sous la pression de son mari, la maman de Perceval se contenta d'une lettre tous les deux ou trois mois. Même ses amis l'abandonnèrent. Perceval passa donc la grande majorité de sa peine sans recevoir de visites, n'ayant pour seul contact extérieur qu'une assistante sociale, Maria, qui s'était prise d'amitié pour lui. Elle le tenait, tant bien que mal, au courant de ce qui se déroulait à l'extérieur des murs de la prison afin qu'il ne soit pas complètement désorienté et incapable de se réinsérer à sa sortie. C'est d'ailleurs dans l'association qu'elle gérait que Perceval passa les quelques jours de permission dont il bénéficia à la fin de sa peine. Une fois libéré, Maria ne put l'héberger bien longtemps. La règle était claire : une personne condamnée pour homicide, même involontaire, ne pouvait pas résider dans ce centre de réinsertion pour jeunes adultes qui venaient de purger des peines mineures. Perceval, contraint et forcé, avait accepté ce premier refus et pris la route afin de trouver un point de chute.

C'est ainsi que le hasard le conduisit un jour à Vaison-la-Romaine. Il avait entendu parler d'un foyer qui accueillait les personnes en grande difficulté sociale. Mais le contact avec les responsables avait été glacial, et il avait préféré prendre le risque de basculer définitivement dans le monde des sans-abri plutôt que de replonger dans une autre forme d'enfermement qu'il savait ne pas pouvoir supporter.

Un matin, à l'heure où les touristes étaient encore rares, Perceval errait dans la rue principale de Vaison. C'est alors qu'il aperçut James, qui transférait son stock de cartons de savons de son véhicule jusqu'à la réserve de sa boutique. Il s'approcha et lui proposa son aide en échange de quelques pièces. James fut frappé par la détresse de cet homme qui ne ressemblait en aucun cas aux clochards qu'il avait l'habitude de voir déambuler à la recherche d'une cannette de bière ou d'un reste de sandwich abandonné par les touristes de la veille. James avait face à lui un homme poli, propre, rasé et qui n'exhalait pas le moindre effluve d'alcool. Il avait l'impression d'avoir affaire à un randonneur et non pas à un mendiant ; cela l'interpella et il accepta son aide.

Perceval posa son sac à dos au sol et transporta avec efficacité les nombreux cartons à l'endroit que James lui indiqua. Alors qu'il venait de terminer son travail et qu'il attendait quelques pièces en récompense, le jeune Écossais lui proposa de lui offrir un café. Il avait envie de savoir qui il était. Ils s'installèrent à une table du snack situé face à la boutique. James commanda deux cafés et une corbeille de viennoiseries, se doutant que le dernier repas de Perceval était déjà loin. James attendit qu'il se restaure avant d'engager la conversation. Malgré la détresse qui se dessinait sur son visage, Perceval dégageait une forme de sérénité.

– Merci de votre aide. Sans vous, j'en avais pour deux bonnes heures.

– De rien, c'est moi qui vous remercie pour le café et les croissants.

– Je ne vous ai jamais remarqué par ici, vous êtes de passage ?

Perceval finissait d'engloutir une deuxième viennoiserie, il répondit d'un ton énigmatique :

– De passage, jusqu'à ce que l'on veuille de moi... ici ou ailleurs.

Sa réponse intrigua James, qui prit le temps de la réflexion. De toute évidence, Perceval était à la recherche d'un point de chute.

– Vous souhaitez un autre café ?

– Je ne voudrais pas abuser.

- C’est avec plaisir.
- Alors oui, je veux bien.

James était certain que les seules richesses de cet homme étaient sa guitare et ce que contenait son sac à dos, mais il tenta d’en savoir plus.

– Écoutez, je ne sais pas qui vous êtes, ni d’où vous venez, je ne connais d’ailleurs même pas votre prénom...

– Perceval.

– Moi, c’est James. Enchanté, très original votre prénom.

– C’était un des plus célèbres chevaliers de la Table ronde du roi Arthur, dit son vis-à-vis d’une voix monocorde.

– Une passion familiale, peut-être ? supposa le jeune Écossais.

Une tristesse plus marquée se dessina sur le visage de Perceval.

– Aucune idée. Passion, je n’en ai jamais entendu parler. Quant à « familiale », je ne sais plus trop ce que c’est.

Il se leva et tendit la main en direction de son hôte pour le saluer. Il avait déjà balancé son sac sur son dos pour reprendre sa route lorsque James lui fit une proposition :

– Écoutez, si j’ai bien compris, je crois que vous êtes à la recherche d’un logement ?

– Oui, assura-t-il laconiquement.

– J’ai peut-être une solution.

Perceval fronça les sourcils de surprise.

– Ah bon, mais...

– Je vois que vous avez une guitare, vous êtes un artiste, ou c’est juste un passe-temps ?

– Comment vous dire...

– Dites-moi simplement.

Perceval répondit avec sincérité :

– Je l’ai été, artiste. Je faisais partie d’un groupe. On tournait dans les salles de l’ouest de la France. Une maison de disques nous avait proposé

d'enregistrer un album, et puis... ça n'a pas pu se faire, tout cela est bien loin. Depuis, huit ans ont passé !

– Écoutez, avec mon épouse, nous avons créé une ferme d'artistes, nous avons une place disponible.

– Je n'ai pas de quoi vous payer, précisa Perceval.

– Ce n'est pas forcément un problème, nous verrons. Je vous propose de rencontrer ma femme, Mélina, qui s'occupe de l'organisation.

Perceval avait été tant de fois déçu et rejeté qu'il n'espérait pas grand-chose de cette proposition lorsqu'il aurait expliqué en détail son passé.

– Pourquoi pas ? fit-il sans trop y croire.

– Laissez-moi le temps de fermer ma boutique. En cette saison, les matinées sont calmes. J'envoie un SMS à ma femme pour la prévenir de notre arrivée.

– Très bien, je vous attends.

– Posez vos affaires dans la voiture, j'arrive.

Les deux hommes prirent la direction d'*Artistica*. Au cours du trajet, ils parlèrent peu. James passa plus de temps à étudier les réactions de son passager qu'à surveiller la route, ce qui lui valut deux ou trois embardées vite rattrapées. Perceval avait remarqué les regards posés sur lui. Il avait l'habitude, cela ne le dérangeait pas. Au cours de son séjour en prison, les moments d'intimité étaient rares et la surveillance continue faisait partie de sa vie quotidienne, alors des yeux bienveillants qui se posaient sur lui, même avec insistance, il le prenait comme une bénédiction.

Quand James eut garé son véhicule, les deux hommes se dirigèrent vers le potager où Mélina était occupée à sarcler les plants de tomates.

– Je te présente Perceval. Et voici Mélina.

Celle-ci s'essuya le front avec la paume de sa main.

– Enchantée !

– De même.

Un long silence suivit.

Mélina observait Perceval. Il dégageait un mélange d'intense solitude et de détermination.

Enfin, James s'exprima :

– Comme je te le disais dans mon SMS, Perceval est musicien et à la recherche d'un logement. Peut-être pouvons-nous en discuter ensemble, qu'en penses-tu ?

– Bien sûr, acquiesça-t-elle.

Elle posa ses outils de jardin et prit la direction de la bâtisse.

Tous trois s'installèrent autour de la table. Mélina, après avoir fait un rapide résumé de l'historique d'*Artistica*, détailla le déroulement de la vie en commun et les règles à respecter.

Perceval réagit :

– Je vous remercie sincèrement pour votre accueil et votre gentillesse, mais... je n'ai pas de revenus et j'ai un passé rédhibitoire.

James fixa sa femme et lui fit signe de poursuivre.

– Les revenus, ce n'est pas un problème, du moins dans un premier temps. Et puis, nous fonctionnons sur le système de l'entraide, il y a beaucoup de travail ici, vous savez. Vous étiez musicien ?

– Oui, mais...

– Eh bien, nous avons dans un des ateliers un piano et quelques instruments de musique récupérés par un de nos anciens pensionnaires qui nous a quittés avant de pouvoir les retaper, vous sauriez vous en occuper ?

– Évidemment, sauf s'ils sont trop dégradés.

– Ce n'est pas le cas, fit le jeune Écossais.

Perceval baissa la tête ; il ne voulait pas mentir et il savait que la réaction du couple serait obligatoirement négative.

Il s'exprima d'une voix à peine audible.

– Sincèrement, j'aurais aimé accepter votre proposition, mais... je dois être franc.

– C'est ce que nous attendons, confirma Mélina.

– Eh bien, j’ai fait huit ans de prison, car j’ai tué un homme, annonça-t-il sans détour.

Le couple accusa le coup ; ils s’attendaient à tout, mais de là à proposer un hébergement à un meurtrier... C’était contraire à toutes les règles qu’ils s’étaient imposées.

La surprise passée, James poursuivit. Il ne pouvait imaginer cet homme dans l’habit d’un tueur. Quelque chose ne collait pas.

– Peut-être que Perceval pourrait nous en dire un peu plus... s’il le désire, bien sûr.

Mélina approuva d’un signe de tête. Perceval posa ses avant-bras sur la table et croisa ses mains. Il regarda au loin vers les collines et se lança dans une longue explication, comme s’il avait besoin de déposer un fardeau.

– Je vous dois la vérité, vous me proposez de m’accueillir et je vous en remercie, mais avant de partir, je ne veux pas que vous gardiez l’image d’un homme qui se résumerait à un mendiant et un meurtrier.

*

* *

Perceval n’omit aucun détail. D’abord sa jeunesse à Villefranche-de-Lauragais jusqu’à ses dix-huit ans, et l’obtention d’un baccalauréat littéraire. Une existence simple entre les moments avec les copains et ceux passés en famille. Puis le départ pour Toulouse et des études au conservatoire de musique où il obtint son diplôme. Il savait déjà qu’il n’était pas fait pour une existence trop cadrée, son besoin de création et de liberté prenait le dessus dans chacune de ses décisions. Contre l’avis de ses parents, il refusa un poste de technicien son pour les spectacles organisés par la mairie. Son père et sa mère y voyaient la stabilité de l’emploi, lui ne retenait que le manque de liberté et la routine dont il ne voulait à aucun prix.

Perceval et trois de ses amis, aussi passionnés que lui, créèrent un groupe qu’ils nommèrent Apis, nom constitué de la première lettre du prénom de chaque membre. Ils composaient et écrivaient eux-mêmes leurs chansons.

Après une première année difficile, le bouche-à-oreille fit son œuvre et un succès local puis régional leur permit de vivre de leur activité. Les années passèrent et, peu à peu, Apis rayonna dans tout l'ouest de la France. Ils remplissaient des salles de mille cinq cents personnes. Juste avant le drame, un producteur parisien, qui les suivait depuis plusieurs mois, leur proposa de travailler sur un album ; une autre vie s'offrait à eux, et ils acceptèrent sans hésiter. Lorsqu'ils apprirent cette excellente nouvelle, les quatre amis étaient à La Rochelle, où ils se produisaient deux jours de suite. Après leur première soirée de concert, ils fêtèrent dignement cette nouvelle étape de leur carrière. L'alcool coula un peu trop ; Perceval n'aurait pas dû en consommer plus que de raison. À la fin du repas, il n'eut de cesse de ressasser en boucle un incident mineur qui s'était déroulé avec l'organisateur du concert. L'ingénieur du son n'avait pas tenu compte de l'ensemble des remarques du groupe, et le retour du son sur scène avait été de très mauvaise qualité. Perceval le fit remarquer, mais pour toute réponse, il n'eut qu'un « On fera mieux demain ! » Ses amis tentèrent de le persuader que ce n'était pas bien grave, mais Perceval ne les écouta pas et décida d'aller voir le directeur de la salle pour s'expliquer. Il était près d'une heure du matin, les trois autres membres du groupe étaient épuisés et ne l'accompagnèrent pas ; ils tentèrent de le dissuader d'aller déranger le directeur à une heure pareille, sans succès.

Lorsque, titubant, Perceval descendit du taxi, il aperçut le directeur qui clôturait les comptes de la soirée dans son bureau, à l'étage de la salle de spectacle. Il monta comme il put les escaliers et, sans frapper, entra en vociférant :

– Alors, tu t'es bien gavé sur notre dos !

Surpris de cette intrusion inattendue, le responsable le prit de haut :

– Écoute, c'était une belle soirée, chacun a eu sa part, non ? Assieds-toi, tu m'as l'air un peu éméché.

Cette remarque ne fit que renforcer l'énervement de Perceval, qui continua sur le même ton :

- Et avec cette merde de son, on fait quoi ?
- Et bien, nous ferons mieux demain, ironisa le directeur.
- Ah, la belle affaire ! Tu es comme ton ingénieur du son, tu t’en fous quoi !

Perceval le saisit par le col, se cramponna à la rampe et l’emmena jusque dans la salle. Le directeur n’arrivait pas à desserrer son poing et ne put que le suivre en faisant attention à ne pas tomber dans les escaliers. Perceval monta sur la scène.

- Bon, tu vas me lâcher maintenant, va cuver et te reposer pour demain !

Une nouvelle fois, il tenta de se libérer. Il put dégager un de ses bras et frappa Perceval, qui, atteint au visage, le poussa violemment en arrière. Le directeur s’effondra au sol, près des premières rampes de lumières. Il ne bougeait plus.

- Lève-toi donc, fainéant, fit Perceval qui voulait continuer à s’expliquer.

Pas la moindre réaction ! L’arrière de la tête du responsable avait heurté violemment le cadre métallique d’une rampe de spots. Le sang se répandait sur la scène. Perceval ne comprit pas tout de suite et s’agenouilla, pensant à une simple blessure. Il glissa sa main au sol et sentit le bord pointu qui avait fendu le crâne du directeur. Affolé, il appela Anselme, un membre du groupe, qui arriva aussi vite qu’il put. Les secours étaient déjà sur place ainsi que la police. Perceval avait eu le réflexe de contacter le SAMU. Le médecin ne put que constater le décès.

Le délit fut qualifié de « violence volontaire ayant entraîné la mort sans intention de la donner ». L’homicide involontaire simple, défendu par l’avocat de Perceval, ne fut pas retenu. En effet, une altercation devant témoins avait déjà eu lieu entre les deux hommes à la suite d’un retard de paiement. Le ton était monté, mais ils n’en étaient pas venus aux mains. Le fort taux d’alcool que Perceval présentait la nuit du drame fut également retenu comme circonstance aggravante : il risquait jusqu’à quinze ans

d'emprisonnement. La cour prononça une sentence à peine moins lourde : dix ans !

– Voilà, vous savez tout désormais, conclut-il d'une voix faible et le dos voûté, comme accablé par le poids de sa faute.

Mélina ne tarda pas à réagir :

– Votre récit est touchant, vous regrettez votre geste ?

– Tous les jours, mais ce n'est pas un geste, c'est un crime, affirma-t-il.

James atténua ses propos :

– D'après ce que vous nous avez dit, il s'agit d'un accident.

Perceval soupira, les yeux brillants, l'émotion prête à déborder.

– Peu importe, j'ai ôté la vie à un homme.

Il s'écroula, James posa sa main dans son dos, comme pour lui signifier qu'il n'était pas seul.

Le couple n'eut pas besoin de se consulter. Ils étaient d'accord, contre toutes les règles qu'ils avaient imposées aux résidents d'*Artistica*, ils décidèrent d'offrir une chance de réinsertion à Perceval. Mélina prit la précaution de lui préciser qu'elle se réservait le droit de mettre un terme à leur engagement au moindre problème, Perceval accepta.

Ils lui firent la promesse de garder son secret. Ce serait à lui, un jour, lorsqu'il s'en sentirait la force, d'affronter le regard des autres.

*

* *

Lou resta enfermée dans son appartement jusqu'en fin d'après-midi ; elle souhaitait réfléchir à la discussion animée qu'elle avait eue avec Mélina. Son amie n'avait pas mâché ses mots pour lui signifier qu'elle n'approuvait pas son comportement. Lou convenait que la relation qu'elle avait eue avec Perceval pouvait paraître légère, mais l'énervement dont avait fait preuve Mélina l'étonnait. Elle connaissait son amie par cœur, et un tel agacement ne faisait pas partie de ses habitudes.

Mélina était triste de constater que son amie était toujours dans une forme d'expression de vengeance et qu'elle était incapable de construire une relation durable. Dans le cas de Perceval, c'était différent. Lou ne s'était pas comportée avec lui comme une femme en quête de revanche, et Mélina en était parfaitement consciente. Mais elle savait que lorsque Lou apprendrait le passé de Perceval, son ressentiment envers les hommes ne ferait que se renforcer. Elle craignait que son amie se lance dans une relation qu'elle ne serait pas capable d'assumer.

Lou, après une longue réflexion, décida de laisser faire les choses et de ne plus évoquer le sujet. L'avenir déciderait s'il y aurait une suite à cette nuit ou pas. Pour la première fois depuis bien longtemps, Lou entrouvrait une porte.

Lorsqu'elle sortit enfin de son appartement, il était près de dix-sept heures. Carmen avait installé son chevalet à l'ombre du mur devant l'atelier et terminait une toile, une nature morte. Lou s'approcha et remarqua la finesse des détails.

– Ben dis donc, c'est super beau ! Ça me fait penser à une de mes dernières transactions avec un couple d'Américains un peu fantasque.

Carmen plaisanta.

– Ah, je ne savais pas que tu vendais des tableaux maintenant !

– Bien sûr que non ! Le bien était super luxueux et des tableaux d'un certain... Yders, je crois, étaient accrochés aux murs.

– Snyders, Frans Snyders, mais ça m'étonnerait qu'une de ses toiles soit exposée comme ça, sans protection particulière.

– C'est ce que m'a expliqué la jeune Américaine, galeriste d'ailleurs, elle a parlé d'école Snyders et de Rubens.

Carmen leva les yeux avant de se pencher à nouveau sur son minutieux travail.

– Tu sais, moi, ça ne m'intéresse pas, tout ça. Un tableau ne doit pas devenir un objet de spéculation ou un placement comme trop souvent de nos jours. Une toile, ce n'est que l'expression d'un artiste.

- Tu es trop modeste.
 - Sans doute, mais ça me convient.
- Le portable de Lou vibra.
- Désolée.
 - Pas de souci, à tout à l'heure.

Lou fit quelques pas en direction de l'entrée du domaine et constata qu'elle venait de recevoir un SMS de sa mère.

« J'espère que tu vas bien, ma fille. Quand tu auras un moment, peux-tu m'appeler ? Je t'embrasse, maman. »

Elle s'adossa à un des murets de pierre avant de relire le message. Recevoir des nouvelles lui faisait plaisir, mais le ton employé était surprenant, inhabituellement attentionné. Elle avait le temps et en profita pour contacter sa mère sans tarder. C'est son beau-père qui répondit.

- Bonjour, Hector. Comment vas-tu ?
- Bien, et toi ? Tes vacances se déroulent comme tu veux ? lui demandait-il.
- Ça va, je recharge mes batteries loin de Paris. C'est toi qui décroches le portable de ma mère maintenant ? Elle vient de m'envoyer un message étrange... Rien de grave ?

Elle sentit un embarras dans la voix de son beau-père avant qu'il réponde à son inquiétude.

- Elle se repose dans le jardin, elle n'a pas entendu la sonnerie. Tiens, la voilà, je te la passe. À bientôt, je t'embrasse.
- Bonjour ma fille, dit Éliane d'une voix lasse.
- Bonjour...
- Tu as reçu mon SMS ?
- Oui, c'est pour cette raison que je t'appelle, que se passe-t-il ?
- J'aimerais te voir !

Lou était partagée entre l'inquiétude et la surprise, mais elle connaissait suffisamment sa mère et ses réactions parfois obscures ; la curiosité

l'emporta.

– Oui, eh bien, je viendrai vous voir le premier week-end après mon retour à Paris. De quoi s'agit-il ?

Sa mère se racla la gorge.

– Mais enfin, qu'y a-t-il ? s'agaça Lou.

– Écoute, je souhaite discuter avec toi le plus rapidement possible.

– Ça peut attendre un mois ! En plus, on s'est vues il n'y a pas longtemps, tu ne m'as rien dit. Lors de ton appel pour mon anniversaire, non plus.

– Je ne voulais pas te déranger.

– Mais enfin, maman, tu es souffrante ?

– Non, bien sûr, que vas-tu chercher là ! assura maladroitement Éliane. Comme tu veux, mais ce n'est qu'un aller-retour.

– Euh, entre Vaison et Conches, c'est un sacré aller-retour ! précisa Lou. Maintenant, demain, quand tu le souhaites, on peut discuter par téléphone, j'ai le temps, tu sais.

– Non, de... ce sujet, on en parle en face à face.

Sa mère avait la voix triste et posée. Lou n'était pas accoutumée à cette façon de s'exprimer. Elle s'inquiéta :

– Tu vas enfin me dire ce qui se passe ?

– Ce n'est pas grave, ma fille. Dans un mois, c'est sûr, tu viens nous voir ?

Lou insista :

– Maman, qu'y a-t-il ?

– J'ai des choses à te dire.

– Tu m'angoisses !

Éliane se força à prendre une voix plus enjouée :

– Désolée, j'ai eu un coup de cafard, bientôt, nous discuterons de tout cela.

– C'est sûr ?

– Oui, allez, je te laisse, et fais la bise à Mélina de ma part. Bonnes vacances.

Lou n'eut pas le temps de répondre, sa mère avait déjà raccroché. Elle ne savait quoi penser et préféra, dans la foulée, appeler Hector pour en avoir le cœur net.

– Navrée, c'est encore moi.

– Il n'y a pas de problème, ma petite.

– Ma mère t'entend ?

– Non, assura-t-il.

– Écoute, je suis un peu perdue, je sais que toi, tu ne me mentiras pas. Ma venue, c'est urgent ou pas ?

Hector inspira lentement et répondit avec franchise :

– Je ne peux malheureusement rien te dire, ce n'est pas à moi de le faire. Ce serait bien si tu pouvais te libérer.

– Si vite ? interrogea Lou.

– Oui !

– Tu ne m'as jamais menti, alors je te fais confiance.

– C'est bien, veux-tu que je prévienne ta mère ?

– Je pense que c'est préférable, il me semble que ce n'est pas le moment de faire des surprises, je me trompe ?

– Effectivement, il y en aura assez...

– Je serai là demain.

– Appelle-moi quand tu es à Paris.

– Très bien. À... demain alors !

– À demain, ma petite, je t'embrasse.

Lou consulta les horaires de TGV sur son iPhone et réserva un trajet pour le lendemain matin. Pour le retour, elle pensa que c'était mieux d'aviser sur place. La situation était bien trop confuse pour qu'elle connaisse la durée de son séjour à Conches.

Le soir même, Lou fit part de cette curieuse demande à Mélina, qui connaissait Éliane et les réactions parfois étranges qu'elle avait eues dans le passé. Elle tenta de la rassurer. James lui proposa de la déposer à la gare. Mélina lui fit promettre de lui donner des nouvelles dès qu'elle le pourrait.

– Reviens-nous vite. Je compte sur toi !

– Ben, j'espère, on verra ça... Je vais préparer mon sac.

Lors du dîner, James et Mélina s'évertuèrent à apaiser les inquiétudes de Lou, même si, eux aussi, avaient bien du mal à se persuader que rien de fâcheux n'attendait leur amie. Lou se coucha tôt, mais son sommeil fut perturbé par des questionnements et des scénarios de toutes sortes. La demande si insistante de sa mère n'avait rien d'habituel et résonnait comme un appel à l'aide qui n'augurait rien de bon.

Lou se leva tôt et ne prit qu'un simple café noir. Alors que le soleil pointait à peine à l'horizon, elle sortit pour fumer une cigarette. Les yeux gonflés de fatigue, elle remarqua de la lumière chez Perceval. Elle s'approcha de la fenêtre. Il passait, en mode silencieux, du clavier à la guitare, un casque sur les oreilles pour ne pas déranger les autres pensionnaires. Elle l'observa un moment puis tapota au carreau, sans résultat. Elle frappa plus fort. Perceval, surpris, se retourna, et leurs regards se croisèrent.

Après quelques instants, il lui fit signe qu'il la rejoignait à l'extérieur.

– Je voulais te dire que j'allais être...

Il la coupa.

– Absente quelques jours, je sais, Alex m'a mis au courant.

Étonnée, Lou alluma une nouvelle cigarette comme pour se donner une contenance.

– Les nouvelles vont vite, je vois.

– Trop vite quelquefois, je ne suis pas habitué. Rien de grave, j'espère ?

Lou soupira, ses épaules s'affaissèrent.

– Aucune idée, enfin si... je ne pense pas qu'il s'agisse de bonnes nouvelles.

Perceval la fixait de son regard puissant.

– Je ne sais quoi te dire.

– Alors, ne dis rien, c'est préférable.

Lou écrasa son mégot au sol et fit quelques pas vers son logement pour finir de se préparer. Perceval l'interpella.

– Tu regrettes ?

Lou ne se retourna pas, son visage se crispa.

– Non, assura-t-elle d'une voix étranglée.

– Alors... bon voyage.

Lou ne bougeait toujours pas.

– Qui es-tu ? Tu es tellement secret.

Perceval hésita.

– Un musicien perdu dans un monde qu'il ne connaît plus !

– Pourquoi Mélina et James prennent-ils autant soin de toi ?

Il lui donna une réponse convenue.

– Sans doute parce que je suis le dernier arrivant.

Lou fit un demi-tour sur place pour lui faire face.

– Perceval, ne me mens pas, je ne pourrais pas le supporter.

Il ravala sa salive et affirma :

– Je ne te mens pas.

– J'espère ! fit Lou avant de se diriger vers son appartement.

Expériences...

Les difficultés que nous surmontons ne nous endurcissent pas. Elles nous affaiblissent et peuvent, si elles sont trop intenses ou trop répétitives, nous détruire.

Il serait plus juste de penser que notre existence est semée d'expériences, bonnes ou mauvaises, et que notre rôle est d'en tirer le meilleur profit.

S'il s'agit d'événements positifs, alors il faut les avaler goulûment et sans retenue. Si l'obstacle est plus ardu, le seul avantage que l'on retire à le franchir est de développer notre capacité d'endurance et de résistance.

*
* *

Dans le TGV qui la conduisait vers Paris, Lou ne pouvait s'empêcher de s'interroger devant l'insistante de sa mère. Pour quelle raison cette rencontre ne pouvait-elle pas attendre quelques semaines ? Bien sûr, en premier lieu, Lou imagina un problème de santé. Mais, si c'était le cas, pourquoi sa mère ne lui en avait-elle pas parlé lors de sa dernière visite ? Lou avait beau s'évertuer à trouver une explication, elle n'arrivait pas à y voir plus clair, et elle préféra abandonner ce questionnement stérile. Dans quelques heures, elle saurait. Elle essaya de se reposer, mais malgré la fatigue, elle n'y parvint pas et se mit à pianoter sur son téléphone.

Elle constata que la liste de ses prétendants était toujours aussi fournie. Pour passer le temps, elle examina le profil de chacun d'eux. Aucune caractéristique générale ne s'en dégageait : des jeunes, des plus âgés, des pères de famille, des hommes sans enfants, des physiques attirants, d'autres plus classiques. Le reflet d'une société dans toute sa diversité, ses mensonges et ses espoirs. Lou s'interrogea sur la part de sincérité de cet étalage de descriptions. Elle était bien placée pour savoir que la réalité était, souvent, éloignée de ce qui apparaissait à l'écran. Le profil qu'elle avait créé en était la parfaite démonstration. Avant de refermer sa messagerie, elle se demanda quel était le point commun entre elle et tous ces hommes en quête d'une aventure. Lou en était persuadée, c'était l'expression d'une profonde solitude. Au-delà de la pure relation physique, ils étaient tous des âmes égarées à la recherche de ce qu'ils n'avaient pas ou plus dans leur propre vie. Combien d'espoirs Lou avait-elle détruits ? Elle ne les comptait plus. Au fond, n'était-ce pas elle la plus seule ? Sur le moment, la satisfaction était présente, mais après, lorsque le jeu de rôle était terminé, qui était le plus malheureux ? Sa victime qui regagnait son couple et la recherche d'autres aventures ou elle qui, de nouveau, s'enfermait dans cet isolement qu'elle s'infligeait ? Une fois de plus, elle sentit l'angoisse monter. Elle eut peur d'être envahie par des bouffées trop intenses et préféra avaler un calmant. Elle replia ses jambes sur son siège, ferma les yeux et attendit que l'effet chimique vienne à son secours. Elle pensa à Perceval. Quel aurait été son profil ? Qu'aurait-il noté pour se mettre en valeur ? Elle n'arrivait pas à imaginer un seul instant qu'il puisse s'égarer dans de tels espaces.

D'ailleurs, de quel monde venait-il ? Que recherchait-il ? Avait-il un but précis ou errait-il simplement sans objectif ? Se cachait-il à *Artistica* ? Pourquoi Mélina le protégeait-elle de la sorte ? Lou n'arrivait pas à cerner cet homme. Cela lui faisait peur, terriblement peur de s'abandonner. Elle ne connaissait plus ce sentiment et était terrorisée à l'idée d'y replonger. Enfin, elle s'assoupit, la molécule avait fait son œuvre.

Lorsqu'elle se réveilla, le TGV approchait de Paris. Elle sortit lentement des brumes d'un sommeil qui avait eu le mérite d'apaiser ses idées répétitives. Lou songea à sa jeune collègue Chloé. Elle eut envie de savoir comment il allait et lui écrivit rapidement un message.

« J'espère que tu vas bien, fais-moi un petit coucou quand tu peux. »

Lou eut à peine le temps de feuilleter un magazine ; son iPhone vibra :

« Je suis contente d'avoir de tes nouvelles. Nous sommes à la plage. Armand a finalement pu se libérer, il est en train de se baigner avec Mélodie. À bientôt. »

« La vie n'est-elle qu'une immense mascarade, ou tout est-il encore possible ? », songea Lou en relisant ces mots. Elle était rassurée, car au moins le temps des vacances, sa jeune collègue paraissait heureuse, entourée de sa fille, de ses parents et... de son mari.

Plus qu'une vingtaine de minutes et la rame s'immobiliserait le long d'un des quais de la gare de Lyon. Lou appela Roger en visio ; elle désirait savoir s'il était au courant de quelque chose à propos de sa mère. Comme d'habitude, deux sonneries suffirent. Lou se laissa emporter par ses gestes, ce qui eut pour effet de focaliser sur elle l'attention de la moitié du wagon, mais elle ne s'en rendit pas compte. Roger lui confirma qu'il ne savait rien, même s'il avait récemment rencontré Adrien et l'avait trouvé particulièrement soucieux. Il fit promettre à Lou de lui donner des nouvelles dès qu'elle en saurait un peu plus.

Les haut-parleurs annoncèrent l'entrée imminente en gare. Lou salua rapidement Roger et s'empessa de ranger ses quelques affaires avant l'arrêt complet du train. Comme elle le lui avait promis, elle rédigea un message pour prévenir Hector de son arrivée, qu'elle programmait en milieu d'après-midi.

Avant de récupérer sa voiture de location, Lou s'arrêta dans un snack où elle acheta un sandwich et une cannette de Coca. Elle grignoterait dans la

voiture, elle ne voulait pas perdre de temps. Les effets conjugués de l'heure et de la période de l'année lui facilitèrent la traversée de Paris, qui fut relativement aisée. Elle avait d'abord pensé faire un détour par son appartement pour récupérer des habits et vérifier que tout allait bien, mais elle préféra ne pas perdre de temps et remit cet arrêt pour son voyage de retour.

Elle arriva à destination après deux heures de route. En s'approchant du portail elle aperçut sa mère, allongée sur un transat à l'ombre, au fond du jardin. Elle paraissait dormir. Hector vint l'accueillir ; la fatigue se lisait sur son visage.

- Merci, fit-il d'une voix faible.
- De quoi ? Ma présence semblait indispensable, alors je suis là.
- Ta mère se repose, elle ne devrait pas tarder à se réveiller.
- Maintenant que je suis là, Hector, dis-moi : c'est grave ?
- Oui ! Va donc la rejoindre, elle a besoin de te parler.

Lorsque Lou fut auprès de sa mère, elle déposa son sac sur un des fauteuils et examina son visage. En l'espace d'à peine trois semaines, son teint était devenu terne. Ses cernes étaient prononcés, elle avait maigri et ses joues s'étaient creusées. Lou s'assit et attendit que sa mère se réveille. Elle en profita pour boire le verre d'eau qu'Hector venait de déposer sur la table avant de repartir vers son atelier qui donnait sur le jardin. Ce que sa femme avait à annoncer à sa fille ne le concernait pas, du moins en partie, et il préférait rester en retrait. Mais il tenterait de suivre la conversation, non qu'il fût indiscret, mais il devait faire face en cas de désaccord. Éliane était encore assoupie, Lou fuma une cigarette. Quand elle écrasa le mégot dans l'herbe, elle vit que les yeux de sa mère étaient posés sur elle.

- Bonjour, ma fille, dit Éliane d'une voix blanche.

Lou se pencha pour l'embrasser. Éliane eut du mal à lever la tête.

- Bonjour, maman.
- Approche-toi, donne-moi ta main.

Lou s'exécuta.

– Merci d'être là.

– Que se passe-t-il ? s'enquit Lou.

– Je suis malade ! répondit sa mère.

– Que veux-tu dire ?

– J'ai un cancer, qualifié par les spécialistes de « foudroyant ».

Lou, les yeux écarquillés d'étonnement, s'écria :

– Comment ça ? Mais as-tu consulté plusieurs médecins ? Et puis, il y a encore quelques semaines, ça allait...

Éliane serra un peu plus fort la main de sa fille et l'interrompit :

– Lou, il n'y a plus d'espoir, je ne vais pas rentrer dans de longues explications, mais ce sont les voies biliaires qui ont d'abord été atteintes. J'avais quelques douleurs, j'ai consulté trop tard. Une fois les examens passés, le diagnostic est tombé, le mal était déjà étendu aux organes voisins.

Toujours incrédule, Lou l'interrogea :

– Il y a des traitements ?

De ses yeux vides, Éliane fixa sa fille.

– Oui, mais je n'en veux pas. J'ai vu le cancérologue avant-hier, d'où mon message. La seule alternative que j'ai, c'est un à deux mois au maximum en atténuant les douleurs avec de la morphine, ou bien six mois en supportant tous les effets secondaires d'un lourd traitement par chimiothérapie.

– Mais... peut-être que...

– Non, il n'y a rien à faire. J'ai fait mon choix, je ne prolongerai pas mes souffrances sans espoir de guérison.

Lou posa son front sur les mains de sa mère.

– Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible ! répéta-t-elle.

Éliane, tout en étouffant sa peine, caressa les cheveux de sa fille. Un geste de tendresse trop longtemps retenu mais qui, aujourd'hui, s'exprimait naturellement. Son esprit fut traversé par un sentiment de profond regret.

Combien de moments avait-elle manqués ? Beaucoup trop, songea-t-elle, mais les remords ne servent à rien quand il n'y a plus aucun espoir de combler un vide qu'elle avait elle-même créé. Elle profitait de l'instant, tout simplement.

Hector surveillait la scène. Il savait que le plus dur restait à venir. Éliane devait trouver la force d'annoncer l'impensable à Lou.

Tout en continuant de caresser la tête de sa fille, Éliane inspira profondément et ferma les yeux. Dix fois, elle s'était répété ce qu'elle allait annoncer à Lou, dix fois, elle avait changé d'avis. Aujourd'hui, dans la douleur de l'instant, les mots vinrent, simples, presque avec facilité.

Une vie de mensonges résumée en quelques phrases.

– Si je t'ai fait venir si vite, c'est que, bien sûr, je voulais que tu saches pour ma maladie. Mais il y a... autre chose, et je ne veux pas partir sans que ce soit moi, et personne d'autre, qui te l'apprenne.

Lou releva enfin la tête, ses larmes s'estompèrent. Elle n'avait pas réellement pris conscience de ce que venait de lui dire sa mère. Que pouvait-il y avoir de plus important que l'annonce de sa fin proche ? Elle se leva et alluma une nouvelle cigarette.

– Je m'occuperai de tout, maman, ne t'en fais pas.

– Hector est déjà au courant de mes dernières volontés. Lou, ton père...

– Ah non, ne me parle pas de lui, ce n'est pas le moment.

– Calme-toi et surtout écoute-moi bien, c'est assez difficile comme ça. Promets-moi de ne pas m'interrompre.

Sceptique, Lou observa sa mère.

– Oui... Je te le promets.

– Adrien, l'homme qui t'a élevée et qui a subvenu à tous tes besoins...

Lou bouillait intérieurement, mais elle avait promis. Sa mère poursuivit avec difficulté :

– Eh bien, ce n'est pas ton vrai père !

Hector était prêt à intervenir si les choses s'envenimaient. À maintes reprises, Éliane et lui en avaient discuté. Ils ne savaient pas du tout comment Lou allait se comporter après cette double annonce. Tous deux se doutaient que pour la maladie, la tristesse l'emporterait, mais qu'en serait-il d'un mensonge si longtemps perpétré ?

Dans un premier temps, Lou ne parut pas comprendre.

– Oui, ça, je sais que ce n'est plus mon père, ça fait près de vingt-cinq ans, affirma-t-elle.

– Lou, ce n'est pas ton père biologique, ce n'est pas lui qui t'a conçue.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Tu es sûre que tu ne veux pas t'asseoir ?

Lou, encore dans l'incompréhension, poursuivit :

– Maman, l'important, c'est ta maladie, je ne comprends pas ce que tu essaies de me dire.

– Tant de fois, j'aurais voulu te l'annoncer, mais le courage m'a manqué, j'ai été lâche.

– Tu es donc en train de me dire que... mon père n'est en réalité qu'un inconnu ? Ça m'arrange !

– Lou, je suis lasse, ne complique pas les choses.

Ce que craignait Hector était en train de se dérouler. Lou se protégeait grâce à une forme de déni. Comment pouvait-il en être autrement ? Un être humain est-il capable d'encaisser deux chocs aussi terribles à la suite ?

Éliane tendit un papier à sa fille.

– Tiens, il s'agit de l'identité et des coordonnées de ton... vrai père, il est désormais à la retraite et vit à Paris, si tu souhaites le... contacter. Il a une grande famille, il est grand-père, mais... il te recevra, j'en suis sûre ! Ce sera peut-être mieux quand je ne serai plus là.

Hector s'approcha. Il avait remarqué qu'Éliane, exténuée, n'arrivait plus à s'exprimer correctement. Il lui apporta un verre d'eau qu'elle but lentement.

– Lou, viens t'asseoir à côté de moi, proposa-t-il.

Elle s'exécuta.

– Je sais que c'est difficile pour toi, mais...

– Hector, rassure-moi, je suis en train de vivre un cauchemar ?

Il posa sa main sur son genou.

– Malheureusement, non !

Éliane venait de se rendormir. La morphine avait eu raison de sa faible résistance.

– Toute mon existence, j'aurai été la victime d'une vaste supercherie. Un mensonge de plus, une trahison supplémentaire. Au fond, qui suis-je ?

Hector ne trouvait pas les mots. D'ailleurs, y avait-il quelque chose à dire ?

– Tu as besoin de temps pour digérer tout ça !

– Sans doute, fit Lou, le regard vide. Mais alors, Adrien...

– Adrien est ton père ! Le seul qui t'ait aimée et qui t'aime encore. Même si vos relations sont...

– Terminées !

Hector se hasarda à préciser les propos de Lou.

– Distendues serait plus approprié.

– Et mon vrai père alors...

– C'est à toi de décider si tu veux le connaître.

– Hector, je suis perdue. Pourquoi de tels mensonges ?

– Tu sais, Lou, les adultes pensent, à tort, que les cachotteries et les secrets sont préférables à la vérité quand cela leur facilite la vie. C'est une erreur, mais l'être humain la répète inlassablement.

Fataliste, elle résuma son existence :

– Je ne comprends plus rien, quel sens a ma vie ? J'ai vécu seize ans de bonheur construit sur du vent. Depuis, je me bats contre un ennemi invisible que je me suis moi-même créé. Aujourd'hui, j'apprends que ma mère ne sera plus là dans quelques semaines et, pour couronner le tout, que mon père... n'est pas mon père.

Hector s'efforça de dédramatiser.

– Tout ce que tu viens de dire est vrai, mais tu ne peux pas résumer quarante années juste à ça.

– Je ne sais pas. De toute façon, j'ai besoin de temps pour faire le tri. L'urgence, c'est maman.

– Très bonne décision, confirma-t-il.

– Non, il n'y a pas de décision meilleure qu'une autre, mais c'est la seule, sinon je m'écroule.

Durant quelques minutes, le silence s'imposa. Éliane dormait toujours, tous deux la regardaient, chacun dans sa réflexion. Hector s'interrogeait : Comment allait-il gérer cette solitude qui s'annonçait ? Sans doute allait-il quitter la Normandie et se rapprocher de ses fils. Quant à Lou, c'était comme si elle avait face à elle une femme qu'elle découvrait. « C'est étrange, pensait-elle. Pourquoi faut-il attendre que le temps manque pour, tout à coup, avoir tant de choses à dire... » Cette mère, si avare en sentiments et qui, toute sa vie, lui avait menti, curieusement, elle ne lui en voulait pas.

Brusquement, Lou se tourna vers Hector, encore plongé dans sa réflexion.

– Tu savais ?

D'une voix fragile, il répondit :

– Oui, même si je ne connais qu'un seul récit, celui de ta mère.

Sa réponse interpella Lou, qui poursuivit :

– Que veux-tu dire ?

– En ce qui concerne ton père biologique et Adrien, je ne connais pas leurs versions.

Lou parut surprise.

– Pourquoi ? Tu as des doutes sur ce qu'elle m'a avoué ?

– Non, mais chacun vit les mêmes événements différemment.

– Tu le connais, mon... père ?

Il hésita.

– Peu importe, c'est à toi de savoir si tu ressens le besoin de le connaître.

– Je ne sais pas encore et... Adrien, il m’a adoptée ? Comment se fait-il que je ne le sache pas ? Il y aurait des traces, c’est obligatoire !

– C’est un peu plus compliqué, mais ce n’est pas à moi de te dire ce qui s’est passé.

Éliane, qui depuis quelques instants assistait à leur conversation, intervint :

– Tu souhaites savoir comment tout cela s’est déroulé, Lou ?

– Maman, tu es réveillée...

– Tu veux savoir ? répéta Éliane.

– Bien sûr, affirma Lou.

Éliane s’adressa d’abord à Hector.

– Tu veux bien aller nous chercher à boire, s’il te plaît. Quelque chose de sucré, j’ai besoin de forces.

– Bien sûr.

Hector se dirigea vers la cuisine en prêtant une oreille attentive à ce qu’allait révéler sa femme.

Éliane saisit la main de sa fille et commença à raconter :

– À l’époque, je venais de fêter mes vingt-deux ans. J’habitais chez mes parents avec ma sœur près de Vannes. Je n’avais aucune formation particulière, alors j’alternais les petits boulots et les périodes d’inactivité. Je m’ennuyais, je croyais que la vie serait plus belle ailleurs, dans une région où le soleil brille presque toute l’année, contrairement à la Bretagne avec sa grisaille persistante. J’ai postulé à un emploi de vendeuse pour une grande marque de prêt-à-porter féminin qui ouvrait un magasin à Avignon. Quelques jours plus tard, j’ai reçu une convocation pour un entretien. Mes parents étaient contre et ne voulaient pas que je donne suite à cette proposition. Pour eux, ma vie devait se dérouler avec eux et nulle part ailleurs. J’ai donc utilisé les quelques économies que j’avais afin de me payer le voyage et une nuit sur place. Contre leur avis, je suis partie à Avignon.

Hector venait de poser un pichet de citronnade sur la table de jardin. Il remplit le verre d'Éliane qui prit le temps de se désaltérer. Sa respiration était rapide, Lou le remarqua :

– Tu n'es pas bien, on parlera de tout ça plus tard.

– Non, ma fille, plus tard n'existe pas ! J'ai besoin de te le dire maintenant.

Hector fit signe à Lou de ne pas l'interrompre. Éliane poursuivit :

– J'ai été retenue pour ce poste. Inutile de te dire que malgré le refus de ma famille, je me sentais enfin libre. Je me suis débrouillée seule, j'ai loué un studio. Tout était nouveau pour moi, j'avais enfin l'impression de respirer ! Mais rapidement, mon maigre salaire n'a plus suffi à régler toutes mes dépenses. Une collègue dont le mari était traiteur m'a proposé de travailler comme extra en soirée et le week-end en tant qu'hôtesse d'accueil ou serveuse pour des grandes entreprises qui organisaient des séminaires. C'était très bien payé, j'ai donc accepté cette offre. Mes semaines étaient harassantes, mais, au moins, j'étais indépendante financièrement. Et puis, un jour...

Éliane eut la voix coupée par l'émotion. Lou voulut intervenir, mais Hector saisit son bras, lui signifiant de ne pas bouger. Il savait que sa femme avait besoin de se confier et que si Lou brisait son élan, elle n'aurait plus la force de poursuivre.

– Et puis, un jour, une grande entreprise du BTP a organisé son séminaire annuel. J'étais hôtesse ce soir-là, mon rôle était d'accueillir les invités, de contrôler leur carte d'invitation et... de faire la potiche. La soirée se déroulait sans problème, et il était près de deux heures du matin lorsqu'un homme s'est approché. Il a fait signe à ma collègue de rejoindre la salle, elle a obéi. Sur le coup, j'ai été surprise, je pensais qu'il s'agissait d'un des organisateurs. Il m'a offert une coupe de champagne en prétextant que j'avais le droit, moi aussi, de m'amuser. Il y a eu une deuxième coupe, puis une troisième... c'était un homme séduisant, il m'a proposé de nous isoler dans un des salons

du palais des congrès. Je savais très bien ce qu'il cherchait et, au fond de moi, je n'étais pas contre.

Ce n'est que le lendemain que j'ai appris qu'il s'agissait du P.-D.G. de la société et qu'il était également député de la circonscription. Je ne savais pas trop quoi penser. Je me disais que j'oublierais cette histoire, que je rencontrerais quelqu'un de sérieux, c'était certain. Ma vie a repris exactement comme avant, sauf que je n'avais pas fait attention et que j'étais enceinte. Malgré mes appels à l'aide, mes parents ne voulurent rien entendre, mes amis se sont détournés lorsqu'ils ont appris qui était le père. Maintes fois, j'ai tenté d'entrer en contact avec lui, sans jamais obtenir de réponse. J'étais jeune et je clamaï haut et fort que je lui ferais payer le fait d'avoir profité de moi. L'effet a été immédiat : le lendemain, ma lettre de licenciement m'attendait et j'ai reçu un coup de téléphone, c'était lui. Il... comment te dire...

Éliane se mit à pleurer. Lou trépignait sur sa chaise. Hector serra plus fort son bras.

– ... il m'a proposé de l'argent pour... avorter et ne rien dire. Il n'en était pas question, j'ai refusé. J'étais seule, je ne pouvais plus payer mon loyer. J'ai intégré alors un foyer pour jeunes femmes en détresse. C'est là que j'ai rencontré Adrien, il animait bénévolement des ateliers de travail du bois. Il était doux, prévenant, cela faisait bien longtemps que quelqu'un ne s'était pas préoccupé ainsi de mon sort. Nous sommes tombés amoureux, il a accepté de te reconnaître. Tu es devenue sa fille. Voilà, tu connais désormais toute l'histoire.

Éliane semblait apaisée. Hector fixait sa femme comme s'il attendait qu'elle poursuive ; il paraissait contrarié et en même temps soulagé qu'elle ait pu s'exprimer ainsi et que Lou connaisse... une partie de la vérité, celle que sa mère avait bien voulu lui divulguer.

Lou ne savait quoi penser de ces confessions tardives. Sa mère était-elle d'une profonde sincérité, ou était-ce une façon de se libérer d'un poids trop lourd à porter ? Même dans ces derniers moments si difficiles, une

ineffaçable incompréhension restait présente entre les deux femmes. Lou avait envie de poser des tas de questions, mais ce n'était plus le moment. Elles resteraient à jamais sans réponse. L'empathie et une pointe de pitié prirent le pas sur la nécessité de savoir.

*
* *

Lou décida de rester jusqu'au lendemain en fin d'après-midi puis de prendre la direction de Paris pour passer une nuit dans son appartement, avant de regagner Vaison-la-Romaine.

Hector ne put cacher une certaine déception. Il pensait que Lou ressentirait le besoin d'être auprès de sa mère plus longtemps. Il lui en fit part de façon détournée :

– Tu es la bienvenue ici, tu le sais ?

– Oui Hector, ne le prends pas mal, mais si je restais, cela ne nous apporterait rien, ni à l'une ni à l'autre. C'est sans aucun doute un peu égoïste, mais j'ai besoin de prendre du recul.

Hector accusa le coup.

– Je ne te juge pas, tu as sans doute raison. Elle ne t'apprendra rien d'autre, du moins, rien d'important.

– Pourquoi, il manque une pièce au puzzle ?

– Non, aucune. Par contre, quelques pièces ne sont peut-être pas à la bonne place...

– Ai-je une chance de le trouver ailleurs, l'emboîtement parfait ?

Hector se tut un instant, comme s'il cherchait les mots justes :

– Cela ne dépend que de toi.

Lou réagit de façon évasive.

– Alors... je verrai ça !

– Très bien, fit son beau-père.

Lou discuta avec sa mère. Elles parlèrent beaucoup de sa maladie. Sur ce sujet, Éliane ne dissimula aucun détail à sa fille. Elle lui fit même la liste des

nombreuses analyses qu'elle avait dû subir avant qu'un diagnostic précis ne soit posé.

– Tu étais fatiguée lors de ma dernière visite, c'était... ça ? s'enquit Lou.

– C'était le cancer, oui ! affirma Éliane. Les médecins n'étaient pas encore certains de sa gravité.

– Il n'y a vraiment rien à faire ?

– Non, absolument rien ! J'ai juste envie d'échanger avec toi. Nous avons la soirée, puis demain et... peut-être plus tard, si la nature m'offre un peu de répit.

– Vous me tiendrez au courant, toi ou... Hector, sur l'évolution de... ton état de santé ?

– Bien sûr ! Allez, arrêtons de discuter de mon cas. Je veux que tu me parles de toi, d'accord ?

Lou ne put retenir son émotion. Pourquoi maintenant ? Pourquoi si tard ?

Trop de temps

On passe trop de temps à juger les autres, à tenter de décortiquer leurs gestes et à imaginer une explication à chacune de leurs paroles.

À quoi cela sert-il, si ce n'est à s'épuiser dans un questionnement stérile ?

Il est nécessaire d'accepter que notre ressenti soit éternellement biaisé par le prisme de notre propre histoire.

Il serait plus sincère d'admettre que chaque personne est une énigme et que l'incertitude est la règle.

*
* *

Il était près de vingt-deux heures lorsque Lou ouvrit la porte de son appartement. Ce n'est qu'en tout début de soirée qu'elle s'était enfin résolue à quitter sa mère.

Toutes deux avaient passé la journée à échanger sur des tas de sujets, excepté la maladie d'Éliane et le père de Lou. Une forme d'entente tacite, comme si elles ne voulaient pas gâcher les moments précieux qu'elles étaient en train de vivre. L'envie de profiter de l'instant avait gommé toutes les querelles refoulées, les attentes éternellement espérées et le manque qui, jamais, ne se comblerait. Hector était resté en retrait pour ne pas perturber

cette complicité tardive, mais sincère. La mère et la fille avaient même fait une courte promenade. En fin de matinée, d'un pas lent et mal assuré, Éliane avait absolument voulu se rendre dans le parc situé au fond du lotissement. Hector n'était pas ravi de cette initiative, mais devant l'intransigeance de sa femme, il n'insista pas et se rangea à son avis. Lou tint le bras de sa mère tout au long du trajet.

Au cours du dîner, malgré son manque d'appétit, Éliane essaya de donner l'illusion qu'elle était capable de retrouver quelques forces. Personne n'était dupe, mais après les annonces pesantes de la veille, elle voulait que cette journée revête une artificielle mais nécessaire légèreté. Les au revoir furent volontairement rapides, chacun prit sur soi pour ne pas atténuer la douceur de ce moment. Lou répéta à trois reprises « à bientôt », sa mère se contenta d'un timide hochement de tête. Histoire de se persuader qu'il ne s'agissait pas d'un adieu.

*
* *

Lorsque Lou pénétra dans son salon, elle fut happée par la moiteur qui envahissait la pièce. L'ambiance orageuse qui régnait sur la région parisienne depuis son départ avait saturé d'humidité l'espace resté clos. Elle ouvrit la baie vitrée et la fenêtre de sa chambre afin de créer un courant d'air. Elle se dirigea vers son balcon et alluma une cigarette. Malgré l'heure tardive, elle téléphona à Mélina qui décrocha sans tarder.

– Enfin ! Je trépignais, j'avais envie de t'appeler, je n'avais aucune nouvelle !

Lou s'excusa :

– Désolée, mais c'était compliqué, très compliqué. Ça me fait du bien d'entendre ta voix. Comment ça se passe à *Artistica* ?

– Tout va bien. On s'inquiète pour toi. Alex et Carmen me rebattent les oreilles depuis ce matin : Où est-elle ? Que fait-elle ? Elle va bien ?

– Ils sont adorables...

– Alors, dis-moi, qu’est-ce qui se passe ? Pas trop grave ?

Tout au long de la journée, Lou avait trop retenu ses émotions. Elle n’en pouvait plus et s’effondra, en larmes.

– Ça va aller, fit Mélina.

Lou respira profondément et dit d’une voix saccadée :

– En fait, je ne sais pas par quoi commencer, c’est fou ! J’ai l’impression que je vis dans un monde parallèle, que ce n’est pas réel.

Mélina grimaça. Elle tenta de poser les choses les unes après les autres afin de ne pas envahir son amie de demandes trop pressantes.

– D’abord, où es-tu, toujours chez ta mère ?

– Non, je viens d’arriver à Paris, je ne voulais pas faire le voyage de nuit. Mélina la rassura.

– C’est bien ! Tu vas pouvoir te reposer.

Un long silence s’imposa avant que Lou ne lance brutalement :

– Ma mère va mourir et Adrien n’est pas mon père !

Mélina ne put cacher sa stupéfaction. Elle mit son téléphone sur haut-parleur et fit signe à son mari de la rejoindre.

– Quoi ! Comment ça ?

– C’est dingue, non ?

– Je ne sais pas trop quoi te dire...

– Peut-être parce qu’il n’y a rien à dire...

Mélina sentit que Lou était dans un profond désarroi et essaya de faire diversion.

– À quelle heure arrive ton TGV demain ?

– Je ne sais pas si je rentre demain ou plus tard.

– Ah bon, fit Mélina, étonnée.

– Oui, je déciderai demain, selon mon état. Si je réussis à dormir un peu, il faudrait que j’aie voir... quelqu’un.

– Bon... c’est toi qui vois, demain ou un autre jour, dès que tu es dans le train, tu me fais signe. Je viendrai te récupérer à la gare, d’accord ?

– Très bien, merci.

James venait de s’asseoir à côté de sa femme. Mélina demanda d’une voix douce :

– Tu veux bien me raconter maintenant ?

Depuis son balcon, Lou contemplait les lumières scintillantes de la capitale. En bas de son immeuble, un clochard passablement éméché, accroché aux grilles du jardin du Luxembourg, chantait *Non, je ne regrette rien* d’Édith Piaf. Cela la fit sourire.

– Allô, tu es là ?

– Oui, excuse-moi. Pour résumer, ma mère est atteinte d’un cancer rare et foudroyant. Un à deux mois tout au plus et... ce sera fini. Comme elle sent que sa fin est proche, elle m’a avoué que mon vrai père, enfin mon géniteur, est un homme rencontré un peu par hasard, l’aventure d’une soirée.

James fit signe à Mélina de la faire parler.

– Juste une aventure ? Que s’est-il passé ensuite ? Il a...

Lou la coupa :

– Il n’a pas voulu me reconnaître. Ma mère, désespérée et abandonnée de tous, a intégré un foyer pour femmes en détresse. Elle y a rencontré Adrien. Ils sont tombés amoureux et il a accepté que je sois... sa fille.

– Ah oui, quand même, c’est chaud !

La remarque spontanée et sincère de Mélina eut le mérite de détendre quelque peu son amie.

– Oui, c’est pour ça que si je m’en sens le courage, je veux le voir ! J’ai ses coordonnées, il habite à Paris.

James fit la moue et s’adressa à Lou :

– Bonsoir. J’ai entendu votre conversation, si je peux me permettre...

– Ça me fait plaisir de t’entendre, bien sûr que tu peux, assura Lou.

– Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée de le rencontrer. Il n’a pas voulu de toi, que vas-tu lui dire ? Il est préférable de l’oublier.

– Je l’oublierai certainement, mais j’ai besoin de le voir, d’entendre ce que, éventuellement, il aurait à me dire. Comprendre pourquoi, du moins, essayer !

– C’est dangereux, tu risques d’être déçue, insista James.

– Pour être déçue, il faudrait que j’attende quelque chose. Ce n’est pas le cas, je n’espère rien de lui.

– C’est ta décision, tu as peut-être raison. Allez, à bientôt. Je te repasse Mélina.

– Ben ma belle, je n’en reviens pas ! Contrairement à mon homme, je suis persuadée qu’il faut que tu le voies, même si, sans aucun doute, vous n’aurez pas grand-chose à vous dire.

Lou lança laconiquement :

– On verra bien...

– Pour ta maman, c’est super triste.

– Tu sais, c’est bizarre, on a été si loin l’une de l’autre depuis toujours et là, face à sa mort qui approche, on a rattrapé un peu le temps perdu.

Mélina fut touchée par les mots de son amie.

– Alors, c’est bien.

Lou mit un terme à la conversation. Ressasser tout cela l’angoissait terriblement.

– Je vais te quitter, je suis crevée, je vais essayer de dormir un peu.

– Des bises, ma belle, à bientôt. Fais attention à toi et donne-moi des nouvelles, compris ?

– Oui chef, plaisanta-t-elle avant de raccrocher.

Lou balança ses habits à terre, enfila un tee-shirt et s’allongea sur son lit. Elle sentit monter une angoisse d’abord diffuse, puis de plus en plus intense. Son rythme cardiaque s’accéléra et des gouttes de sueur perlèrent sur son front. Une nouvelle fois, la crise montait. Lou se précipita sur son sac à main et farfouilla dedans, à la recherche de sa boîte de calmants. Au dernier moment, elle stoppa son geste et préféra se saisir de son téléphone. Après les

annonces qu'elle avait endurées et qui l'avaient profondément meurtrie, elle ressentait le besoin de se rassurer, de satisfaire un besoin primaire. Elle replongea dans ses sordides habitudes. Elle fit défiler ses messages rapidement et s'arrêta sur un profil qui lui paraissait parfait pour apaiser temporairement ses angoisses. Il s'agissait d'un homme jeune, marié bien sûr, père de deux jeunes enfants, et qui ne cachait pas son intention de vivre des aventures extraconjugales et pourquoi pas de découvrir d'autres affinités. C'était parfait ! L'homme était connecté, alors elle s'empressa de rédiger un message qui ne laissait planer aucun doute quant à ses intentions. Lorsqu'elle appuya sur la touche « envoyer », Lou fut envahie par une bouffée de bien-être. La réponse fut instantanée et sans ambiguïté ; la chasse pouvait commencer. Comme à chaque fois, Lou devenait une autre personne, le scénario de domination débutait.

« Dans une heure, 18, rue du Lac-Bleu. La porte sera ouverte. »

La réaction dépassa les attentes de Lou. L'homme s'empêtrait dans ses contradictions.

« Si vite ! Mais je ne peux pas. Il faut que je m'organise. »

Lou était persuadée qu'il ne résisterait pas.

« Tu n'as pas envie ? Je te réserve une surprise... Si tu ne viens pas, il ne se passera jamais rien entre nous. »

Lou, les yeux rivés sur son écran, se délectait déjà de la réponse.

« Laisse-moi dix minutes. Je te dis si je peux me libérer. »

La proie était ferrée, emprisonnée dans ses filets.

« Tu as cinq minutes. Après, je me déconnecte. »

Tout à coup, un SMS entrant vint perturber Lou. Il s'agissait d'un numéro inconnu, ne faisant pas partie de son répertoire.

« You are not the fool, no, you're a beautiful one... »

Elle se redressa sur son lit. C'était une phrase de *River Flows in You*, la chanson que Perceval avait jouée à l'occasion de ses quarante ans.

Lou eut un moment d'hésitation. Sa proie potentielle venait de lui confirmer qu'elle avait pu s'arranger et qu'elle serait bien là, à l'endroit et à l'heure convenus. Les questionnements et l'angoisse reprenaient le dessus. Que devait-elle faire ? Ne pas se soucier du message de Perceval et se perdre dans la nuit parisienne, à la recherche de plaisirs égoïstes autant que désemparés, ou y répondre ?

Les yeux rivés sur son écran, elle ne savait que faire, puis, d'un geste rapide, elle se déconnecta et abandonna l'idée de sa virée nocturne. Irritée, elle tapota sur son Smartphone :

« Comment as-tu obtenu mon numéro ? »

« Mélina vient de me dire qu'elle avait eu de tes nouvelles, je lui ai demandé ton numéro. Si tu n'es pas d'accord, je l'efface tout de suite ! »

– Pff, Mélina, qu'est-ce que tu as fait ! dit-elle à voix haute.

Une nouvelle fois, elle se dirigea vers son balcon et tira si nerveusement sur sa cigarette qu'elle se brûla les doigts et préféra l'écraser.

« Conserve-le. Excuse-moi, ma réaction a été brutale, mais je suis bouleversée. »

« Je sais, Mélina m'a un peu expliqué. »

– Merde, Mélina ! C'est tout, j'espère ! Tu ne veux pas raconter ma vie aussi ! pesta-t-elle.

Elle préféra rédiger une réponse neutre, le temps de prendre du recul.

« Je vais me reposer, merci de ton message. »

« À bientôt, j'espère. »

Lou éteignit son portable ; elle avait besoin de faire le vide et de dormir pour ne plus penser, surtout ne plus penser. Elle ferma sa baie vitrée, avala deux comprimés et s'allongea sur son lit. Les mains croisées derrière la tête, elle patienta une dizaine de minutes, et la double dose commença à faire son effet. Ses paupières s'alourdirent. Elle sombra dans un profond sommeil.

*

* *

Il était près de dix heures lorsqu'elle émergea. Elle n'avait pas envie de se lever et resta un long moment les yeux rivés au plafond, à laisser défiler ses pensées. Elle se remémora ce que lui avait appris sa mère concernant la véritable identité de son père. Lou avait du mal à comprendre pourquoi Éliane avait interrompu si vite toute communication avec cet homme. Certes, elle avait refusé l'argent qui lui était proposé, mais c'était un industriel puissant et un homme politique connu. Elle aurait pu faire pression sur lui pour obtenir de l'aide et, ainsi, ne pas se retrouver dans une situation si délicate. Lou relut le papier que lui avait transmis sa mère, et elle s'interrogea. Pourquoi connaissait-elle les coordonnées exactes de cet homme et autant de détails sur sa vie ? Étaient-ils toujours en contact et pour quelles raisons ? Lou en était désormais persuadée, la réalité ne devait pas être aussi simple que sa mère avait bien voulu le lui faire croire. Il n'existait qu'une façon d'en avoir le cœur net : rencontrer l'homme qui l'avait conçue.

Elle relut le mot qu'elle venait de déposer sur sa table de nuit, il y était noté : « Michel Evranil, hôtel particulier du Maine, 15, rue des Lilas-Rouges, 75007 Paris ».

« Lou Evranil, c'est donc ainsi que je devrais m'appeler, pensa-t-elle. D'ailleurs, pourquoi Lou ? Est-ce ma mère qui a choisi ce prénom ? Quel âge doit-il avoir ? Hôtel particulier du Maine, il doit être blindé de fric ! Depuis combien de temps vit-il dans le VII^e arrondissement, à à peine à plus d'un kilomètre de chez moi ? »

Lou bondit de son lit, sa décision était prise : elle ne savait pas encore comment elle l'approcherait ni ce qu'elle lui dirait, mais elle ressentait le besoin de le voir, de lui parler, de connaître sa version des faits. C'était décidé, dans l'après-midi, elle se rendrait à l'adresse indiquée.

Lou marcha vingt minutes avant de se trouver face au 15 de la rue des Lilas-Rouges, un imposant immeuble de type haussmannien. La façade avait été récemment ravalée, renforçant l'opulence et le luxe du lieu. À la gauche des trois niveaux d'habitation, on pouvait deviner, derrière un large portail de

fer forgé noir, un jardin intérieur où deux marronniers plantés en bordure de propriété bouchaient la vue aux plus curieux. Dans un premier temps, elle n'osa pas s'avancer. Que faisait-elle là ? Elle ne se sentait pas à sa place. À quoi bon remuer un passé qui, de toute façon, n'influencerait en rien son avenir ? Elle allait renoncer lorsque, malgré le brouhaha des véhicules circulant sur l'avenue, elle entendit des cris d'enfants dans le jardin. Elle s'approcha et ne put s'empêcher de satisfaire sa curiosité en jetant un regard à travers l'une des rares parties ajourées du portail. Deux gamins d'une dizaine d'années, un garçon et une fille, s'amusaient dans une piscine. Au bord du bassin, un homme et une femme d'un certain âge étaient assis dans des fauteuils en osier ; ils riaient et encourageaient les deux jeunes enfants. Lou avait face à elle l'image d'un bonheur simple, sans aucun doute partagé entre des grands-parents et leurs petits-enfants. Elle fit d'abord quelques pas en arrière, gênée d'avoir volé cet instant à cette famille. Puis elle se ravisa et concentra son attention sur l'homme qui répondait à la sollicitation du petit garçon et renvoyait d'un coup de pied assuré le ballon vers la piscine. Il était de bonne stature, l'allure fine, la chevelure épaisse et entièrement blanche. Lou tenta de deviner son âge : approximativement quatre-vingts ans, pensa-t-elle, peut-être plus tant son allure était étudiée. L'homme prenait soin de son apparence, c'était évident. Ce devait être lui, son... père. Elle fit quelques va-et-vient sur le trottoir le long de l'immeuble avant d'enfin se décider à sonner à la porte d'entrée. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait bien pouvoir lui dire, l'improvisation serait sa meilleure alliée.

L'homme ouvrit. Étonnamment, Lou était sereine, seuls les mots eurent du mal à s'imposer naturellement.

– Bonjour... Désolée de vous déranger. Je suis à la recherche de... monsieur Michel Evranil.

L'assurance de son interlocuteur se révéla. Sa voix était forte et posée. Il se tenait droit et regardait Lou dans les yeux.

– Vous êtes à la bonne adresse, madame, je suis bien monsieur Evranil. Que puis-je pour vous ?

C'était donc bien lui, Lou ne s'était pas trompée. Elle était face à celui qui l'avait conçue. Elle ne ressentit rien de particulier, comme s'il s'agissait d'un parfait étranger avec lequel elle traiterait une négociation immobilière. Elle s'exprima avec une facilité qui l'étonna elle-même.

– Je suis Lou Meunier. C'est Éliane, ma mère, qui m'a transmis vos coordonnées. J'aurais souhaité vous parler, si cela ne vous dérange pas.

Il s'écarta et, d'un geste de la main, l'invita à entrer. Il ne paraissait pas surpris.

– Je pense que, compte tenu des circonstances, nous serons mieux dans mon bureau.

Lou le suivit ; il marchait d'un pas assuré. Elle en profita pour détailler la maison. Tout respirait la richesse : l'immensité des lieux, la décoration, la finesse des bibelots... Ils entrèrent dans le bureau.

– Asseyez-vous, je vous en prie. J'attendais votre visite. Votre mère m'a récemment fait part de son souhait que vous connaissiez la vérité. Elle a insisté, et compte tenu des circonstances, je ne pouvais pas refuser. N'est-ce pas ?

Lou fut surprise par le ton qu'il employait. Certes, elle ne s'attendait pas à ce qu'il lui saute dans les bras, mais la façon dont il évoquait la demande de sa mère paraissait incongrue. Ses propos étaient dénués de toute empathie. Lou en fut meurtrie pour sa mère et rétorqua assez sèchement :

– Je ne sais pas, c'est à vous de répondre à cette question, pas à moi !

L'homme se dirigea vers un meuble-bar. Il se servit un whisky sec et proposa un rafraîchissement à Lou, qui refusa.

– Non, merci, il n'y a rien à fêter, du moins pour moi !

Il eut un rictus moqueur, but une gorgée et s'adressa à Lou en s'asseyant sur le rebord de son bureau.

– Tu as un sacré caractère ! C'est bien, il en faut dans la vie pour réussir.

Lou n'en revenait pas ; quel culot ! Comment pouvait-il lui parler de la sorte ?

– On va rester sur le « vous » ; je pense que, « compte tenu des circonstances », comme vous dites, le tutoiement ne s'impose pas, lança-t-elle avec une pointe d'ironie.

Le visage de son père se ferma ; il n'avait pas l'habitude d'être contrarié ou qu'on lui impose quoi que ce soit. Il préféra aller à l'essentiel et répliqua d'un ton acerbe :

– Je suppose que vous n'allez pas rester pour le dîner, donc économisons notre temps ! Que voulez-vous savoir que votre mère ne vous aurait pas déjà dit ?

Lou ravala sa salive et tenta de calmer un agacement qui montait. Cet homme était parfaitement ignoble, dénué du moindre remords. Elle se concentra sur ses interrogations et la raison de sa venue.

– Eh bien, pourquoi avoir refusé d'aider ma mère lorsqu'elle s'est retrouvée enceinte de vous ?

– L'aider ? Mais je n'ai fait que ça ! J'étais prêt à assumer mes responsabilités. J'aurais pris à ma charge tous les frais inhérents à l'avortement.

Lou prit sur elle pour ne pas exploser et sauter à la gorge de cet homme qui, sans aucun état d'âme, était en train de lui expliquer qu'il n'avait envisagé qu'une seule solution : sa disparition pure et simple.

– Comment pouvez-vous parler de la sorte ?

Il termina son verre et se dirigea à nouveau vers le bar pour se resservir.

– Toujours rien ?

– Non ! s'exaspéra Lou.

– Au vu de ma position à l'époque, je ne pouvais pas me permettre un scandale, vous comprenez ?

– Non, toujours pas. Pour vous, je ne représentais donc qu'un « scandale » potentiel ?

– Je crois que chacun y a trouvé son compte.
– Chacun ?
– Oui, pour moi, personne n’a rien su, j’avoue, ce n’est pas très glorieux, mais c’est ainsi ! Vous, car vous êtes là, et votre mère s’en est bien sortie, assura-t-il.

Lou se leva et se mit à faire les cent pas.

– Vous êtes sacrément gonflé ! Ma mère a refusé votre fric et s’est retrouvée seule, abandonnée de tous ! Vous appelez ça y trouver son compte ?

Il grimaça et passa sa main dans son épaisse chevelure blanche, paraissant chercher ses mots. D’un air interrogatif, il poursuivit :

– Que vous a dit votre mère exactement ?

Lou résuma les propos d’Éliane.

– Que vous avez profité d’elle un soir de fête organisée par votre entreprise et que vous l’avez mise enceinte. Quand elle vous a fait part de sa grossesse, vous avez souhaité qu’elle avorte, mais elle a refusé. Vous lui avez alors proposé une somme d’argent pour acheter son silence, elle a rejeté votre offre.

L’homme paraissait contrarié. Il rapprocha les deux fauteuils qui faisaient face à son bureau, s’installa sur l’un deux et invita Lou à faire de même.

– Écoutez, je crois que je me dois de rectifier certaines choses. Votre mère ne vous a peut-être pas tout dit ou, plus exactement, a procédé, en sa faveur, à quelques arrangements avec la vérité.

– Comment ça ? s’étonna Lou.

– Je vais vous dire comment cela s’est réellement passé. Évidemment, vous n’avez pas plus de raisons de croire à ma version qu’à celle de votre mère. Ce sera à vous de vous faire votre opinion.

Lou remarqua un changement de ton chez son interlocuteur. L’arrogance avait disparu pour laisser la place à une forme de sincérité. Était-ce feint pour

se dégager de toute responsabilité, ou était-ce une volonté de rétablir la vérité ? Elle le laissa s'expliquer.

– Je vous écoute.

– Je suis navré, mais je vais peut-être vous choquer par certains de mes propos.

Lou leva les yeux, exaspérée.

– Vous pouvez y aller !

– Effectivement, j'ai connu votre mère lors d'une des soirées que j'organisais pour ma société. Je crois que ni elle ni moi ne regrettons le moment que nous avons passé ensemble. À cette époque, j'étais marié, mais cela ne m'empêchait pas de... profiter de la vie. Ma situation d'industriel et de député me permettait aisément d'étouffer chacune de mes aventures. C'était facile : un chèque, une promesse d'embauche ou tous autres avantages que je pouvais obtenir facilement. Que vous inspire tout cela ? Du dégoût, je suppose.

– Peu importe, continuez !

– Lorsque votre mère m'a dit qu'elle était enceinte, il n'était pas question que je vous reconnaisse. J'ai donc souhaité qu'elle mette un terme à sa grossesse. Elle a refusé et a commencé à me menacer. Nous sommes alors entrés dans une période de surenchères et d'intimidations. Je lui ai fait perdre son travail, j'ai fait pression sur le propriétaire de son appartement pour qu'il ne renouvelle pas son bail. De son côté, elle a tout raconté à ma femme qui s'accommodait déjà depuis bien longtemps de mes penchants de séducteur. L'effet escompté n'a pas été celui qu'elle espérait. Votre mère a alors contacté un journaliste, et il a fallu que j'intervienne rapidement.

Lou écoutait, attentive et incrédule, ce récit bien différent de celui de sa mère.

– Vous êtes sûre que vous souhaitez connaître la suite ?

– Bien sûr, au point où nous en sommes, assura-t-elle.

– Très bien. Le journaliste a reçu une somme d'argent et une promotion inespérée, avec la menace de voir tout cela s'effondrer si jamais il ne tenait pas parole.

Lou parut surprise.

– Comment pouviez-vous être certain qu'il ne dirait rien ?

Le naturel de l'homme reprit un instant le dessus.

– Quand on fouille dans la vie de quelqu'un, on trouve toujours quelque chose qui sert de garantie ! À cette époque, mes avocats étaient très efficaces ! C'est toujours le cas aujourd'hui, d'ailleurs.

– Tout était prévu, cloisonné, soupira Lou.

– Non, pas tout ! Votre mère a, elle aussi, reçu une somme conséquente. Contrairement à ce qu'elle vous a dit, elle a accepté. Ce que je n'avais pas prévu, c'était que la date légale pour un avortement était dépassée. Et là, malgré toutes mes connaissances, votre mère m'avait piégé !

Lou ne savait plus quoi penser. Où était la vérité ?

– Pourquoi « piégé », puisque vous me dites qu'elle a accepté cet argent ?

L'homme avala la dernière gorgée de son verre, se leva et fit quelques pas avant de répondre :

– Eh bien, votre mère a accepté de vous assumer seule en échange de... versements réguliers.

– Comment ça ?

– De l'argent à chacun de vos anniversaires !

Interloquée, Lou rétorqua :

– Et vous avez accepté ?

– Il n'y a eu qu'un versement, le temps que l'homme qui vous a reconnue, un certain Adrien, je crois, la convainque de stopper ce chantage.

Lou ne savait plus quoi penser. Deux versions tellement différentes... À mesure que le discours de son père avançait, deux questions lui revenaient régulièrement.

– Voilà, je crois que je vous ai tout dit, à vous de vous faire votre propre opinion.

– Quelque chose me perturbe, fit Lou.

– Je vous écoute.

– Puisque vous avez donné de l'argent à ma mère, pour quelles raisons a-t-elle intégré un centre pour femmes démunies ?

– Je crois qu'elle a vraiment sombré lorsque vos grands-parents ont refusé de l'aider. C'était aussi une façon de faire pression sur moi. Elle pensait, naïvement, que la culpabilité me ferait changer d'avis. Elle n'y est restée que deux mois, puis elle s'est installée avec votre... père lorsqu'elle a compris que la culpabilité ne faisait pas partie de ma personnalité.

– J'aurai une dernière question.

– Bien sûr.

– J'ai l'impression que vous avez été en contact régulier tous les deux, je me trompe ?

Il soupira.

– De mon côté, je n'ai jamais souhaité savoir ce qu'elle devenait, ni vous d'ailleurs.

Lou accusa le coup.

– Ça a le mérite d'être clair !

– C'est le but de votre visite, non ?

– Oui...

– Par contre, votre mère s'est évertuée à me contacter tous les deux ou trois ans. Un peu comme si elle ne pouvait se résoudre à me gommer de sa vie. J'ai répondu à chacune de ses sollicitations. Je savais ainsi qu'elle ne m'importunerait pas sur d'autres sujets, c'était facile !

Lou s'agaça et prit la défense de sa mère :

– Peut-être avait-elle des sentiments pour vous, et... elle élevait... votre fille.

– Nous avons passé une heure ensemble, comment voulez-vous que des sentiments naissent ?

Lou insista.

– Elle portait votre fille !

Il éluda sa remarque.

– Chacun y a trouvé son compte, comme je vous l’ai dit précédemment.

– Décidément, c’est une obsession chez vous !

Il se dirigea vers la porte de son bureau, qu’il ouvrit nerveusement. Pour lui, la conversation était arrivée à son terme.

– Je crois que nous n’avons plus rien à nous dire !

Lou prit garde à ne laisser transparaître aucune émotion. Il n’était pas question qu’elle lui concède cette satisfaction.

– Effectivement, rien ! affirma-t-elle.

La lourde porte d’entrée claqua sans que ni l’un ni l’autre n’aient prononcé un seul mot de salutation.

Lou resta quelques instants à observer la façade de l’hôtel particulier. De nouveau, elle entendit les cris des enfants qui se réjouissaient de retrouver leur grand-père.

À sa grande surprise, elle se sentait soulagée. Elle ne fut envahie d’aucune angoisse, d’aucune nostalgie concernant ce père dont elle ignorait l’existence deux jours auparavant et dont elle venait de faire la connaissance. Son corps exprimait juste une simple tension compte tenu de l’énergie qu’elle avait dû déployer pour faire face à une choquante franchise. Qui lui mentait ? Sa mère mourante ou cet homme qui, au fond, n’avait aucune raison de transformer les faits à son avantage ? Il était tellement dénué de sentiments qu’il n’aurait eu aucun intérêt à se fourvoyer dans des mensonges. Il énonçait les faits, les uns après les autres, tels qu’ils s’étaient déroulés.

Lou se remémora les propos de sa mère. Un seul mot lui vint à l’esprit : pourquoi ? Elle s’était arrangée avec la vérité, préférant peut-être penser, un peu naïvement, que sa fille garderait une image plus positive d’elle. Lou n’y

croyait pas, car un jour ou l'autre, elle aurait appris la vérité. Sans doute qu'Éliane, même proche de la fin, n'avait pas osé avouer sa faiblesse. C'est pour cette raison qu'elle avait transmis à sa fille les coordonnées de son père biologique. Éliane savait que Lou le rencontrerait, et elle savait également qu'il ne mentirait pas. Elle le connaissait suffisamment pour savoir qu'au-delà de son inhumanité, la franchise serait au rendez-vous.

Avant de se diriger vers son domicile, Lou jeta un dernier coup d'œil à travers la décoration du portail. Elle fixa cet homme pour s'assurer qu'elle n'éprouvait aucun sentiment pour lui. Lors de leur discussion, elle n'avait jamais eu l'impression de découvrir un père, mais plutôt un témoin des faits, qui avait relaté ce qui s'était passé quarante ans auparavant. Lou ne ressentit aucune émotion. Elle sourit et s'éloigna lentement. Elle cala ses lunettes de soleil sur son nez et alluma une cigarette, qu'elle fuma avec délices.

Soulagée d'un poids, elle apprécia l'instant.

Concernant sa mère, Lou avait pris sa décision. Elle ne poserait aucune question, à quoi bon ? Elle avait compris que celle qui l'avait mise au monde lui avait avoué ses faiblesses... par procuration.

Richesse intérieure

On se cherche parfois toute une vie sans que rien ne se passe. On erre sans but précis, persuadé que l'existence se chargera de nous et découvrira, seule, la voie qui nous est réservée.

Et si c'était l'inverse ? Si nous étions les acteurs et les uniques responsables de notre destinée ?

Alors, changeons nos habitudes, devenons les créateurs de notre valeur, la seule qui devrait compter à nos yeux : notre richesse intérieure.

*
* *

Lou prit un TGV en direction d'Avignon dès le lendemain. Malgré les événements qu'elle venait de vivre, elle avait l'intention de poursuivre son séjour à *Artistica* jusqu'au terme de ses vacances. À maintes reprises, elle s'était posé la question : devait-elle passer plus de temps en Normandie ? Mais elle avait vite chassé cette idée de ses pensées. Hector était présent, elle savait qu'à la moindre dégradation de l'état de santé de sa mère, elle serait rapidement informée. Lou décida qu'elle appellerait tous les deux jours, c'était suffisant. Les révélations de la veille avaient fini de la convaincre qu'elle devait, en premier lieu, penser à elle. Lou fut définitivement persuadée que les dires de son père étaient le reflet de la réalité lorsqu'elle

téléphona à sa mère en attendant son train. Quand elle lui fit part de leur rencontre, Éliane exprima un léger reproche : « Je pensais que tu allais attendre, mais c'est... bien », qui sonna comme un aveu. Hector ne fit que confirmer son impression lorsqu'il lui demanda :

– Vous avez pu parler ?

– Oui !

– Sincèrement ?

À mots couverts, Lou lui avoua qu'elle savait désormais ce qui s'était passé.

– J'ai écouté ce qu'il avait à me dire, c'était parfois difficile à entendre, mais je pense que c'était nécessaire.

Hector réagit dans le même esprit :

– Ne la juge pas trop sévèrement. Qu'aurions-nous fait à sa place ?

Lou rétorqua sèchement :

– Je ne la juge pas, il est bien trop tard.

– Bien sûr.

– Je dois te laisser, mon train est annoncé au départ. Je t'embrasse.

– À bientôt, Lou.

Ce n'est qu'à l'approche de la banlieue lyonnaise que la grisaille s'estompa enfin. Lou s'était assoupie dès le départ de Paris. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, le soleil inondait le wagon et réchauffait son visage. Elle eut envie de boire un café et se dirigea vers la voiture-bar. À travers la vitre, elle regarda défiler à grande vitesse le paysage. La végétation changeait, les premiers champs de lavande, les cyprès et les chênes verts prenaient progressivement possession de la campagne. Le Sud, son Sud, celui qu'elle avait quitté après la fin de ses études, était de nouveau là. À cet instant, Paris et son métier lui semblaient si loin. Elle n'avait qu'une envie : retrouver au plus vite les odeurs de son enfance.

Lou termina son café et regagna sa place. Elle ne pensait à rien de précis, son esprit divaguait d'une idée à l'autre. Elle envoya quelques messages afin

de prendre des nouvelles de Sophie, de Cécile, et bien sûr de Chloé. Comme d'habitude, cette dernière fut la plus prompte à répondre. Elle lui dit que tout allait bien, que son mari avait... changé, qu'il était plus présent. Lou ne put s'empêcher de douter de la sincérité d'Armand, même si elle l'espérait de tout cœur pour sa jeune collègue. La réponse de Cécile fut en parfait accord avec sa personnalité. Lou aurait tellement aimé avoir cette spontanéité, cette douce folie qui permettait à Cécile de traverser les embûches de la vie avec une aisance parfois déconcertante.

« Avec Éliot, on s'éclate comme des bêtes ! J'ai fait du parapente et du parachute ascensionnel, la peur de ma vie, j'ai failli faire pipi dans ma culotte, mais quel pied ! Bises. »

Elle savait que Sophie éteignait son portable pendant ses périodes de repos, elle aurait de ses nouvelles plus tard. Lou eut envie, juste pour le plaisir, d'envoyer un message à Roger.

« J'espère que tu vas bien, plus tard je te raconterai mon périple, c'était dense. Je suis heureuse de revenir à Vaison. Bises mon Roger : le bras tendu vers toi et un souffle sur la main. »

La réponse ne tarda pas.

« Heureux de savoir que tu reviens chez nous, chez toi. Garde bien ce geste en mémoire, il te servira... un jour. »

Lou sentit un coup dans son ventre. Bien sûr, elle avait compris l'allusion de Roger, mais elle restait persuadée qu'elle ne referait plus jamais ce geste en direction de celui à qui elle le destinait lorsqu'elle était adolescente.

Elle consulta ses anciens SMS et relut ses échanges avec Perceval. Elle sentit une forme d'appréhension l'envahir. Dans quelques heures, il serait face à elle. Qu'allaient-ils se dire ? Allaient-ils trouver les mots, les paroles qui rassurent et qui donnent envie de poursuivre une aventure naissante ? L'attirance qu'elle éprouvait envers lui était indéniable, mais les secrets qu'il cachait lui faisaient peur. Ne seraient-ils pas trop lourds à porter pour elle, qui souhaitait plus de légèreté afin de supporter cette succession d'événements

plus bouleversants les uns que les autres ? Lou savait que si elle voulait laisser une chance à une relation suivie avec un homme, elle devait être moins fermée, plus à l'écoute des envies et sensations de l'autre. Elle n'en avait pas l'habitude et cela l'effrayait. Arriverait-elle à faire l'effort nécessaire ?

Le contrôleur annonça l'arrivée en gare d'Avignon. Comme prévu, Mélina et ses filles l'attendaient sur le quai.

Norah, qui avait repéré la voiture dans laquelle se trouvait Lou, la vit descendre et se mit à crier tout en courant vers elle :

– Tatiie !

Elle lui sauta dans les bras. Lou en fit tomber son sac.

– Eh ben dis donc, quelle arrivée discrète ! plaisanta-t-elle.

Mélina et Julia s'approchèrent. Lou posa Norah à terre, embrassa sa sœur et serra si fortement son amie que celle-ci lui lança :

– Tu m'étouffes, je ne peux plus respirer !

– Je sais, mais tu m'as manqué, si tu savais comme j'aurais aimé t'avoir à mes côtés !

Mélina se dégagea de l'étreinte de Lou et la saisit par les épaules.

– Tu t'es très bien débrouillée toute seule, heureusement, vu ton âge avancé désormais, plaisanta-t-elle.

– Pff, c'est nul ça ! Allez viens, allons-y, j'ai envie de rentrer chez moi... enfin, chez toi !

Le trajet jusqu'à *Artistica* se fit dans la bonne humeur et un mélange de plaisanteries et de rires. Mélina était impatiente de questionner son amie sur sa rencontre avec son père, mais la présence de ses filles l'en empêchait. Elle remarqua que Lou était plus détendue qu'elle ne l'aurait cru, et cela la rassura, en attendant d'en savoir plus.

Lorsque Mélina s'engagea sur le chemin de terre, Alex et Clara revenaient d'une balade ; ils marchaient lentement et paraissaient sereins. Lou leur fit un signe de la main, auquel ils répondirent par un grand sourire.

– Je crois qu’on va finir par les marier, ceux-là, non ? Qu’en penses-tu ?
ironisa-t-elle en se tournant vers Mélina.

– Tu sais qu’Alex a toujours été un peu amoureux de toi. Après chacune de tes visites, il s’enferme et s’abrutit dans le travail pendant quelques jours. Il n’y a que Clara qui arrive à le sortir de cet état.

– Je sais ! Il est adorable, mais il m’attire autant que ses sculptures me passionnent, c’est tout dire, badina Lou.

À peine Mélina venait-elle de garer son véhicule que ses deux filles étaient déjà parties en courant afin de mettre la table pour le déjeuner. Tout à coup, Lou parut pensive, ce qui n’échappa pas à Mélina qui releva son changement de comportement :

– Ça va ? Tu as l’air bizarre !

Lou alla récupérer son sac dans le coffre et ne réagit pas à la question de son amie, qui insista :

– Ah oui, tu es vraiment étrange ! Dis-moi, que se passe-t-il ?

– Je voulais te dire que tu as eu raison de donner mon numéro de téléphone à Perceval.

La perche était trop belle, et Mélina en profita :

– Il s’inquiétait, il m’a posé beaucoup de questions. J’ai pensé que je pouvais le faire. Et, il t’a contactée ?

– Oui, dit timidement Lou.

– Très bien, et... c’est tout ?

– C’est tout, espèce de curieuse, va !

– Il t’attend, tu sais.

– Eh bien, il peut m’attendre ! Pour l’instant, j’ai faim, fit Lou tout en balançant son sac sur le banc de pierre.

– Tu ne veux pas te rafraîchir avant le déjeuner ?

– Non, j’irai ranger mes affaires plus tard. Je ne peux pas résister à cette odeur de pain chaud qui arrive jusqu’à mes narines.

– O.K., ça marche !

*
* *

Au cours du déjeuner, Lou raconta en détail sa rencontre avec son « géniteur » ; c'est ainsi qu'elle avait désormais décidé de le nommer. Mélina et son mari l'écoutèrent avec attention, et ils furent surpris par le recul dont elle faisait preuve.

Aucun émoi ne transpirait de son récit. Le manque d'empathie de cet homme qui, quelquefois, avait flirté avec une forme de cruauté naturelle n'inspirait que rejet et dégoût à Lou. Ce n'est qu'au moment où elle évoqua les mensonges de sa mère qu'un changement dans le timbre de sa voix apparut. Lou se racla la gorge à plusieurs reprises, ses mots devinrent hésitants. Ses yeux s'embuèrent de larmes quand elle révéla son intention de ne pas accabler sa mère avec des questions qui ne feraient que rendre plus difficiles les dernières semaines qui lui restaient à vivre.

Lorsqu'elle eut terminé, un silence pesant s'imposa. Que dire ? Les décisions qu'elle avait prises au sujet de son géniteur et de sa mère étaient personnelles, et il aurait été maladroit de les remettre en question. Si son amie était d'accord avec sa réaction vis-à-vis de l'homme qui l'avait conçue, elle s'efforça de ne rien laisser transparaître concernant Éliane.

Mélina la connaissait bien ; enfant puis adolescente, elle avait souvent eu affaire à Éliane et avait constaté sa facilité à se dédouaner de ses responsabilités. Mélina était la mieux placée pour savoir que Lou avait souffert et souffrait encore du manque d'amour de sa mère. Alors, même malade, même mourante, ne fallait-il pas la mettre enfin devant ses incohérences et ses mensonges ? Mélina se tut, elle n'exprimerait jamais son avis. Au fond d'elle, elle était persuadée que si Lou avait reçu ce que tout enfant est en droit d'attendre d'une mère, Adrien ne serait pas devenu une sorte d'icône pour la petite fille et l'adolescente qu'elle était. La déception et le sentiment de trahison auraient alors été moins intenses.

Mélina se leva et se dirigea vers la cuisine. Elle prit comme prétexte de préparer le café, mais elle avait mal pour son amie et ne voulait pas le montrer. À quoi tient une vie brisée où l'on se cherche désespérément sans trouver une porte de sortie acceptable ? À des artifices, un brin d'hypocrisie, des non-dits, des petits arrangements avec la vérité, un peu de tout cela à la fois. Mélina se consola en pensant qu'au moins Lou avait eu la « chance » de connaître la vérité ; mais aurait-elle l'opportunité de se reconstruire et de faire la paix avec elle-même ? À cet instant, Mélina en doutait.

*
* *

Lou avait promis à James de venir l'aider un ou deux après-midi par semaine. En cette période estivale, la rue commerçante de Vaison ne désemplissait pas, et le jeune Écossais avait bien du mal à jongler entre les clients qui envahissaient sa boutique, les réapprovisionnements et le temps à consacrer à la fabrication des savons. Il n'ouvrait qu'à seize heures ; cela laissait le temps à Lou de se détendre, de prendre une douche et de se changer afin de s'habiller plus légèrement.

Lorsqu'elle se dirigea vers son appartement, Lou aperçut Clara et Alex, allongés sur un des murets qui bordaient la colline voisine. Elle les interpella en plaisantant :

– Ça va, les amoureux ? Eh ben, ce n'est pas comme ça que le manuscrit et les sculptures vont avancer !

Surprise, Clara se redressa d'un coup et Alex, avec son flegme habituel, réajusta son chapeau qui protégeait son visage du soleil.

– Ah, te revoilà, j'espère que tout s'est bien passé ? Amoureux, jamais ! Tu sais bien qu'il n'y a que l'art et... toi ! ironisa-t-il.

– Bien sûr, tu n'as pas honte de dire ça en présence de Clara. Espèce de goujat ! fit Lou en ricanant.

Toujours avec autant de sérénité, Alex plaisanta :

– J’aime la compagnie des belles femmes, que veux-tu, c’est ainsi. Et puis, mes sculptures en cours attendront un peu. Elles ont l’habitude de suivre mon rythme, mes clients aussi, d’ailleurs.

– Ils sont bien obligés, fit Clara avant d’embrasser Lou qui s’était assise à côté d’elle.

– Et ton dernier roman, ça avance ? D’ailleurs, je me rends compte que je n’ai jamais lu aucun de tes livres.

– Je te donnerai un exemplaire de ma dernière parution. Ça devrait te plaire.

Le visage toujours caché par son chapeau, Alex marmonna avec une pointe d’ironie :

– Une romance un peu gore, un mélange d’eau de rose et de sang.

– Tu es nul ! Tu crois que tes sculptures sont des œuvres parfaites ? s’agaça Clara.

– Pas loin, s’amusa-t-il.

Lou intervint.

– Je confirme, tu es vraiment un mufle !

– Je l’admets, mais c’est ce qui fait tout mon charme, ma sincérité et ma modestie.

– C’est un peu vrai, firent de concert les deux femmes, qui se mirent à rire.

– Je savais que vous étiez toutes folles de moi. Au fait, Perceval s’inquiète pour toi, tu es au courant ?

Instantanément, Lou se raidit.

– Pourquoi dis-tu cela ?

Alex se releva enfin et fixa Lou.

– Parce que c’est la vérité. Il est venu me voir pour me parler de tout et de rien, mais surtout de toi !

– Ah bon, s’étonna-t-elle.

– Et c’est tout l’effet que ça te fait ?

– Que veux-tu que ça me fasse ? fit-elle laconiquement.

– O.K., je n’insiste pas.

Elle coupa court à la conversation.

– Bon, je dois vous quitter. James m’attend. Je vais jouer à l’apprentie vendeuse cet après-midi. Ça ferait mauvais effet d’être en retard, tenta-t-elle de plaisanter.

Clara lui fit un geste de la main tandis qu’Alex se rallongeait sur le muret et reposait son chapeau sur son visage.

Lou se dirigea vers son appartement. Elle se dépêchait pour ne pas être en retard. Elle introduisait la clef dans la serrure lorsqu’une voix l’interpella :

– Ce soir, je souhaiterais te parler !

Lou sursauta. Perceval était derrière elle ; un frisson lui parcourut le dos. Elle se retourna, mais n’osa pas le regarder dans les yeux.

– Désolé, je t’ai fait peur.

– Non, je ne m’attendais pas à te voir, c’est tout.

– Tu es pressée ? Je vais te laisser.

Elle parvint à se reprendre, et surtout, à ne pas laisser transparaître la moindre émotion.

– J’ai rendez-vous avec James dans un quart d’heure, je ne voudrais pas le faire attendre.

Perceval fit un pas en arrière.

– Excuse-moi, une autre fois peut-être...

– Non, attends, dit-elle.

Elle se risqua à détailler son visage. Ses yeux trahissaient une profonde mélancolie. Ses cheveux coiffés en arrière et sa barbe de quelques jours lui donnaient un air encore plus dur qu’à l’accoutumée.

– Tu as l’air fatigué, s’autorisa-t-elle.

Il s’empressa de répondre.

– Ça va, rien de particulier. C’est toi qui as des soucis en ce moment et...

Elle le coupa.

– Et toi, tout va bien ?

– Oui, répondit-il d'un ton faussement assuré.

Cet homme excitait sa curiosité. Il avait la même façon qu'elle de tout interioriser, de masquer ses émotions et de dissimuler ses ressentis. Lou était persuadée que, comme elle, il camouflait une blessure.

– Que me disais-tu déjà ?

– Que j'allais te laisser puisque tu es pressée.

– Non, tes premiers mots ?

Embarrassé, il baissa les yeux.

– Que... j'aimerais te parler, si tu... veux bien.

Lou avait repris le dessus et cela lui convenait parfaitement.

– Pourquoi pas, mais de quoi ?

Un instant de silence.

– De moi !

Elle sourit tout en le regardant.

– Vaste sujet, je suppose ?

– Oui, peut-être trop vaste d'ailleurs.

Lou s'avança et posa sa main sur le bras de Perceval.

– Avec plaisir, je jugerai de tout cela.

Le visage de Perceval s'éclaira.

– Ce soir, tu viens quand tu veux, lui proposa-t-il.

– On risque de rentrer tard, la boutique ferme à vingt et une heures.

Après, je dîne avec Mélina et sa famille.

– Pas de souci, j'ai une composition à travailler. Je n'arrive pas à trouver la bonne rythmique, je vais y consacrer une bonne partie de la nuit.

– Parfait, je viendrai.

– Je t'attendrai.

Lou se changea rapidement. Elle n'avait plus le temps de prendre une douche. Elle rejoignit l'entrée de la propriété où l'attendait James qui, en cette période, prenait toujours une marge de sécurité à cause des nombreux

touristes qui encombraient les routes. Près d'une heure lui était nécessaire pour arriver jusqu'à sa boutique.

– On y va ?

– *Let's go !* fit-elle d'une voix claire et enjouée.

– Dis-moi, tu as l'air bien joyeuse !

– Vaste sujet... murmura-t-elle, pensive.

– Pardon ?

– Non, rien, j'avais l'esprit ailleurs. Bon alors, explique-moi, je sais vendre des maisons, mais des savons... Tu as quelques conseils ?

– Tu vas voir, ça part comme des petits pains, surtout ceux parfumés à la lavande. Les étrangers et les Parisiens, comme toi, en raffolent !

– Je ne suis pas parisienne, je te précise. C'est ici chez moi !

– Comme moi ! affirma-t-il.

Lou s'étonna.

– Euh, c'est plutôt Édimbourg chez toi, non ? De toute façon, avec ton accent, tu aurais du mal à le cacher.

– Je blague ! Alors, je suis bien chez toi, c'est un beau pays. Allez, arrêtons de discuter sur nos origines, madame Meunier !

– Ça marche, chef !

Les deux amis poursuivirent leur échange sur des sujets légers.

Lou ne vit pas passer les cinq heures d'ouverture du magasin ; le flot de clients fut incessant. Entre les questions, les ventes, la confection des paquets cadeaux et le réapprovisionnement des rayons, elle eut à peine le temps de prendre une pause de quelques minutes pour se désaltérer. À vingt et une heures trente, lorsque James baissa enfin le rideau, Lou était épuisée, mais heureuse de cette course effrénée pour satisfaire les acheteurs. Elle n'aurait jamais imaginé une telle diversité d'origines. Elle avait vu défiler des nationalités de tous les continents, même un couple de Fidjiens qui était reparti avec un carton de douze savons. Certaines personnes étaient adorables, d'autres un peu moins, et flirtaient avec un manque évident de

politesse. Lou ne s'en offusqua à aucun moment. D'habitude si prompte à dégoupiller devant l'absence de respect, elle se surprit à n'avoir qu'un seul objectif : satisfaire les clients et ne pas se préoccuper de leurs humeurs. Cette parenthèse lui avait fait du bien. Elle n'avait pas eu le temps de penser à ses problèmes, occupation qui lui avait bien trop monopolisé l'esprit ces derniers jours. Elle se sentait vidée, mais apaisée.

Alors qu'elle attendait James qui vérifiait la mise en marche des alarmes, Lou fit quelques pas et s'adossa au pont romain. Elle en profita pour téléphoner à sa mère afin de prendre des nouvelles. C'est Hector qui décrocha ; il ne put que lui confirmer la fatigue extrême d'Éliane, qui était déjà couchée. Leur conversation fut brève, comme s'ils ne voulaient pas s'appesantir sur un sujet dont ils connaissaient l'issue.

Lou regardait la rivière Ouvèze qui descendait des contreforts du mont Ventoux et parcourait paisiblement le village pour poursuivre sa route jusqu'à Avignon avant de se jeter dans le Rhône. Elle aperçut la plaque rappelant la crue historique de septembre 1992, qui avait causé la mort de près de cinquante personnes.

*
* *

À cette époque, elle avait treize ans. Toute la région avait été traumatisée par cet épisode d'une ampleur dévastatrice. L'effroi passé, la solidarité s'était organisée et de nombreux artisans locaux et régionaux étaient venus en aide aux sinistrés qui avaient tout perdu. Pendant un mois entier, Adrien avait arrêté toute activité de fabrication de meubles pour réserver ses machines à la confection de portes, volets, parquets, poutres et toutes autres pièces de bois qui avaient été emportées par la puissance de la crue.

Lou se souvenait très bien de l'affolement qui, à cette époque, régnait à l'atelier des *Deux Sarments*. Roger paraissait quelquefois perdu devant l'immensité de la tâche, mais il n'avait pas hésité, lui aussi, à y consacrer tout son temps afin d'apporter un peu de réconfort à ceux qui n'avaient plus rien.

C'était quelques semaines après la rentrée, et Lou ne pensait qu'à une chose : monter avec son père dans sa camionnette pour rejoindre le centre qui regroupait les demandes urgentes des sinistrés. Pendant près de trois semaines, il refusa qu'elle l'accompagne. Adrien ne voulait pas que Lou découvre une vision d'apocalypse et que ces images restent gravées en elle. Devant l'insistance de sa fille, il accepta qu'elle vienne avec lui pour son dernier voyage. Il savait que les bulldozers avaient déblayé les dégâts les plus impressionnants, même si beaucoup de travail était encore nécessaire.

Ce qui avait le plus choqué l'enfant qu'elle était, ce n'était pas le vide laissé par les destructions ni les paysages qui avaient changé, la puissance de l'eau ayant tout emporté sur son passage. C'était le pont romain qui avait résisté à l'intensité des flots venus le percuter pendant de longues heures. Aujourd'hui, sur ce pont où Lou fumait tranquillement sa cigarette, cette image lui revint. Un ouvrage vieux de deux mille ans était resté en place alors que des constructions plus récentes, donc a priori plus solides, avaient disparu.

Lou se souvint qu'au cours du voyage de retour vers l'atelier, elle n'avait pas arrêté de questionner son père. Elle ne comprenait pas pourquoi tout avait été balayé à l'exception du pont, pourtant une des structures les plus anciennes et les plus exposées. Adrien, comme tous les gens de la région, n'avait pas de réponse à lui apporter. Alors, il lui avait expliqué que sans aucun doute, deux mille ans auparavant, on savait construire des édifices bien plus résistants qu'au ^{xx}e siècle et que le temps nécessaire à la construction n'était pas un problème, car seule comptait la pérennité de l'ouvrage.

Aujourd'hui encore, devant la tranquillité de la rivière qui coulait quelques mètres en dessous, Lou repensait à tout cela et avait du mal à se dire qu'il s'agissait de la réalité. Lorsqu'elle était venue avec son père, elle avait tenu à s'approcher au plus près du pont. Adrien lui tenait la main, comme s'il craignait que les flots ne se déchaînent à nouveau. Lou se souvenait très bien

de ce moment où elle lui avait demandé de lui serrer moins fort la main. Il avait répondu par l'affirmative, mais par réflexe, comme pour la protéger d'un danger imminent, il ne l'avait pas fait. La jeune Lou n'avait rien dit ; ce n'est que lorsqu'ils eurent regagné le parking qu'il avait enfin lâché la main de sa fille.

Cela la troubla de repenser, une nouvelle fois, à un événement qu'elle avait vécu avec son père. Depuis qu'elle avait rencontré son géniteur, des souvenirs plus précis revenaient à la charge. Elle tentait de les chasser, mais en vain.

Combien d'amours...

L'amour ne s'attend pas, il se désire.

L'amour ne se dit pas, il se prouve.

L'amour ne se promet pas, il s'offre.

Combien d'amours déçues, combien de désillusions à trop attendre, trop dire, trop promettre alors qu'il suffit de désirer, prouver et offrir.

*

* *

Le tableau de bord indiquait vingt-deux heures trente lorsque James se gara le long de son atelier de fabrication. Il secoua doucement l'épaule de Lou qui s'était endormie à mi-chemin d'*Artistica*.

– Je crois que j'ai plongé, murmura-t-elle en se frottant les yeux.

– T'inquiète pas, prends ton temps, tu as bien bossé ! lui assura-t-il avant de bondir à l'extérieur de son véhicule.

– Merci, marmonna-t-elle dans un bâillement sonore.

Afin de prendre de l'avance, James était déjà en train de se réapprovisionner pour le lendemain.

– Au fait, le repas t'attend.

Le pas lourd, elle s'approcha de l'arrière de la camionnette.

– Tu remercieras Mélina, mais là, je suis trop kaput. Je crois que je m’endormirais sur la table. Tu as besoin d’aide ? J’ai encore un peu d’énergie, lui proposa-t-elle.

James pouffa.

– Tu as vu ta tête ? Va donc te reposer. D’ailleurs, j’en ai à peine pour une dizaine de minutes. Quelques cartons supplémentaires à charger, et le stock sera prêt pour demain.

Lou ne se fit pas prier et s’éloigna en direction de son logement. Elle prit une longue douche chaude afin de décontracter ses muscles mis à rude épreuve tout au long de l’après-midi. La chevelure encore mouillée, elle enfila un tee-shirt et un short en jean avant de s’affaler sur son lit.

De la fenêtre, Lou apercevait l’appartement de Perceval. Les lumières étaient allumées. Elle se souvint de leur discussion du début d’après-midi. Malgré la fatigue, elle ressentait le besoin d’aller le voir, de connaître ce qu’il avait à lui dire. Elle se regarda rapidement dans le miroir de sa chambre. Devant son look improbable, elle eut une moue de dépit. Elle enfila juste une paire de baskets et alla toquer à la porte de son voisin.

– Bonsoir, je t’attendais.

– Je suis exténuée, ça n’a pas arrêté avec les clients, dit-elle maladroitement.

Perceval grimaça. Il paraissait contrarié.

– Tu peux aller dormir. Tu n’es pas obligée de supporter ma présence.

Lou se rendit compte de sa maladresse.

– Non, désolée, je me suis mal exprimée. Je suis... contente d’être là. La lassitude me fait dire n’importe quoi. Je n’ai rien avalé depuis le déjeuner, tu n’aurais pas quelque chose à me proposer ?

Il l’invita à entrer.

– Installe-toi, je vais te préparer une de mes spécialités.

– Je n’ai pas besoin de grande cuisine, tu sais. Si tu as quelques pâtes, cela suffira.

Perceval eut un sourire de satisfaction.

– Ça tombe bien ! Spaghettis, parmesan et un filet d’huile d’olive, voilà en quoi consiste ma grande cuisine !

Les coudes sur la table et le menton posé sur ses paumes, Lou l’observait. Elle n’arrivait toujours pas à cerner cet homme. Il paraissait continuellement sur la retenue, faisant attention à chacun de ses gestes, à chacune de ses paroles. Elle attendait avec curiosité qu’il se confie, et en même temps, une peur diffuse l’envahissait. Elle ne savait pas si la relation intime et fugace qu’ils avaient vécue était une simple parenthèse entre deux adultes consentants ou si, enfin, elle était prête à déposer les armes et à vivre des moments de complicité avec un homme.

– Pourquoi me regardes-tu comme ça ? l’interrogea-t-il alors qu’il égrenait avec lenteur le parmesan sur les pâtes fumantes qu’il venait d’égoutter.

Lou fut le plus sincère possible.

– Tu m’intrigues, alors je tente de t’étudier, mais... rien ne vient.

– Je te rassure, tu ne vas plus avoir beaucoup de temps à patienter pour me connaître... un peu mieux.

– Je l’espère.

Perceval déposa l’assiette et les couverts sur la table.

– Mange d’abord, prends quelques forces, tu vas en avoir besoin.

– Merci ! Ça a l’air délicieux. C’est si terrible que ça, ce que tu as à m’annoncer ?

Perceval paraissait perplexe.

– Moi aussi, je ne sais pas trop quoi penser de toi. Alors, je n’ai aucune idée de la réaction que tu auras. Allez, avant que ça refroidisse, attaque donc cette belle assiette. Je me sers un verre de vin, tu en veux ?

– Avec plaisir !

Lou dévora avec appétit le plat préparé par Perceval qui lui proposa de la resservir, mais elle refusa et prit un autre verre de vin. Il préféra la prévenir :

– Tu devrais faire attention ! La fatigue ajoutée au taux d'alcool de cet excellent châteauneuf-du-pape, tu vas finir par dire des bêtises.

– Ce ne serait pas pour te déplaire, je suppose ?

Perceval se leva et débarrassa la table. Il devait rester concentré afin de ne pas dévier de son objectif : avouer son passé à Lou. Il se rassit et prit un air grave.

– Écoute, Lou, ce que j'ai à te dire est délicat ! Autant pour moi qui ne sais pas comment te l'annoncer, que pour toi qui vas, sans aucun doute, tomber de haut, de très haut.

Sous l'effet de l'alcool, Lou eut une réponse décalée par rapport à la situation :

– Si je tombe, tu me ramasseras !

Il la recadra :

– C'est assez complexe comme ça, s'il te plaît. Je ne sais pas comment...

Elle l'interrompt brutalement :

– Sois franc et direct, pas de mensonge, ça me changera !

– Ça te changera ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ne fais pas attention. Je t'écoute !

– Eh bien... j'ai fait huit ans de prison !

Lou fronça les sourcils et le fixa. C'était plus un regard de surprise que de désapprobation. Les mises en garde de Mélina l'avaient alertée. Lou se doutait que si son amie avait autant de prévenance à l'égard de Perceval, c'est qu'une raison sérieuse motivait cet inhabituel intérêt.

– Je peux savoir pourquoi ? s'enquit-elle d'une voix neutre.

Il poursuivit :

– Le terme officiel retenu était : « homicide involontaire avec circonstances aggravantes ». En fait, c'est une dispute avec un directeur de salle de spectacles avec lequel j'avais déjà eu une altercation pour un retard de paiement. J'avais bu, il m'a provoqué, il m'a frappé, j'ai eu un mauvais réflexe, je l'ai poussé et... il est mal tombé et ne s'est jamais relevé.

Lou ne montra aucune réaction de rejet, mais plutôt une certaine curiosité.

– Et après ?

– Comment ça ? s'étonna Perceval.

– Oui, la vie en prison, ta sortie, la réinsertion...

– Tout cela va être vite résumé, fit-il d'un air désabusé mais encouragé par l'intérêt de Lou.

– Raconte-moi.

– En ce qui concerne la prison, j'ai bénéficié de deux ans de réduction de peine pour bonne conduite. Ma sortie a été un peu chaotique. J'avais besoin de temps pour me poser, mais mes parents n'ont pas voulu m'héberger. Mes amis avaient tous disparu. Alors, je suis parti sur la route, au hasard. Un matin, j'ai rencontré James à Vaison, le courant est bien passé entre nous. Il m'a présenté sa femme et ils ont accepté de m'accueillir. Depuis, je suis là ! Personne ne sait à part eux et... toi, désormais.

Perceval s'attendait à de la colère, de la peur, voire du rejet, mais il n'en fut rien. C'était plutôt l'étonnement qui dominait. Elle le fixait, l'épuisement avait disparu de son regard. Elle poursuivit son questionnement :

– Pourquoi tes parents ont-ils refusé de t'héberger ?

– Un fils meurtrier... ce ne doit pas être évident à assumer, enfin, je ne sais pas ; nous n'en avons jamais vraiment parlé.

Lou vint s'asseoir à côté de lui sur le canapé.

– Sers-moi un autre verre de vin.

– Tu es sûre ?

Elle tendit son verre.

– S'il te plaît !

Il s'exécuta. Elle but une gorgée avant de reprendre :

– Donc, tu jouais dans un groupe avant... l'accident ?

« L'accident », ce n'était qu'un mot, dit peut-être par hasard, mais Perceval fut touché. Lou n'avait pas parlé de meurtre ni même d'homicide.

- Oui, on allait enregistrer un disque quand tout cela est arrivé.
 - Vous l’auriez mérité, enfin, si les autres membres possédaient autant de talent que toi. Comment se nommait ton groupe ?
 - Apis.
 - Comme le dieu égyptien ?
- Perceval écarquilla les yeux d’étonnement.
- Ah non, pas du tout ! On a juste mis bout à bout la première lettre de nos prénoms.
 - C’est joli, ça sonne bien !

Une nouvelle fois, Perceval fut interloqué par cette sollicitude dont Lou faisait preuve. Il voulait en connaître la raison. Le paquet de cigarettes de Lou était posé sur la table.

- Je peux en prendre une ?
 - Bien sûr ! Je ne savais pas que tu fumais.
 - Seulement quand j’ai besoin de me donner du courage.
- Lou ne releva pas, préférant plaisanter.
- Et tu fumes à l’intérieur ! Tu vas te faire enguirlander par les propriétaires.
 - Ils sont adorables, et puis j’aérerai, ce n’est pas si grave que ça.
 - Tu as raison, assura-t-elle.
 - Pourquoi es-tu si... compréhensive à mon égard ? Je ne sais pas si c’est le bon terme, mais c’est l’idée.

Elle posa son verre sur la table basse et prit le temps d’allumer, elle aussi, une cigarette.

- La vérité, dire les choses telles qu’elles sont ou ont été...
- Il eut du mal à percevoir la signification exacte des propos de Lou.
- Je ne comprends pas ce que tu veux me dire.
- Lou ne le fixait plus, son regard se perdait au hasard dans la pièce.
- Ce que tu as vécu avant notre rencontre ne me regarde pas. Si tu n’as pas menti, tu n’as volontairement tué personne, cela aurait pu arriver à

n'importe qui. Tu as payé ta dette envers la société.

– Cela me servirait à quoi de te mentir ?

– À rien, mais le mensonge et la trahison sont tellement répandus...

– Cela ne m'explique toujours pas pourquoi tant de bienveillance à mon égard.

Lou se leva et s'adossa au mur face à Perceval.

– Parce que je te crois sincère et que tu me fais confiance. Deux notions qui deviennent rares.

Il tergiversa un instant et se mit à bafouiller.

– Il faut être sincère avec les gens qui... comptent.

Lou sentit monter une appréhension en elle ; surtout, ne pas s'abandonner et se laisser aller. Elle était consciente que Perceval ressentait des sentiments pour elle. Elle se refusait à admettre qu'elle aussi. C'était nouveau, cela lui faisait peur et elle ne savait pas comment le gérer. Elle choisit de se recroqueviller sur elle-même et de basculer en mode défense, quitte à le décevoir.

– C'est une allusion un peu grossière ?

– Non, c'est ce que je ressens.

– Ne t'emballe pas. On discute comme deux amis, c'est bien ainsi, non ?

Il ne parut pas étonné de son changement radical de comportement.

– Je te proposerais bien un autre verre de vin...

Elle refusa.

– Je vais aller me coucher, répondit-elle abruptement.

Lou se saisit de son paquet de cigarettes et se dirigea vers la porte d'entrée. Elle ne pensait qu'à une chose : s'enfuir ! Elle était terrorisée à l'idée de ne pas être capable de se contrôler et de se laisser déborder par des émotions trop longtemps refoulées.

Alors qu'elle posait sa main sur le loquet, Perceval se positionna dans son dos. Il était si près que Lou pouvait sentir son souffle contre sa tempe.

– Ne le prends pas mal, mais je connais un peu ton histoire.

– Que veux-tu dire ? réagit-elle, irritée.

– Qu’à un moment, il faut se réconcilier avec son passé et savoir saisir les opportunités qui se présentent.

– Tu ne sais pas ce que j’ai vécu.

– Si !

Elle se retourna et lui fit face, ses yeux trahissaient un énervement intense. Sans s’en rendre compte, elle le bouscula avec son bras.

– Pendant ton absence, Mélina m’a un peu parlé.

Lou entra dans une colère folle.

– Putain, elle fait chier ! De quoi elle se mêle, celle-là ! Elle me pompe l’air, c’est ma vie, après tout ! J’en fais ce que je veux !

– Cool, c’est surtout moi qui lui ai posé des questions. Ne sois pas si dure avec elle. J’aurais aimé avoir une amie comme elle.

Lou poursuivit sur le même ton :

– Une amie qui te trahit, super ! ironisa-t-elle.

– Tu ne sais même pas ce qu’elle m’a dit. Si tu as des choses terribles à cacher, je ne suis pas au courant. D’ailleurs, ça ne me regarde pas. Allez, viens donc t’asseoir.

– Non ! Que t’a-t-elle dit ?

– Simplement que tu ne parlais plus à ton père depuis l’âge de seize ans. Qu’elle s’inquiétait pour toi, car tu n’avais pas construit de vie amoureuse stable à cause de cette fâcherie.

Lou s’étonna.

– Et... c’est tout ?

– Tu vois, elle n’a trahi aucun mystère inavouable. Par contre, c’est suffisant pour comprendre que tu as dû vivre une trahison ou un mensonge dont tu es ressortie profondément marquée.

– Pourquoi ?

– Car la confiance et la vérité occupent une grande place dans les valeurs que tu défends.

Lou se calma peu à peu, rassurée par les propos de Perceval.

– Et rien d’autre ?

– Franchement, tu crois Mélina capable de tout divulguer te concernant ?

– Non, bien sûr, admit Lou.

Elle s’approcha de la table où elle avait déposé son verre et but une gorgée. Elle paraissait ailleurs, comme si les propos de Perceval lui posaient question et qu’elle n’arrivait pas à trouver la réponse adéquate.

– Tu sembles bien perplexe, lui fit-il remarquer.

– Je suis un peu... perdue en ce moment. J’avais construit ma vie à ma manière, c’est vrai, mais au fond, ça me convenait. Enfin, je crois. Et puis, des événements en cascade ont tout fait exploser, je ne sais plus quoi penser. Il me faut du temps pour comprendre, digérer ou assumer, je ne sais même plus quel verbe employer !

Perceval se leva et posa ses mains sur les bras de Lou, qui le laissa faire.

– Moi, je ne crois pas ! affirma-t-il.

– Que veux-tu dire ?

– Je ne suis pas sûr que cela te convenait. Tu sais, quand j’étais en prison, pour passer le temps et ne pas trop gamberger, j’en arrivais à me persuader que la situation n’était pas si catastrophique que ça. Tu te rends compte de ce qu’un être humain est capable d’inventer pour supporter sa situation ?

– On se fabrique des habitudes, ça aide...

– Oui, mais ce n’est pas ça, la vie !

– Et c’est quoi, la vie ?

Perceval resta immobile.

Dans le silence de la nuit, deux êtres cabossés se faisaient face, chacun dans son envie de renouveau et, en même temps, dans la crainte de souffrir. Ce soir, sans se le dire, Lou et Perceval ressentaient le besoin d’oublier leur passé et de croire qu’un avenir plus doux était possible. Elle se mit à chuchoter :

– Alors, c’est quoi, la vie ?

Il approcha lentement son visage de celui de Lou. Avant de poser ses lèvres sur les siennes, il affirma :

– C’est ça, la vie !

À partir de cet instant, ni l’un ni l’autre ne prononcèrent le moindre mot, seuls leurs regards se parlèrent. Leurs baisers, d’abord lents et doux, se transformèrent rapidement en une fouguese étreinte. Leurs lèvres, leurs langues se mêlèrent. Lou invita son partenaire à prendre l’initiative, elle avait besoin de se laisser aller à ses désirs. Ce soir, elle oubliait l’emprise et le contrôle. S’abandonner, l’espace d’une nuit, sans se poser de questions et sans retenue.

Perceval la souleva et la transporta jusqu’au canapé où il l’allongea. Elle ne quittait pas son regard et se nourrissait du désir de cet homme qui était prêt à toutes les attentions pour la satisfaire. Encouragé par son comportement, Perceval devint plus intrépide. Il se saisit fermement du tee-shirt de Lou et le déchira d’un geste sec. Surprise, elle le fixa intensément puis ferma les yeux et se cabra, offrant sa poitrine aux caresses et mordillements de Perceval, qui lui valurent ses premiers gémissements de plaisir. Il se dévêtit, fit glisser le short de Lou et s’agenouilla au sol. Sa langue découvrait la peau de ce corps tant désiré, ses cuisses, son ventre, ses seins, son cou puis sa bouche, pour recommencer encore et encore. La respiration de Lou s’accéléra, ses gémissements devinrent presque des cris. Elle attendait que son partenaire intensifie la découverte du moindre recoin de son corps, qu’il la possède, elle était prête à se livrer. Elle se leva et se dirigea vers la table ; d’un geste rapide, elle balança les deux verres et se coucha sur le bois. Elle tendit les bras vers Perceval, qui s’allongea sur elle. Leurs mouvements étaient amples et saccadés. À plusieurs reprises, Lou l’invita à ralentir. Elle avait besoin de faire durer le plus longtemps possible ce moment. C’est alors que les rôles s’inversèrent : Perceval le dos collé à la table, et Lou qui le chevauchait. Elle pouvait ainsi contrôler comme elle le désirait son plaisir. Il avait compris et se laissa faire. Dans un dernier mouvement plus rapide du bassin, elle décida

de laisser exploser leur jouissance. Ses mains glissèrent sur le torse de Perceval, elle recroquevilla les doigts, ses ongles vinrent le griffer. Perceval lui prit les poignets. Lou lui sourit, interrompit son geste et vint s'étendre auprès de lui. Ils restèrent ainsi jusqu'à ce que Lou brise le silence.

– Dis-moi, l'artiste, qu'allons-nous faire de ce moment ?

– Eh bien, comme la première fois : penser que peut-être...

Elle posa son doigt sur ses lèvres.

– Non, pas ça ! Comme si tu écrivais les paroles d'une chanson.

Étonné, il exprima la première idée qui lui traversa l'esprit :

– Je ne sais pas... « Des parenthèses de bonheur », qu'en penses-tu ?

– Je préfère des guillemets, ça l'enfermera plus fort, le bonheur ne pourra plus s'échapper...

– Bien ! C'est toi l'artiste cette nuit, lui fit remarquer Perceval.

– Oui, mais la nuit ne dure pas, le jour efface tout...

– L'espoir, Lou, l'espoir !

Lou ne répondit pas mais ne put s'empêcher de penser : « L'espoir d'une autre nuit, sans doute. Mais à part ça, quoi d'autre ? »

Les gens

Les gens, il ne faut pas les juger, mais s’efforcer de deviner dans leur regard les traces des épreuves qu’ils ont vécues.

Il faut observer les rides que le temps a dessinées sur leur visage, car elles sont le résumé de toute une vie. Certaines, plus profondes, sont la marque des chagrins et des drames qui jalonnent l’existence. D’autres, plus fines, plus discrètes, se sont logées là où les joies et les rires se concentrent.

Les gens sont comme vous et moi, ils transportent leurs bonheurs et leurs peines avec eux.

Il faut les aimer, les gens, les aimer.

*

* *

Les rayons du soleil inondaient déjà généreusement les collines alentour lorsque Lou ouvrit les yeux. Elle jeta un coup d’œil rapide sur l’écran de son portable qui indiquait plus de neuf heures. Perceval était déjà debout, et une odeur de café emplissait l’appartement. Elle examina la chambre éclairée par la lumière matinale qui traversait les persiennes. Elle constata qu’à part une guitare posée contre la commode et une photo du groupe Apis datant de près de quinze ans scotchée sur un des murs, il n’y avait aucun autre objet personnel. Cela faisait presque quatre mois que Perceval s’était installé dans

cet appartement, et il ne semblait pas avoir encore investi les lieux. S'agissait-il d'une volonté de ne pas se poser ? Lou s'interrogea : n'était-il que de passage ?

Elle se leva, enfila son short et une chemise qui traînait au pied du lit, puis se dirigea vers la cuisine. Elle s'approcha de Perceval mais ne l'embrassa pas ; elle paraissait gênée. Il fit comme s'il n'avait rien remarqué et poursuivit ses occupations.

– Tout va bien ? lui demanda-t-il simplement.

– Oui, dit-elle à voix basse en s'asseyant sur une des chaises hautes du comptoir.

– Pas trop grande ?

– La chaise ?

– Non, la chemise !

Lou bafouilla.

– Ah, si, si, un peu ample, mais... mon tee-shirt n'était plus...

Il compléta sa phrase.

– Utilisable ?

Lou tourna la tête vers le canapé où gisait son tee-shirt déchiré, témoin de leurs ébats enflammés de la soirée.

– Effectivement, ça va être compliqué pour le porter de nouveau ! constata-t-elle.

– Café ou thé ? lui proposa-t-il.

– Café, sans hésitation !

– Tu as de la chance, car je n'avais rien d'autre à te proposer.

Les deux amants prirent leur petit-déjeuner dans une ambiance faussement détendue. Lou évitait de croiser le regard de Perceval, qui relançait régulièrement la conversation. Elle prenait plaisir à passer du temps avec lui, mais quelque chose de plus fort qu'elle la poussait à une forme de retenue qui, depuis le début, intriguait Perceval.

Depuis l'arrivée de Lou à la ferme d'artistes, il avait passé du temps à l'étudier. Il était certain d'une chose : s'il désirait faire un bout de chemin avec elle, il devait respecter cette ambiguïté qui faisait partie de sa personnalité. Mélina l'avait mis en garde et Perceval suivait scrupuleusement les conseils de son hôtesse. Lou l'attirait, il savait que c'était réciproque. Pour l'instant, il avait pris la décision de prendre son temps, mais cela ne durerait pas indéfiniment. Perceval devait se reconstruire, il avait envie que ce soit auprès de Lou, mais serait-il capable d'être suffisamment patient ?

Après un long moment durant lequel il fit exprès de ne plus combler les silences, Lou se leva.

– Je dois y aller, j'ai promis à James de venir visiter son atelier de fabrication. Le temps de prendre une douche et de... me changer.

– Tu peux revenir quand tu veux.

Elle baissa les yeux.

– Je sais...

– La chemise, tu me la rendras quand tu voudras.

– Par contre, le tee-shirt, tu peux le jeter, fit-elle, embarrassée.

Lou avança à pas lents vers la porte. Perceval vint se poster derrière elle sans bouger. Elle se retourna, enserra de ses mains son visage et l'embrassa.

– Merci.

– De quoi ?

– Des guillemets de bonheur.

Perceval était ému, mais il s'efforça de ne pas le montrer.

– Allez, dépêche-toi, James s'impatiente.

Il lui ouvrit la porte et la regarda traverser la cour jusqu'à son appartement.

*

* *

Avant de se rendre à l'atelier, Lou prit tout son temps. Elle avait envie de rester un peu seule, de faire le point. Elle avait l'impression de perdre

l'équilibre, que sa vie basculait, que tout devenait flou. L'avenir ne lui avait jamais fait aussi peur. Elle était consciente qu'un processus plus fort qu'elle venait de se mettre en marche, mais elle ignorait comment le gérer.

Lorsqu'elle pénétra dans le bâtiment, Lou fut happée par une intense odeur d'huile essentielle de lavande. Elle s'approcha de James qui, tout à son travail, n'avait pas remarqué sa présence.

– Je suis sûre de ne pas me tromper : tu es en train de produire un lot de savons 100 % lavande !

– Ah, tu es là ! Effectivement, quelle perspicacité ! ironisa James.

C'était la première fois que Lou visitait l'atelier de fabrication. Elle fut surprise de découvrir un véritable laboratoire avec un équipement moderne, une réserve importante de matières premières ainsi que de nombreuses étagères métalliques réservées au séchage des différents types de savons. James revendiquait le label « Bio », et cela imposait des procédures contraignantes afin de garantir la qualité de la production. Il devait donc respecter des modes opératoires ainsi qu'une traçabilité sans faille.

– Ben dis donc, je ne m'attendais pas à ça ! dit-elle la bouche à moitié ouverte en scrutant chaque recoin de l'atelier.

James, tout en vérifiant la température de l'une de ses cuves où un processus de saponification était en cours, ne put que confirmer l'impression de Lou.

– En effet, l'investissement a été assez lourd. Mais ce qui a été le plus coûteux, ce sont tous ces petits détails qu'impose l'organisme qui délivre les certifications.

– C'est vraiment impressionnant !

Il posa la main sur un des tuyaux d'évacuation où s'écoulaient les flux usés.

– Tu vois ce tube ? Eh bien, il ne rejoint pas le tout-à-l'égout. La législation impose un recyclage complet. Nous avons donc dû investir dans une véritable petite usine de dépollution où chaque filtre coûte une fortune.

Lou, maladroitement, fit part de son incrédulité.

– Et sans indiscretion, ça vaut le coup ?

Tout en continuant de vérifier la montée en température du mélange contenu dans la cuve, James la fixa en grimaçant.

– Tu as vu le débit au magasin, je crois, non ?

– Oui, bien sûr, se reprit-elle.

– Et puis, tu sais, poursuivit-il, tu n’obtiens rien sans rien tenter, et dans mon cas, sans investir ! Les frais fixes sont un peu affolants. Quand je dois rendre visite à mon cher comptable, je ne suis pas très rassuré en entrant dans son bureau.

– C’est super, ce que vous avez réalisé avec Mélina. Elle, la ferme et la gestion des résidents, et toi, l’atelier et la boutique. C’est bien ! fit-elle d’un ton nostalgique.

– Merci ! Je crois que nous avons trouvé notre équilibre de vie. Après, est-ce que ça durera ? Ça, personne ne le sait, il ne faut jurer de rien !

– Pourquoi parles-tu comme ça ? Tout roule comme vous le voulez ?

– Oui, aujourd’hui, mais demain ?

Interloquée par la remarque de James, Lou lui fit part de son étonnement :

– Mais enfin ! Vous avez des soucis ?

– Non, mais personne ne connaît... la suite.

– Effectivement, répondit-elle, dubitative.

James s’éloigna de la paillasse. La température était enfin stable, il pouvait s’accorder un moment de répit.

– Sans vouloir remuer des émotions trop vives, pour toi aussi, tout peut changer !

– Si tu le dis !

– Allez, je plaisante, j’arrête ma philosophie de bas étage.

*

* *

Au moment de l'aller-retour de Lou en Normandie, lorsqu'elle se trouvait encore à Paris, Mélina et James avaient reçu la visite d'Adrien et de Clarisse, sa compagne.

Éliane avait fait savoir à son ex-mari que ses jours étaient comptés. Adrien craignait que, même si elles n'avaient jamais été proches, Lou souffre de la perte de sa mère et se retrouve, d'une certaine façon, orpheline. Il avait du mal à se faire à cette idée. Qui maintenant lui donnerait des nouvelles de Lou ? En effet, Éliane et Adrien étaient restés en contact. Leurs échanges étaient certes rares, mais jamais ils n'avaient rompu ce lien. Adrien avait su que Lou passait ses vacances chez son amie par l'intermédiaire de Roger qui, pour la première fois, devant l'insistance et la détresse de son ancien patron, lui avait avoué la présence de sa fille à *Artistica*.

Lorsque Adrien se présenta avec Clarisse à l'entrée de la ferme d'artistes, malgré les années Mélina le reconnut immédiatement.

– Bonjour, je ne sais pas si tu te souviens de moi...

La voix d'Adrien résonna dans sa tête, le même timbre, les mêmes intonations. Il parlait plus lentement, mais elle l'aurait reconnu entre mille. Elle se mit à bafouiller, ce qui était assez rare pour interpellier son mari occupé à nettoyer sa fourgonnette. Il décida de les rejoindre.

– Comment aurais-je pu... vous oublier ? Tant de moments... c'était...

– Une autre époque... Je te présente Clarisse.

– Enchantée.

Elle les invita à entrer et à s'asseoir à l'ombre. Ils acceptèrent. Mélina proposa à son mari de venir l'aider pour transporter les verres et quelques rafraîchissements. Il s'étonna, mais devant les gros yeux de sa femme, il obéit.

Elle chuchota pour que le couple ne l'entende pas.

– C'est Adrien, le père de Lou !

– Quoi ! Tu es sûre ?

– Certaine ! Je me demande ce qu’il veut. Qu’est-ce que je vais bien pouvoir lui dire ?

– Sois naturelle, que veux-tu faire. Et elle, qui est-ce ?

– Là aussi, ça craint. Je n’en suis pas sûre, mais je crois bien que c’est, enfin...

– Enfin quoi ? insista James en se saisissant d’une bouteille de jus de pomme dans le réfrigérateur.

– Il a dit Clarisse, si je me souviens bien, c’est avec elle que Lou l’a surpris en train de... enfin, tu vois ce que je veux dire.

James poussa un grand soupir :

– Eh ben, on n’est pas dans la merde !

– Comme tu dis ! Allez, on y va !

Adrien parla peu. C’est surtout Clarisse qui s’exprima et s’efforça de rendre la conversation aussi fluide que possible. Adrien savait qu’Éliane devait annoncer son état de santé à sa fille et qu’elle était donc absente d’*Artistica*. C’est pour cette raison qu’il avait eu le courage de se déplacer, sinon, il n’aurait jamais osé prendre le risque de croiser Lou.

– Vous savez, nous ne sommes au courant que depuis hier soir pour sa mère, fit Méлина.

– Effectivement, c’est très récent.

Clarisse compléta les mots de son compagnon.

– C’est pour cette raison que nous avons préféré nous déplacer ce matin. Avec la rapidité des transports actuels, Adrien ne souhaitait pas venir cet après-midi.

Méлина les rassura.

– Vous auriez pu, Lou ne rentre que demain au plus tôt.

– Ah, elle reste plusieurs jours avec sa mère ? s’enquit Adrien.

Méлина hésitait ; elle fit signe à son mari de lui venir en aide.

– Non, dit James. Lou ressentait le besoin de passer... une soirée avec une copine à Paris.

– Très bien, fit Adrien, qui se doutait de la véritable raison de la présence prolongée de sa fille dans la capitale.

Éliane lui avait fait part de son désir d'avouer à Lou l'existence de son vrai père.

Un silence lourd s'installa avant qu'Adrien reprenne la parole. Il s'adressa à Mélina :

– Toi qui la connais bien, comment va-t-elle ?

Embarrassée, elle tenta d'éluder la question :

– Lou est très secrète, vous savez.

Adrien parlait d'une voix si basse que le jeune couple était obligé de tendre l'oreille.

– Oui, depuis bien trop longtemps.

Mélina n'avait toujours pas compris le sens de la visite d'Adrien et de sa compagne. Que désiraient-ils réellement ? Elle prit l'initiative :

– Si je peux me permettre, vous n'êtes pas ici simplement pour savoir comment se porte votre fille, je me trompe ?

Adrien n'eut aucune réaction, le regard fixé sur son verre. Clarisse posa sa main sur son bras et l'encouragea :

– Tu devrais dire ce que tu as sur le cœur, nous sommes là pour ça.

Il se décida enfin et expliqua :

– Dans quelques semaines, Lou va perdre sa mère. Nous étions restés en contact avec Éliane, j'avais donc des nouvelles de Lou et cela me rassurait. Désormais, ce ne sera plus possible, et pour moi, c'est...

Il eut du mal à poursuivre, des larmes lui montèrent aux yeux. James était bouleversé par la détresse de cet homme. Il tourna le regard vers Norah et Julia, qui s'amusaient avec Carmen à badigeonner d'anciennes toiles. L'espace d'un instant, il imagina qu'un jour l'une ou l'autre de ses filles décide de ne plus lui parler. Rien que l'idée lui était insupportable. Il s'interrogeait : comment Adrien avait-il pu supporter ce silence depuis près

de vingt-cinq ans ? Pour le jeune Écossais, c'était tout bonnement inconcevable !

Adrien se reprit :

– Je ne pourrais pas supporter de ne plus savoir ce qu'elle devient.

Mélina intervint :

– Elle est toujours en contact avec Roger, et vous aussi, je crois. Peut-être que par son intermédiaire... enfin, vous comprenez...

– Lou et Roger ont, malgré leur écart d'âge, grandi un peu ensemble. Ils sont très fusionnels et je ne veux pas mettre Roger dans l'embarras. Je l'ai fait récemment, c'est lui qui m'a avoué que Lou passait ses vacances chez toi. Je ne me sens pas le droit de recommencer, cela le fait souffrir d'avoir trahi la confiance de Lou.

Mélina corrigea ses propos.

– Vous n'avez rien fait de mal, ne vous culpabilisez pas.

– Bien sûr que si, affirma-t-il.

– Je pense avoir deviné pourquoi vous êtes là. Vous espérez que, désormais, ce soit moi qui vous donne des nouvelles de votre fille.

Adrien hocha la tête en signe d'approbation.

Tout à coup, Mélina sembla agacée, son visage se crispa. C'était elle qui connaissait le mieux cette histoire, pour l'avoir vécue en direct. Aujourd'hui, en découvrant la requête d'Adrien, elle refusait de cautionner une situation qui avait trop duré.

– Écoutez, monsieur Meunier, quitte à vous choquer, je vais être franche !

James écarquilla les yeux, craignant que sa femme se laisse emporter par son exaspération.

Intrigué, Adrien releva la tête.

– Je t'écoute.

– Ce que vous me demandez, je ne le ferai pas ! Lou souffre, elle a bousillé sa vie de femme pour... une bêtise. De votre côté, vous endurez votre peine, mais au fond, vous attendez quoi ? Le savez-vous ?

James n'en revenait pas, il était sidéré par la franchise de sa femme. Contrairement à James, Clarisse approuva les propos de la jeune femme d'un hochement de tête.

Adrien tenta de se justifier.

– Ce n'est pas si facile, tu sais.

– Mais bien sûr que si, c'est vous et Lou qui compliquez tout. De son côté, elle s'est bloquée à... seize ans, et du vôtre, vous restez sans rien faire. Pour quelle raison n'avez-vous jamais tenté de la faire revenir sur sa décision ?

– J'ai respecté sa volonté et celle de sa mère.

– Eh bien, il serait temps de débroussailler tout ça ! affirma Mélina.

James lui fit signe de se calmer, mais elle ne l'écouta pas. Elle avait remarqué que Clarisse approuvait son discours, et elle poursuivit sur le même ton. Adrien, même s'il se sentait bousculé par les propos de la jeune femme, n'eut aucune attitude de rejet. Au fond de lui, il savait que tout ce qu'exprimait Mélina était marqué au coin du bon sens.

– Tu as sans doute raison.

– Pour finir, et avec tout le respect que je vous dois, ne me demandez pas de ne rien dire à Lou. Je lui ferai part de votre visite. Bien sûr, je choisirai le bon moment, mais elle saura ! Après, ce sera à vous deux de faire ce qu'il faut ou de continuer à vous enfermer dans une attitude qui n'a plus aucun sens ! Une vie, c'est court, même à quarante ans. Elle a besoin de vous, et vous aussi, vous avez besoin d'elle.

Clarisse ne chercha pas à cacher sa satisfaction, et un sourire franc se dessina sur son visage.

Après quelques instants de réflexion, Adrien répondit :

– Tu as sans doute raison. Nous allons vous laisser, et merci de votre accueil.

Il se leva, il paraissait las. Son dos était voûté et il se déplaçait d'un pas lent. Les deux couples se saluèrent rapidement. Quand le véhicule d'Adrien

s'éloigna, James dit à sa femme :

– Je connais cette histoire par cœur, mais je n'aurais jamais pensé que cet homme me bouleverserait autant. Tu y es allée un peu fort, quand même.

– Sans doute, mais il fallait mettre un bon coup de pied dans la fourmilière.

– J'espère que ce ne sont pas des fourmis rouges, ironisa-t-il.

Il prit sa femme par la main et tous deux se dirigèrent vers l'atelier de Carmen pour découvrir les réalisations de leurs filles.

*
* *

La semaine qui suivit fut studieuse à *Artistica*, chacun se concentra sur ses obligations. Carmen était occupée par une commande d'un galeriste qu'elle avait enfin accepté d'honorer. Clara passa tout son temps à lire et relire son dernier manuscrit afin de dénicher les dernières coquilles. Même Alex mit de côté, pour quelques jours, son flegme habituel. En effet, un de ses plus gros clients lui avait fait comprendre que les délais de livraison à rallonge n'étaient plus acceptables s'il désirait poursuivre leur collaboration. Perceval passa son temps à composer. Apis n'existait plus, mais il ressentait le besoin de se projeter vers l'avenir. Il fit part à Lou de son désir de tenter l'aventure d'une carrière solo. Elle en fut ravie et l'encouragea. Tous deux passèrent quelques moments intimes ensemble. Lou gardait toujours la même ambiguïté dans l'expression de ses sentiments. Perceval profitait de ces moments en espérant qu'elle lui offrirait une relation plus solide. James put bénéficier à nouveau de l'aide de Lou dans sa boutique, ce qui le soulagea grandement. Il put ainsi s'avancer dans la fabrication de ses savons afin de garantir un stock suffisant pour les dernières semaines du mois d'août.

Quant à Mélina, elle s'occupa de ses filles encore en vacances, mais elle consacra ses matinées au renouvellement annuel des contrats des résidents. Avec son mari, ils avaient pris une décision définitive concernant Perceval.

Depuis son entrée à la ferme, son comportement avait été exemplaire et il avait accepté de signer un engagement semblable à celui de ses collègues.

Comme elle l'avait annoncé à Adrien et Clarisse, Mélina fit part à son amie de leur visite. Lou l'écouta avec un certain détachement, mais Mélina ne ressentit pas de blocage. Elle avait soulagé sa conscience en étant aussi sincère avec le père qu'avec la fille. Désormais, c'était à eux de faire évoluer leur situation.

Lou s'enquit régulièrement de l'état de santé de sa mère qui ne cessait de se détériorer. Le plus souvent, c'était avec Hector qu'elle discutait lors de ses appels téléphoniques, sa mère étant trop fatiguée pour tenir une conversation.

Elle garda aussi le contact avec ses collègues de travail. Sophie lui confirma une activité soutenue pour la rentrée. Chloé lui décrivait toujours des vacances idylliques, mais qu'en serait-il à leur retour ? Lou pensait souvent à elle, le désarroi de cette jeune femme la touchait. Cécile, quant à elle, restait fidèle à son image. Elle poursuivait, avec son ami, ses découvertes d'activités les plus extrêmes possible. Après le parapente et le parachute ascensionnel, elle venait de s'adonner au saut à l'élastique depuis un pont qui surplombait les gorges du Verdon. Selon ses dires, elle avait eu « un peu peur », mais sans plus. Cela amusa Lou qui, rien qu'à l'idée, avait l'estomac en vrille.

La dernière semaine de vacances débutait. Lou avait pris ses petites habitudes : des promenades dans les collines, de longs moments de lecture solitaires où elle put enfin découvrir l'univers de Clara. Effectivement, les amours que dépeignait l'auteure étaient parfois sanglantes, comme le lui avait décrit Alex. Lou prenait plaisir à passer du temps avec chaque résident. Perceval, bien sûr, Alex, son chouchou, et Carmen dont elle appréciait les leçons lorsqu'elle initiait Norah et Julia aux bases de la peinture. L'espace de

deux heures, Lou déposait sur la toile ce qu'elle ressentait : ses peurs, ses joies et ses angoisses, sans qu'aucun jugement ne vienne la perturber.

Le plus souvent, elle dînait avec Mélina et sa famille. Plus les jours passaient et plus les conversations s'orientaient vers des sujets banals de la vie quotidienne. Lou gardait bien évidemment à l'esprit ses tourments, mais elle était parvenue à se tisser un cocon protecteur.

Ce matin-là, assise sur la murette qui bordait son logement, Lou buvait sa deuxième tasse de café en fumant sa première cigarette de la journée, lorsqu'elle entendit son téléphone sonner dans l'appartement. Elle ne s'en soucia pas et préféra profiter du plaisir que lui procurait son intoxication à la nicotine.

Quand elle décida de rentrer pour aller prendre sa douche, elle jeta un coup d'œil rapide à son iPhone. D'un coup, son ventre se noua ; c'était Hector qui avait tenté de la joindre. Lou savait que cela n'augurait rien de bon. Habituellement, il n'appelait pas, il la laissait prendre à son rythme des nouvelles de l'état de santé de sa mère.

Elle devait le contacter sans tarder. À peine deux sonneries, et il décrocha.

– Merci d'avoir fait si vite.

– Je suppose que tu n'as pas de bonnes nouvelles à m'annoncer.

– Effectivement, je suis à l'hôpital. Ta mère y a été admise cette nuit. Elle n'était pas bien, j'ai préféré appeler le SAMU. Le médecin a imposé son hospitalisation.

C'était comme un mauvais film. Lou savait exactement comment cela allait se dérouler. Une immense tristesse l'envahit.

– Que s'est-il passé ?

– Elle s'étouffait, elle avait beaucoup de mal à respirer.

– Et là, comment va-t-elle ?

– Le médecin l'a mise sous oxygène, ça l'a calmée, mais il m'a laissé peu d'espoir.

Lou ne put retenir ses larmes. Sa mère était donc condamnée à très brève échéance.

– Combien de temps ? Ils ont pu te le dire ?

Elle perçut un profond soupir.

– Quelques jours, le médecin ne peut pas être plus précis.

– Bien sûr. Je vais venir, le temps de préparer mes affaires.

Hector souffrait de se retrouver seul face à la mort de sa femme, mais il ne voulait pas que Lou se sente obligée de quoi que ce soit.

– Je gère la situation, tu peux poursuivre ton séjour à Vaison. Je te tiendrai au courant si..., bien évidemment.

– J'arrive, Hector. Je serai là demain en fin de matinée au plus tard.

– À demain, Lou. Merci.

Elle raccrocha, se saisit de son paquet de cigarettes et partit marcher le long du chemin qui conduisait à la route goudronnée. Elle avait besoin de s'imprégner une dernière fois de ces lieux. Elle y avait trouvé une quiétude qu'elle n'avait plus ressentie depuis longtemps. Pendant près de deux heures, elle déambula au hasard, prit le chemin de la colline puis revint longer les murs de pierre d'*Artistica*. Ce n'est qu'en fin de matinée qu'elle se décida enfin à prévenir Mélina de l'imminence de son départ.

– Je ne sais pas trop quoi te dire, c'était inéluctable.

– Ça fait quand même une impression étrange. Une tristesse contre laquelle tu ne peux rien. Je me sens parfaitement impuissante.

– Je suis de tout cœur avec toi, je suis là, tu le sais. Tu peux m'appeler à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Au moindre coup de blues, n'hésite pas !

Lou serra Mélina dans ses bras. Son amie ne disait rien, aucun mot n'aurait été assez fort pour apaiser sa peine.

– Je vais aller préparer mon sac, dit finalement Lou. Je prendrai la route en début d'après-midi. Ce soir, je ferai une halte à Paris, et je rejoindrai l'hôpital d'Évreux demain dans la matinée.

Mélina fit la grimace.

– Tu vas faire ce long voyage seule en voiture, promets-moi de faire attention. Et puis, reviens dès que tu le souhaiteras.

– Je suis chez moi ici, alors, oui, je reviendrai vite !

– Merde, fait chier, tu vas me manquer. Il faut que je me retienne, sinon on va chialer comme des Madeleine, on aurait l'air malignes, plaisanta Mélina.

Lou ne souhaitait pas s'éterniser. Partir était déjà assez difficile, alors elle fit au plus vite, bourrant son sac sans prendre soin de ranger correctement ses habits. Elle envoya un SMS à Roger, fit le tour d'*Artistica* pour saluer Carmen, Clara et Alex, qui l'assurèrent de leur amitié. Elle passa un peu plus de temps avec Perceval, mais ils échangèrent peu. Lou avait simplement besoin d'être avec lui. Elle lui promit de revenir dès qu'elle le pourrait. Perceval n'était pas très à l'aise, ne sachant que dire à celle qu'il aimait et qu'il voyait s'en aller.

Elle alla embrasser Norah et Julia, qui eurent bien du mal à comprendre ce départ précipité. Lou changea d'avis et ne resta pas pour le déjeuner, préférant prendre la route le plus rapidement possible. Mélina et James l'accompagnèrent jusqu'à son véhicule. Une dernière accolade, et Lou démarra, direction Paris.

Tout au long du trajet, Lou ne cessa de penser à ces sujets qui saturaient son esprit : sa mère, son père biologique, Perceval et Adrien. Qu'allait-elle faire de tout cela ? Un sujet était déjà clos, celui de son « géniteur », dont elle ne voulait plus entendre parler. Pour tout le reste, elle avait beau le tourner et retourner dans tous les sens, aucune évidence n'émergeait.

Quand elle s'engagea sur le périphérique parisien, il était près de dix-neuf heures. Elle était épuisée autant par ce long voyage que par la trituration mentale qui inlassablement refaisait surface. Lorsque, enfin, elle se gara dans le parking de sa résidence, elle se saisit de son sac dans la malle de sa voiture

et le traîna jusqu'à son appartement. Elle ne pensait qu'à une chose : dormir ! Elle se déshabilla et s'affala sur son lit sans prendre le temps de grignoter ce qu'elle avait acheté sur une des aires de repos de l'autoroute. Machinalement, elle avala deux comprimés, habitude qu'elle avait réussi à endiguer depuis plus d'une semaine à *Artistica* : « Au moins, je suis arrivée à ça, ne plus m'intoxiquer pendant quelques jours », pensa-t-elle. Peu à peu, ses paupières devinrent lourdes, et elle s'endormit.

Elle ne se réveilla que le lendemain matin à sept heures. Son petit-déjeuner se composa d'un double café et du sandwich de la veille. Elle prit le temps de se préparer, et se maquilla soigneusement pour effacer les traces de fatigue qui creusaient son visage. Elle reprit son sac tel qu'elle l'avait laissé la veille dans l'entrée et sortit.

Dans deux heures à peine, elle serait au chevet de sa mère.

Le vieil homme

Lorsque j'étais enfant, je faisais souvent le même cauchemar. J'apercevais un vieil homme qui, d'une voix posée, m'annonçait : « Tu vivras des malheurs bien plus grands que ce que tu peux imaginer. » Affolé, je me réveillais en sursaut.

Bien des années plus tard, ce vieil homme est revenu hanter mes nuits. « Combien en as-tu vécu, combien en as-tu surmonté ? », me demanda-t-il. Le cœur palpitant, je me suis alors souvenu de lui et j'ai chuchoté : « Quelques-uns. »

Aujourd'hui, allongé dans l'obscurité, je ne dors pas. Je repense à ce vieil homme, j'aimerais qu'il réapparaisse, alors je lui dirais :

« Tu sais, j'en ai vécu des tas et en ai surmonté tout autant. »

*

* *

Lou se dirigeait vers l'entrée de l'hôpital lorsque, à travers les baies vitrées du rez-de-chaussée, elle aperçut Hector, assis sur une banquette de la cafétéria. Immobile, il tenait un gobelet de café et fixait le mur face à lui. Lou lui fit signe, il ne la remarqua pas. Ce n'est que lorsqu'elle posa sa main sur son épaule qu'il se rendit compte de sa présence.

Hector se leva et lui fit face. Elle découvrit son visage marqué et son regard vide.

– Bonjour, tu as fait bon voyage ? Merci d’être là, dit-il avant de l’embrasser chaleureusement.

– Hier, c’était pénible entre Vaison et Paris, sept heures de voiture, j’étais rincée. Ce matin, heureusement, le trajet était beaucoup moins long.

– Tu veux peut-être boire quelque chose ? lui proposa-t-il.

– Merci. J’aimerais d’abord aller voir ma mère. Comment va-t-elle ?

Le regard d’Hector s’assombrit.

– Assieds-toi, s’il te plaît.

– Pas maintenant ! Quel est le numéro de sa chambre ?

Il insista.

– Lou, je t’en prie.

Elle venait de comprendre.

– C’est fini ? s’enquit-elle.

Il soupira.

– Elle nous a quittés hier en fin de soirée. Nous étions tous les deux dans la chambre, je regardais la télé, je pensais qu’elle dormait. Je ne me suis rendu compte de rien. C’est l’infirmière qui est venue me prévenir, depuis ses écrans de contrôle, elle savait que... Elle est partie sans bruit, sans un mot. On ne s’est pas vraiment dit au revoir. Je crois qu’elle t’attendait.

Le visage de Lou se ferma. Elle s’installa sur la banquette. Hector fit signe au serveur et commanda deux cafés.

D’une voix nouée, Lou demanda :

– Pourquoi ne m’as-tu pas prévenue ?

– À quoi bon ? Je savais que tu arriverais ce matin.

– Hier soir, tu dis ?

D’un signe de tête, il confirma.

– Sois rassurée, elle n’a pas souffert.

Lou remua son café ; elle ne savait que dire et s'exprima d'une voix triste.

– Sans doute, j'espère. On ne saura jamais. Elle est partie tôt quand même, à peine soixante-trois ans. Elle avait droit à un peu plus de temps.

Hector acquiesça.

– Tu sais, la maladie frappe à tout âge et ne prévient pas.

Hector ne voyait aucune émotion sur le visage de Lou. Il se disait que, peut-être, elle s'était déjà faite à l'idée de voir disparaître sa mère et que l'émotion était moins forte que lorsqu'elle avait appris qu'elle était condamnée.

– Ça va aller ? s'autorisa-t-il.

– Et toi ? De toute façon, avons-nous le choix ?

– Non, fit-il.

Elle insista.

– Je suppose que tu n'as pas dormi, tu tiens le coup ?

Hector s'affaissa, les bras croisés posés sur la table.

– Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Je suis resté avec elle le temps qu'ils fassent le nécessaire avant de la transférer à la...

Il ne put prononcer le mot.

Lou posa sa main sur celle de son beau-père. Elle sentit de légers tremblements.

– Tu es épuisé. Je vais m'occuper des papiers. Rentre te reposer, je te tiendrai au courant.

Hector refusa.

– J'ai prévenu les Maury, ils doivent passer dans l'après-midi. Je rentrerai avec eux.

– J'aimerais la voir.

– Bien sûr, je vais t'accompagner. Les pompes funèbres ne doivent venir qu'en fin de matinée.

Lorsqu'elle se trouva face au corps inerte de sa mère, Lou ne put retenir ses larmes. Hector la laissa seule, il se doutait qu'elle en avait besoin. Un sentiment diffus de nostalgie l'envahit quand elle repensa à son enfance et aux rares moments de complicité qu'elles avaient vécus ensemble. Tout en laissant glisser ses pensées, Lou se focalisa sur les propos de son père biologique et les mensonges d'Éliane qui, à cet instant, résonnèrent plus fort. Elle s'approcha de la dépouille de sa mère et lui murmura, comme pour exorciser son incompréhension :

– Je ne saurai jamais pourquoi tu m'as menti, tu as sans doute cru bien faire. Adieu, maman.

Lou et son beau-père consacrèrent la fin de la matinée à régler les dernières formalités administratives avec l'hôpital et les pompes funèbres. Éliane avait pris la précaution de faire part de ses dernières volontés à son mari. Elle souhaitait être incinérée. Ses cendres devaient être répandues pour moitié dans la baie de Vannes, sa région de naissance, et pour l'autre moitié dans la campagne aux alentours d'Avignon. Lou n'en avait jamais discuté avec sa mère. Elle s'étonna du choix de la crémation, mais le respecta.

Lou s'inquiétait pour Hector qui, désormais, était seul et paraissait complètement dévasté. Elle craignait qu'il s'écroule et ne trouve pas la force de redonner un sens à son existence. Elle s'évertua à lui démontrer qu'il lui restait de belles années à vivre malgré la mort de celle avec laquelle il avait partagé son quotidien pendant près de vingt-cinq ans.

Dès son arrivée, le couple Maury entoura Hector de son amitié, ce qui soulagea Lou et lui permit de prendre le temps nécessaire pour prévenir les personnes qui avaient compté pour sa mère. Elle fut surprise de constater qu'il y en avait bien peu. Elle hésita à appeler sa tante qui vivait encore dans la maison familiale en Bretagne. Les deux sœurs n'avaient plus été en contact depuis qu'Éliane avait décidé de partir pour Avignon, quarante-deux ans auparavant. Lou ne voulut pas rentrer dans des querelles familiales qui

n'étaient pas les siennes et fit son devoir. Elle prévint sa tante, qui l'assura de son amitié et de son... absence lors de la cérémonie au crématorium d'Évreux, prévue le surlendemain.

Quelques amis de sa mère et de son beau-père avaient tenu à être présents. Mélina et James firent le déplacement avec Roger, ce qui toucha profondément Lou. Sophie était également là avec son mari, ainsi que Cécile et son compagnon. Chloé s'excusa. Armand pensait qu'ils n'étaient pas assez intimes pour interrompre leurs vacances et faire un long aller-retour. Lou ne s'en offusqua pas et eut une pensée pour sa jeune collègue, toujours sous l'emprise pesante de son mari. Avant que le cercueil ne s'efface derrière l'épais rideau de velours violet, Lou prononça quelques mots en hommage à sa mère. L'émotion était palpable, mais retenue. Ce qui chagrinait le plus Lou, c'était cette part d'inconnu qui disparaissait et toutes ces questions qui resteraient à jamais sans réponse.

Dès la sortie du crématorium, Lou tomba dans les bras de Roger et de Mélina, qui lui fit part des témoignages d'amitié de tous les résidents d'*Artistica* et en particulier de Perceval, qui n'avait pas osé la déranger dans ce moment si personnel.

– Merci d'être là tous les deux.

– C'est tout à fait normal, répondit Mélina avant de se diriger vers Hector afin de lui présenter ses condoléances.

Lou et Roger échangèrent dans leur langage habituel. Bien évidemment, personne ne pouvait comprendre leurs gestes.

– Il n'est pas venu ? s'enquit Lou.

– Non, il a pensé que c'était mieux ainsi. Peut-être que tu aurais dû le contacter ?

Lou réagit de façon identique à propos de son père, mais avec moins de virulence.

– Non.

Roger remarqua l'attitude plus neutre adoptée par Lou, il ne fit aucun commentaire à ce sujet, ce n'était ni le lieu ni le moment.

Lou décida de rester quelques jours auprès d'Hector. Elle avait besoin de passer du temps dans cette maison où sa mère avait accumulé tant de souvenirs. Inconsciemment, avait-elle l'espoir de dénicher quelques réponses à ses interrogations au milieu des bibelots, photos et autres objets amassés presque maladivement ?

– Tu peux récupérer tout ce que tu veux, lui proposa Hector.
– Merci, je pense que je vais prendre quelques photos, mais rien d'autre.
– C'est toi qui vois, dit-il avant de regagner son atelier où il passait la plupart de son temps depuis la disparition de sa femme.

Lou se sentait inutile, mais n'écourta pas son séjour. Au cours de leur dernier dîner avant qu'elle ne regagne Paris et ses rendez-vous professionnels, elle questionna Hector :

– Que vas-tu faire désormais ?
Il eut un soupir de résignation.
– Je n'en ai aucune idée. Nous avons construit une partie de notre vie ici, mais je me sens seul. Je la revois un peu partout dans chaque pièce. Je crains de ne pas pouvoir le supporter.

– Je comprends.
– Et puis, cette maison est désormais à moitié à toi.
Lou exprima sa surprise.
– Ne t'inquiète pas, Hector. De toute façon, légalement, tu restes ici autant que tu veux.

– Je sais, mais je ne crois pas en avoir envie. Si tu es d'accord, nous pourrions vendre. Je ressens le besoin de me rapprocher de mes fils.

Le projet de son beau-père la surprit par sa rapidité.

– Tu leur en as parlé ?
– Oui, quelques mots après la cérémonie.
– Quelle a été leur réaction ?

– « Comme tu le souhaites », telle a été leur réponse.

– C'est bien !

– Je ne sais pas, ça veut tout et rien dire.

– Fais comme tu le sens, c'est le mieux.

– Oui, oui... fit-il laconiquement.

Lou comprit que son beau-père n'avait pas envie de poursuivre cette conversation. Elle se leva et alla faire quelques pas dans le jardin pour fumer une cigarette. Hector desservit la table avant de la rejoindre.

– Tu rentres à Paris demain ?

– Dans la matinée.

– Je ne sais pas quand nous aurons l'occasion de nous revoir.

– Rapidement, j'espère, fit-elle.

Il glissa sa main dans la poche de sa veste et en retira une clef USB qu'il tendit à Lou.

– Tiens, c'est pour toi !

Elle s'en saisit et fit part de son étonnement :

– Qu'est-ce que c'est ?

– C'est ta mère. Elle n'avait plus la force d'écrire. Alors, elle a enregistré quelques mots... pour toi.

Lou sentit l'émotion monter.

– Pour... moi ?

– Oui, elle m'a demandé de m'absenter pendant l'enregistrement. Je ne sais pas du tout ce qu'il contient.

– Merci, dit-elle d'une voix étranglée.

– C'était son souhait. Je te laisse, je vais me coucher. À quelle heure comptes-tu partir demain ?

– Je dois être à Paris pour le déjeuner. Nous devons faire un point avant avec ma cheffe d'agence sur les urgences à traiter.

– Parfait, cela nous laisse un peu de temps. Bonsoir, Lou.

– Bonsoir, Hector.

Lou tenait entre ses doigts la clef USB. Elle eut d'abord envie de l'écouter tout de suite et se dirigea vers la chambre pour y récupérer son ordinateur portable. Mais elle se ravisa et décida de n'en prendre connaissance que lors de son voyage de retour vers Paris.

Lou se réveilla tôt et en profita pour déambuler une dernière fois dans la maison, à la recherche d'une ultime trace laissée par sa mère. Hector était déjà dans son atelier, elle le rejoignit. Ils discutèrent de divers sujets : du travail de Lou, du projet d'Hector de rejoindre le Vaucluse, du prix de la maison dans le cas où ils décideraient de la mettre en vente, et de la cérémonie qui avait été simple et sincère. Hector proposa de récupérer l'urne au crématorium et de remettre à plus tard la programmation des dates pour répandre les cendres d'Éliane. Soulagée par cette proposition, Lou accepta. Elle n'avait aucune envie de conserver... sa mère dans un contenant en céramique.

*
* *

Dès la sortie du village, Lou enclencha la clef dans la prise USB de sa voiture. Son cœur s'accéléra lorsqu'elle entendit la voix faible, mais claire de sa mère :

« Lou,

Lorsque tu prendras connaissance de cet enregistrement, je ne serai plus de ce monde.

J'avais d'abord pensé à rédiger une lettre, mais à chaque fois, je reportais ce moment. Ce n'est que lorsque je ne me suis plus sentie capable d'écrire que j'ai pris la décision de... parler. Je te dois certaines explications.

D'abord, excuse-moi si parfois je bafouille, si ma voix faiblit ou si les mots que j'utilise ne sont pas les plus adaptés à la situation. Quand on écrit, c'est plus facile, on a la possibilité de se corriger, de réajuster une idée, de

peser la ponctuation. Quand on parle, c'est différent ! Je sais que je n'aurai pas la force de recommencer cet enregistrement, alors sois indulgente.

Au fond, c'est peut-être mieux ainsi. Je serai plus naturelle, j'exprimerai plus sincèrement mes sentiments.

Lou, ma fille, je suis consciente de n'avoir jamais été la mère que tu espérais et que tu aurais méritée. Je n'ai jamais su te montrer mon amour, empêtrée dans mes mensonges et mes incohérences. J'ai été faible, j'ai profité des autres et tu en as pâti depuis le jour de ta naissance.

Tu as eu le courage de rencontrer ton père biologique. Tu as dû voir l'homme qu'il était, il n'y a rien d'intéressant en lui, absolument rien. Tu es largement adulte, la décision t'appartient, mais si je peux me permettre de te donner un conseil : oublie-le !

J'ai fait des tas d'erreurs dans ma vie, mais je ne veux pas que tu penses que tu en fais partie. Évidemment, je te mentirais si je te disais que tu as été une enfant désirée. Tu es arrivée par hasard, par accident, je ne sais pas trop quel mot utiliser. Par contre, ce que je peux t'assurer, c'est que dès que je t'ai sentie en moi, une seule chose m'a importé : construire ton bonheur. J'ai eu la faiblesse de confondre le bonheur et la sécurité matérielle, et je le regrette profondément. Je désirais te garder et ça, personne ne peut le mettre en doute. Je l'ai d'ailleurs payé au prix fort, ma famille m'a définitivement tourné le dos. Je ne me suis pas sentie capable de t'assumer seule, alors j'ai profité de deux hommes, celui qui t'a conçue et celui qui t'a aimée et qui t'aime encore aujourd'hui, plus que tout.

D'abord, avec ce chef d'entreprise et député, ce fut un véritable combat d'intimidation entre nous ! Il m'a fait perdre mon travail et mon logement. J'ai résisté et je l'ai menacé afin d'obtenir de l'argent pour m'aider à passer ce moment délicat en contrepartie de mon silence.

Et puis... il y a eu Adrien. Je n'en suis pas fière, j'ai abusé de sa confiance et de l'amour qu'il me portait et qui n'était pas... réciproque. J'ai vu en lui le mari et le père qui subviendrait à nos besoins. Il était doux,

gentil, et au centre de réinsertion, je n'entendais que du bien de lui. J'ai pris quelques renseignements, j'ai su qu'il avait une bonne situation. Il ne me restait plus qu'à jouer la comédie de la jeune femme amoureuse, ce que j'ai su faire à merveille. Il n'a pas hésité à accepter de te considérer comme sa fille. Quelle magnifique preuve d'amour !

J'ai essayé, mais je n'ai jamais pu donner à Adrien toute la tendresse qu'il m'offrait, je ne ressentais que de la reconnaissance pour lui, rien de plus. La comédie s'est alors transformée en un arrangement tacite. Je me suis, de plus en plus, tournée vers des aventures sans lendemain. Adrien le savait, il l'acceptait. La seule chose qui lui importait, c'était que tu grandisses avec un père et une mère à tes côtés et que tu ne fasses pas partie de la longue liste d'enfants de parents séparés. Avec le temps, nous avons fait une sorte de marché... c'est horrible de dire cela, et pourtant, c'est la stricte vérité. Il m'offrait la stabilité, la respectabilité et une certaine aisance financière, et en contrepartie, je pouvais faire ma vie de mon côté. Lui n'a pensé qu'à ton bien-être, beaucoup trop même. Vos liens étaient si forts que cela me faisait peur parfois, et l'avenir m'a donné raison. Il a eu de très rares aventures, une seule a compté. C'est d'ailleurs avec elle que tu l'as surpris, ce qui a provoqué cette décision sur laquelle tu ne veux pas revenir. Tu appelles ça une trahison impardonnable, tu te trompes, ma fille. J'espère que tu le comprendras avant qu'il ne soit trop tard.

Avec le recul, Adrien et moi avons eu tort tous les deux. Si nous avions décidé de divorcer, aujourd'hui, vous ne seriez pas fâchés et peut-être que toutes les deux nous aurions réussi à tisser des liens solides. Tu aurais pu construire ta vie de femme sans être dans un combat perpétuel contre les hommes et surtout contre toi-même.

Voilà ma fille, je suis fatiguée, tu dois l'entendre à ma voix qui faiblit. L'essentiel, je viens de te le dire. Pour le reste, j'espère que ma disparition sera pour toi l'occasion de renouer avec celui qui n'a jamais cessé de t'aimer. Tu mérites une autre vie et lui n'a pas à subir ce silence. C'est à toi

de décider, tu as encore... la moitié de ta vie devant toi, ne gâche pas cette chance. Ton père vieillit, il n'est pas éternel, il t'attend.

Lou, pardonne-lui, pardonne-lui de t'avoir trop aimée.

Ta mère qui regrette et qui t'aime. »

Toujours plus haut

La beauté de la vie ne se limite pas à une longue et rassurante certitude. Certes, l'idée est séduisante, mais elle conduit inexorablement à la monotonie des jours qui passent, sans relief et sans âme.

C'est tout le contraire : il faut accepter de se tromper, d'échouer, et d'inlassablement recommencer.

À chaque carrefour de l'existence, il faut délaissé les autoroutes rectilignes et sécurisantes pour emprunter les chemins caillouteux où, derrière chaque virage, se cache une épreuve pour nous aider à grimper, plus haut, toujours plus haut.

*

* *

Malgré l'insistance de Mélina, Lou ne revint pas à *Artistica* pour y passer ses derniers jours de vacances. Après la période tumultueuse qu'elle venait d'affronter, elle préféra retrouver ses marques à Paris et ne pas s'infliger la fatigue supplémentaire d'un nouvel aller-retour pour un séjour d'à peine deux jours. Lors d'une de leurs conversations téléphoniques, Perceval ne put cacher sa déception. Lou, comme elle le lui avait promis, lui assura que, dès que l'occasion se présenterait, elle n'hésiterait pas à redescendre pour un long

week-end. Pour l'instant, elle ressentait le besoin de se replonger dans le travail afin d'occuper son esprit à des tâches qu'elle connaissait par cœur.

Sophie, sa responsable, était encore en vacances. C'est Lou, avec l'aide de Chloé, qui se chargea de la réouverture de l'agence dès le lundi suivant. Après plus d'une heure où elles parlèrent de leurs congés, les deux collègues se mirent enfin au travail. Chloé se chargea du traitement de la montagne de courrier qui s'était accumulé. Quant à Lou, elle devait aller vérifier que les conditions imposées dans le compromis de vente par le couple Evans étaient respectées. Avant de prendre la route de Versailles, elle téléphona à monsieur Manson pour s'assurer de sa présence.

Lorsque Lou arriva sur place, le gardien l'accueillit avec retenue, ce qui l'étonna suffisamment pour qu'elle lui en fasse la remarque.

– Quelque chose ne va pas ?

Il lui fit part de son mécontentement.

– Les futurs propriétaires sont pénibles ! Ils appellent pour un rien. J'ai l'habitude de cette maison, ils pourraient me faire un peu plus confiance !

Lou ne put cacher son étonnement et son inquiétude de voir monsieur Manson lui filer entre les doigts, alors qu'il s'était engagé à rester au service du couple d'Américains. Elle devait réagir au plus vite, au risque de voir une des conditions du compromis s'envoler, mettant la vente en péril.

– Que se passe-t-il ? Ils n'ont pas à vous appeler ! Ils doivent passer par l'agence tant que l'acte de vente n'a pas été signé.

– Je vous assure qu'ils ne se privent pas ! affirma-t-il avec un geste d'agacement.

– Je suis vraiment navrée. Vous auriez dû nous en informer au plus vite.

– Vous étiez fermés ! Cela fait une semaine qu'ils me harcèlent. En plus, ce n'est pas toujours évident de se comprendre, leur français est parfois étrange. Quand on me dit « enlever l'herbe », moi je comprends « tondre le gazon ».

– Ça me paraît logique, confirma Lou.

– Oh non ! Ce serait trop facile. « Enlever l’herbe » signifie qu’ils veulent goudronner une partie de la pelouse pour y faire un parking. Il faut que ce soit réalisé avant leur arrivée ! Je pense qu’ils doivent me prendre pour une entreprise de travaux publics !

Lou s’énerva.

– Quoi ? Mais enfin, ils n’ont pas le droit ! Que disent les propriétaires actuels ?

Monsieur Manson soupira de dépit.

– Injoignables ! J’ai laissé plusieurs messages. En vacances, eux aussi. Tout ça commence à m’agacer sérieusement !

Lou tenta de rassurer le gardien.

– Je vais m’occuper de ce problème au plus vite, et je reviens vers vous dès que j’ai des nouvelles.

– Merci ! Je veux bien travailler pour eux, mais pas dans ces conditions. Je ne suis pas leur esclave.

– Ne vous inquiétez pas, ils n’ont pas à se comporter de la sorte. Nous allons régler ce différend sans tarder.

– Je compte sur vous ! lança le gardien qui enfila ses gants et reprit la taille de la haie qui bordait l’avenue.

– Je vais vérifier que tout se passe bien à l’intérieur. L’entreprise de services que nous avons déléguée a dû prendre ses fonctions en début de semaine dernière, c’est bien cela ?

– Oui, grommela monsieur Manson.

Lou préféra ne pas poursuivre cette discussion avant d’avoir des informations plus précises. Elle se dirigea vers la bâtisse et constata que tout était prêt pour accueillir le jeune couple. Deux femmes de ménage s’affairaient afin que la propriété soit dans un parfait état de propreté. La cuisine avait été aménagée selon les désirs des futurs propriétaires, et la société de services avait délégué une personne qui se rendrait disponible dès que le couple d’Américains serait présent à Versailles.

Lou poussa un soupir de soulagement. Elle n'avait à régler que le problème concernant monsieur Manson. Même si Sophie était encore en vacances, Lou la contacta en espérant qu'elle décrocherait son téléphone. Deux sonneries suffirent.

– Bonjour, Lou. Comment vas-tu ?

– Moyen, je suis à Versailles et le gardien est hors de lui.

– Déjà au boulot, c'est bien, ça ! En ce qui me concerne, encore quelques jours de vacances, ironisa Sophie. Tout se passe bien à l'agence ?

La remarque de sa responsable, qui ne semblait pas prendre la mesure de la situation, exaspéra Lou qui ne se priva pas de le lui faire remarquer.

– Écoute, on a un problème urgent à régler. Selon ce que tu m'avais assuré, tout se déroulait pour le mieux concernant cette vente. La rentrée offre quelques surprises désagréables !

Compte tenu de l'énervement de Lou, Sophie préféra lui faire part des dernières informations.

– Ne t'inquiète pas. Les propriétaires actuels m'ont contactée et m'ont demandé de rappeler le calendrier aux Américains, ce que j'ai fait. Ils ont compris et se sont excusés. Les travaux qu'ils souhaitent réaliser dans le parc n'auront lieu qu'après la signature de l'acte, fin septembre. Seul l'aménagement de la cuisine faisait partie du contrat.

Lou était soulagée, malgré le fait qu'elle n'avait pas été mise au courant.

– Très bien, mais tu aurais pu me le dire. Je suis passée pour une imbécile auprès du gardien.

– Ça ne date que d'hier, précisa Sophie.

– O.K., je vais donc le rassurer. Mais bon...

– Tout va bien se passer. Tu as eu des vacances un peu... compliquées. Recommence sur un rythme tranquille, lui conseilla Sophie.

Sur la terrasse, face à la piscine, Lou alluma une cigarette avant de répondre.

– Faut faire le boulot, voilà tout !

– Je n’ai aucune inquiétude à ce sujet. Au fait, demain à midi, nous déjeunons toutes les quatre au *Lotus bleu*, à côté de l’agence. Tu es partante, je suppose ?

– Mais, tu es encore en vacances et Cécile également, s’étonna Lou.

– Oui, mais déjà rentrée à Paris, donc disponible ! Cécile est d’accord et Chloé également. Alors, ça te dit pour les nems ?

Lou se détendit enfin.

– Si tu me prends par les sentiments.

– Allez, va donc rassurer monsieur Manson. Demain, douze heures trente ?

– Super, à demain, donc !

Avant de rentrer à l’agence, Lou tranquillisa le gardien. Celui-ci lui fit part de son étonnement quant aux désirs des Américains de transformer le parc et de réduire les espaces verts. Lou lui conseilla d’en discuter directement avec eux lorsqu’il en aurait l’occasion. Elle ne se faisait guère d’illusions, mais une fois l’acte signé, cela ne la concernerait plus.

*
* *

Les quatre collègues étaient installées dans le jardin intérieur du *Lotus bleu*. Elles profitaient de l’ombre de l’imposante glycine dont les stolons avaient envahi la tonnelle de bois et diffusaient une douce odeur fleurie. Les discussions allaient bon train et l’effet du vin rosé, cumulé avec celui de l’apéritif, amplifiait l’ambiance légère et conviviale. Cécile, grâce à ses remarques toujours aussi naturelles, provoqua plusieurs fous rires. Chloé paraissait détendue, même si ses conversations revenaient inlassablement sur son mari qui, selon ses dires, avait changé et lui avait promis d’être plus présent pour la vie de famille et moins axé sur ses responsabilités professionnelles. Personne n’était dupe. Mais l’amitié consiste aussi parfois à laisser croire que les illusions peuvent devenir réalité. Tout se déroula sans accroc jusqu’au dessert et une nouvelle remarque de Chloé, qui affirma

qu'Armand, désormais, s'occuperait seul de sa fille, Mélodie, lorsque sa femme ressentirait le besoin de sortir avec ses amies. Lou ne put se retenir, et sa remarque plomba l'ambiance.

– Franchement, tu y crois ? lança-t-elle à sa collègue.

Sophie manqua de s'étrangler en avalant un morceau de fruit de sa coupe glacée. Elle préféra ne rien dire, contrairement à Cécile, qui ne manqua pas de réagir à la remarque inappropriée de Lou.

– Pourquoi faut-il toujours que tu mettes en doute les bonnes intentions des gens ? rétorqua-t-elle.

– Les hommes...

Furieuse, Cécile l'interrompt.

– Les hommes, oui, on sait : des prédateurs, selon toi !

Lou tenta de gommer sa maladresse.

– Excuse-moi, Chloé, je n'aurais pas dû.

Mais le mal était fait. Chloé répondit d'une voix faible :

– Au fond, tu as sans doute raison, mais laisse-moi y croire.

Cécile reprit :

– Exactement, laisse-la y croire ! Si on ne croit en rien dans la vie, on fait quoi ?

Lou réitéra ses excuses.

– J'ai dit une énorme bêtise, je suis confuse. Le rosé me tourne la tête.

Sophie en profita, persuadée que la remarque de Lou allait clore cet incident. Elle fit mine de confisquer son verre.

– Voilà, terminé ! Tu raconteras moins d'imbécillités.

La situation semblait se calmer, jusqu'à ce que Cécile relance Lou.

– Puisque tu connais si bien les hommes, tu pourrais peut-être nous parler du tien !

Sophie posa sa main sur l'avant-bras de Cécile.

– Allez, c'est bon ! Si on finissait le repas tranquillement. Lou s'est excusée, et puis elle a vécu des vacances... pas faciles.

– Mais nous allons le terminer tranquillement, en écoutant Lou nous conter ses histoires d’amour ! ironisa malicieusement Cécile.

Chloé intervint pour dédramatiser la conversation.

– Ce n’est pas grave, c’est oublié, fit-elle.

Cécile ne lâcha rien.

– Alors, comment s’appelle l’heureux élu ?

Sophie s’évertua à changer de conversation.

– Lundi prochain, réunion de rentrée à l’agence, vous n’avez pas oublié ?

Ce qui n’empêcha pas Lou de répondre d’une voix neutre :

– Au fond, Cécile, tu as raison, je donne des leçons alors que ma vie amoureuse n’est qu’un vaste champ de ruines. Et Chloé a raison d’espérer. J’ai la vision déformée lorsque je parle des hommes et de confiance. Un ancien ressentiment qui me pourrit la vie... et m’empêche surtout de construire et de partager quoi que ce soit.

Cécile resta bouche bée, abasourdie par la réponse de Lou, qui ressemblait plus à une confession. Chloé ne put cacher sa stupéfaction.

– Euh, je ne savais pas, je suis navrée de toujours me plaindre.

– Tu ne te plains pas. Tu espères et c’est bien, répondit Lou d’une voix blanche.

Sophie se sentit soulagée lorsque le naturel de Cécile reprit le dessus et sauva la fin du repas.

– Bon allez, un saké pour tout le monde et on fait un reset, O.K. ?

Chloé acquiesça d’un signe de tête. Seule Lou paraissait perdue dans ses pensées. Le serveur déposa les verres sur la table. Cécile poursuivit :

– Allez, à nous ! Cul sec, les filles !

Lou reposa son verre, la gorge en feu.

– Perceval ! lança-t-elle.

– Pardon ? fit Cécile. Un autre verre ?

– Pourquoi pas, répondit Lou. Il s’appelle Perceval, répéta-t-elle, et peut-être que...

– Peut-être que quoi ?

Sophie, surprise par l'inhabituelle confiance de Lou, n'osa pas rebondir, elle préféra faire un signe au serveur pour qu'il apporte l'addition.

– Bon, eh bien, je crois que nous avons le ventre plein et un peu trop bu. Et dire qu'il y en a deux qui vont bosser. L'efficacité ne va pas être au rendez-vous, s'amusa-t-elle.

Un silence pesant s'installa. Chacune attendait de pouvoir se lever et repartir vers ses occupations. Mais Lou poursuivit :

– Je vais te répondre, Cécile. Peut-être qu'à quarante ans, je vais enfin laisser tomber mes défenses. Ce n'est pas très glorieux, je ne sais pas si j'en aurai la force et même si ça a un sens, mais c'est maintenant ou jamais...

Le serveur venait juste d'apporter la note. En sortant du restaurant, Cécile prit Lou par les épaules.

– Tu es courageuse, tu sais. Et, si je peux me permettre un conseil : ne résiste pas, accepte l'évidence.

Le visage de Lou s'éclaira quelque peu.

– Et toi, tu es toujours aussi... naturelle.

– « Gaffeuse » serait plus approprié !

– Si tu le dis...

– Non, je l'affirme !

– Alors...

Elles se mirent à rire et se saluèrent. Chloé et Lou se dirigèrent vers l'agence. Avant de s'engouffrer dans la bouche de métro, Sophie fit signe à Lou qu'elle l'appellerait dans l'après-midi.

En fin de journée, une fois de retour à son appartement, Lou avait l'âme mélancolique. Elle préféra ne pas s'enfermer entre quatre murs et alla se balader dans les allées du jardin du Luxembourg. Elle déambula longuement avant de s'asseoir sur un banc, songeant à sa confession du déjeuner. Comment avait-elle pu se risquer à avouer quelque chose de si personnel ? L'aspect festif du moment et l'insistance de Cécile n'expliquaient pas tout.

Sans doute avait-elle besoin de se confier sur une situation qui bouleversait ses habitudes. Perceval se trouvait sur son chemin, il était prêt à l'accompagner, elle le savait. Mais aurait-elle la force de chambouler sa vie et ses certitudes pour tenter le bonheur ?

Elle resta un long moment assise, immobile, à regarder les promeneurs et les joggeurs défiler devant elle. Elle songea à sa mère. Depuis sa disparition, Lou ne ressentait aucun manque et un sentiment de culpabilité l'envahissait parfois. Elle prit son portable, mit son oreillette et écouta de nouveau l'enregistrement qu'elle lui avait laissé. L'émotion était bien évidemment présente, mais cela ne l'empêchait pas de peser chaque mot, chaque phrase. Une impression de facilité dans le discours l'embarrassait. Certes, les explications d'Éliane étaient sincères, presque trop. Tout s'emboîtait parfaitement et cela questionnait Lou. Sa mère lui avait déjà menti, son père biologique avait recadré certaines de ses affirmations. Alors, pourquoi Lou prendrait-elle ses dernières paroles pour argent comptant ? Elle préféra chasser cette idée de son esprit. Elle n'imaginait pas que sa mère mourante ait pu, une fois de plus, s'arranger avec la vérité.

La nuit commençait à tomber lorsqu'elle se décida à quitter les allées du jardin du Luxembourg. Son estomac lui rappelait les excès du déjeuner. Elle préféra ne pas dîner et se prépara une tisane afin d'apaiser la lourdeur de sa digestion. Elle s'affala sur son canapé et, prenant sa télécommande, zappa sur les différentes chaînes pendant une bonne partie de la soirée, sans trouver un programme à sa convenance. Il était près de vingt-trois heures lorsqu'elle se dirigea vers sa chambre. Elle s'allongea sur son lit, les mains derrière la tête. D'habitude, en pareille situation, elle aurait lancé sa chasse sur internet, à la recherche d'une proie. Ce soir, elle n'en avait aucune envie. Elle considéra qu'il s'agissait d'une première victoire dans sa quête d'une hypothétique reconstruction. Machinalement, elle se saisit de son iPhone et consulta les derniers SMS qu'elle avait reçus. Elle s'attarda sur le message de Mélina qui, dans l'après-midi, lui avait envoyé un simple smiley amical. Lou savait que

lorsque Norah et Julia étaient couchées, James et Mélina basculaient leurs Smartphones en mode vibreur. Alors, malgré l'heure tardive, elle lui répondit avec un autre smiley qui envoyait une bise. Elle avait à peine posé son téléphone sur sa table de nuit que la réponse de son amie arriva.

« Tout va bien, ma belle ? »

Son visage trahissait une profonde nostalgie. Vaison, la vie à *Artistica*, Mélina et sa famille, Roger et... Perceval lui manquaient.

« J'aimerais être avec vous », tapota-t-elle sur son clavier.

« Nous t'attendons, quand tu veux ! Bonne nuit, je suis crevée, je vais dormir. Je t'appelle demain. »

« À plus, bises. »

Lou éteignit son portable. Elle était seule dans cet appartement parisien et elle savait qu'elle aurait du mal à trouver le sommeil. Tout à coup, une idée lui vint à l'esprit : et si elle proposait à Sophie d'ouvrir une agence dans la région d'Avignon ? Rapidement, l'hypothèse lui parut farfelue. Elle abandonna cette éventualité et, comme trop souvent, elle choisit de se plonger dans un sommeil chimique. Cette nuit, elle n'avait aucune envie de ressasser sa solitude.

Malgré les somnifères, Lou passa une nuit agitée, peuplée d'angoissants cauchemars et de nombreux réveils. Lorsqu'elle ouvrit les volets de sa chambre, elle constata qu'une épaisse grisaille était accrochée aux toits de la capitale. Un léger crachin se mêlait à la pollution et se déposait en fine couche sur les feuilles des marronniers du jardin du Luxembourg. La météo de cette matinée d'un des derniers jours du mois d'août était aussi morose que ses pensées.

Lou prit son petit-déjeuner et se prépara pour se rendre à l'agence. Elle avait rendez-vous avec des clients dans un immeuble proche de la place de l'Étoile. Mais avant, elle devait classer tout un tas de paperasses qu'elle avait laissées traîner depuis son retour. Lorsqu'elle poussa la porte de l'agence, Chloé était déjà en plein travail, l'oreille collée au téléphone. Lou en profita

pour préparer deux tasses de café et fit signe à sa collègue de la rejoindre dès qu'elle en aurait terminé. Tout en introduisant les dosettes dans la machine à expresso, elle songea à Perceval : que faisait-il à cet instant ? Elle lui envoya un message simplement pour lui dire qu'elle pensait à lui. C'était suffisamment inhabituel pour qu'elle hésite avant d'appuyer sur la touche « envoyer », mais elle se souvint du conseil de Cécile la veille : « Ne résiste pas. » Elle confirma son envoi.

« J'espère que je ne te dérange pas. Je pensais au soleil qui doit baigner Artistica. Ici, tout est gris, je t'embrasse. »

Lorsque Chloé s'approcha, elle offrit à Lou un large sourire avant de l'embrasser.

– Tu as l'air en pleine forme, lui dit Lou. Encore désolée pour hier.

D'une voix posée, qui ne portait aucune colère, Chloé la rassura :

– Tu ne vas pas t'excuser dix fois. Tu l'as déjà fait hier. En ce qui me concerne, c'est oublié. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je dis ça : il n'y a rien à oublier. Tu as parlé avec ton cœur et c'est très bien !

Lou jeta un coup d'œil rapide à son portable posé sur son bureau ; aucune réponse. « Pas encore réveillé, sans doute », se dit-elle.

Elle constata que Chloé était plus apprêtée qu'à l'accoutumée. Elle portait une jupe droite au-dessus du genou et un chemisier crème qui laissait deviner la naissance de sa poitrine. Son visage était éclairé par un lumineux maquillage, et ses cheveux laissés libres contrastaient avec l'habituelle queue-de-cheval.

– Tu es radieuse, insista Lou.

Il y eut un instant de silence que Chloé rompit en disant :

– Merci. Pour le déjeuner j'ai rendez-vous avec... Armand. Cela fait tellement longtemps que nous n'avons pas passé un moment tranquille tous les deux.

Lou était ravie.

– C'est super. Comme quoi, tu as raison : espérer, tout est là !

– En tout cas, j’y crois...

Gênée, Chloé parut réfléchir puis reprit :

– Tu penses que je peux prendre mon après-midi ? Je n’ose pas appeler Sophie, je viens à peine de rentrer de vacances.

Lou se réjouit pour sa jeune collègue.

– Écoute, nous allons oublier Sophie pour cette fois. Aujourd’hui, c’est moi qui décide, je suis la plus ancienne. Profite donc de ton déjeuner et de ton après-midi. Accordé ! fit-elle en se saisissant de sa tasse de café.

Chloé accueillit cette proposition avec soulagement.

– Alors merci, sous-chef ! plaisanta-t-elle.

Les deux femmes se dirigèrent vers leurs bureaux respectifs. Chloé reprit ses appels afin d’organiser ses nombreuses visites du début du mois de septembre. Quant à Lou, elle s’avachit dans son fauteuil, commença son classement, mais abandonna rapidement. De nouveau, elle rédigea un message à l’attention de Perceval.

« Envoie-moi quelques rayons de soleil. »

Puis elle se lança enfin dans le traitement des documents qui débordaient de son bureau. Maintes fois, elle eut envie de tout balancer. Autant elle appréciait le travail sur le terrain afin de convaincre des clients réticents, autant elle détestait toutes ces obligations administratives. Elle s’efforça de se consacrer uniquement à cette tâche, avant de partir pour ses visites. À onze heures quinze, son bureau était enfin vierge de tout retard. Soulagée, elle contempla le résultat de son travail.

Elle disposait d’un peu de temps avant de rejoindre le quartier de l’Étoile. Elle ne put s’empêcher de vérifier l’absence de réponse de la part de Perceval. Cela l’exaspéra quelque peu. À cet instant, elle se mit à douter : que voulait-il ? Que devait-elle faire ? Insister ou renoncer ?

Elle se décida à écrire un message plus explicite.

« Tu ne me réponds pas ? J’espère que mes SMS ne t’embêtent pas ? »

Elle venait juste de glisser son iPhone dans la poche arrière de son jean lorsqu'elle sentit la vibration de l'appareil.

« Si, ils me dérangent ! Ils me font sentir que tu n'es pas là... »

Face à son écran, Lou rougit comme une adolescente. Elle s'attendait à tout sauf à une telle réponse. Elle réfléchit et décida de ne pas réagir tout de suite, elle avait envie de jouer et de le faire patienter comme il avait pu le faire avec elle. La matinée avait mal débuté, mais l'entrain de Chloé et le SMS de Perceval l'incitèrent à plus d'optimisme.

*
* *

La première visite fut la bonne. Le couple de retraités eut besoin d'à peine un quart d'heure pour se décider à acheter cet appartement situé à trois cents mètres de l'Arc de triomphe. Leur offre fut ferme et sans aucune discussion sur le prix affiché. Ils habitaient dans la banlieue de Lille et recherchaient un pied-à-terre à Paris pour y passer quelques semaines dans l'année. Les moyens dont ils disposaient paraissaient importants, puisqu'ils précisèrent que le paiement se ferait comptant, sans la demande et l'incertitude associée à l'obtention d'un crédit immobilier. Lou s'empressa d'annuler l'autre visite qui concernait le même appartement. Elle raccompagna le couple en bas de l'immeuble et constata qu'une trouée de ciel bleu venait de faire son apparition. Au-dessus d'elle, les toits de Paris s'éclaircissaient pour laisser la place à un franc soleil qui promettait de briller le reste de l'après-midi. « Décidément, la journée est de plus en plus belle », se dit-elle. Elle commençait à avoir chaud ; les habits qu'elle avait choisis le matin ne correspondaient plus du tout à la température qui grimpait rapidement. Elle ôta son blouson et sourit en voyant que la plupart des piétons qu'elle croisait portaient sous le bras un vêtement qui, une heure auparavant, les protégeait de l'humidité ambiante. Chaque Parisien avait eu le même réflexe.

Lou décida de ne pas rentrer tout de suite à l'agence. Chloé était absente et elle n'avait pas envie de se retrouver seule à grignoter un sandwich dans son bureau. Elle s'installa à la terrasse d'un snack et commanda une salade landaise et un verre de rosé. Elle commençait à piquer dans les premiers gésiers confits lorsque la sonnerie de son téléphone retentit. Elle décrocha.

– Salut, Mélina, comment vas-tu ?

– Très bien, comme promis hier soir, je prends de tes nouvelles.

– Écoute, je viens de vendre un appartement en à peine un quart d'heure, donc, ça roule ! dit-elle en continuant à se restaurer. Désolée, je mange en même temps.

– Pas de souci, mais c'est quoi ce bruit ?

– Quel bruit ? s'étonna Lou.

– Tu es à côté d'une machine à laver ? Un marteau piqueur ou je ne sais quoi !

– Ah non, c'est le bruit de fond de la circulation sur les Champs-Élysées.

– Eh ben, je préfère le vacarme des cigales, assura Mélina.

Lou posa sa fourchette et but une gorgée de vin avant de répondre d'un ton morose :

– Moi aussi...

– Eh bien, viens donc nous voir ! Ton « bruit de fond », comme tu dis, tu l'oublieras vite, je t'assure.

– J'aimerais bien.

Mélina insista.

– Alors quand ?

– Je pense pouvoir me libérer un long week-end à la fin de la semaine prochaine.

Son amie ne put retenir sa satisfaction.

– Yes ! C'est bon ça ! Et tu as pensé à ce que je t'ai dit ? La visite dont je t'ai parlé. Peut-être peux-tu profiter de ta venue pour que vous vous rencontriez tous les deux, non ?

Mélina s'attendait à un refus de la part de Lou, ce qui, à sa grande surprise, ne fut pas le cas.

– J'y ai longuement réfléchi, tu sais. D'ailleurs, à part me triturer les méninges, je me demande ce que je fais en ce moment...

– Tu en parles et c'est bien. Alors, qu'as-tu décidé ?

– Tu crois qu'on peut rattraper vingt-cinq ans comme ça ?

Mélina répondit d'une voix posée :

– Qui te parle de rattraper le temps perdu, c'est impossible. Je pensais simplement, vous reparler. Votre lien était si fort qu'il est toujours présent, et tu le sais !

– Pas évident, fit Lou avant de finir son verre. Je pense qu'il me faudrait des excuses.

Mélina s'agaça.

– Arrête avec ça, quelles excuses ? Qu'a-t-il fait ? À part être un homme ?

– Et sa pouffiasse, tu l'as oubliée ?

– Mais enfin, Lou, tu n'as plus seize ans ! Et puis, sa « pouf », elle s'appelle Clarisse et je t'assure que c'est une personne très agréable.

– Tout cela est si compliqué !

Mélina s'exaspéra.

– Non, c'est toi qui te caches derrière de faux problèmes. Et puis, il y a quand même un point particulier qui devrait t'interpeller. J'en ai parlé avec James, il est d'accord avec moi.

– De quoi parles-tu ?

– Tu as eu la version de ta mère et celle de ton père biologique, mais celle d'Adrien, elle ne t'intéresse pas ?

Mélina avait visé juste. Lou s'interrogeait sur la véracité des propos de sa mère. Elle savait qu'il n'y avait qu'Adrien qui pouvait confirmer ou infirmer les dires de son ex-femme.

– Bien sûr que si...

– Alors, tu attends quoi ?

Il y eut un instant de silence que Lou rompit.

– Je ne sais pas si j’en ai la force, peut-être que si lui... Non, c’est idiot !

Mélina sauta sur l’occasion.

– Que veux-tu dire ? Si lui quoi ?

– S’il m’appelait pour que l’on se voie... Non, c’est idiot, répéta-t-elle.

– Chiche ! renchérit son amie.

– Arrête tes bêtises.

Mélina savait déjà ce qu’elle allait faire. Elle préféra clore cette conversation pour ne pas brusquer Lou.

– On verra ça... Alors tu viens dans une dizaine de jours, c’est bien ça ?

– Le vendredi en fin de matinée, à la gare d’Avignon.

– James te récupérera... avec Perceval, ça te dit ?

– Mais que tu es nulle ! Je me demande bien pourquoi on est amies, plaisanta Lou.

– Je rigole, mais... il t’attend, c’est certain.

– Tu sais, je dois faire table rase de mon passé. J’ai envie de reconstruire, et on ne reconstruit pas sur de mauvaises fondations !

Mélina soupira bruyamment.

– Quand est-ce que tu arrêteras avec cette philosophie à deux balles ? Arrête de te cacher derrière tout ça ! Et puis, Perceval n’est pas ton passé, ou alors j’ai raté un chapitre ?

– Tu as raison, affirma Lou d’une voix claire.

Mélina roucoula de satisfaction.

– Rhooo, alors là, tu me fais plaisir.

– Je dois raccrocher, j’ai du boulot à l’agence.

– Bises, ma belle, à bientôt.

Tout en se dirigeant vers la bouche de métro, Lou envoya un SMS à Perceval.

« *Je serai là vendredi prochain...* »

Comme une ligne

Il faut laisser du temps aux blessures pour qu'elles se referment, mais il est aussi nécessaire de donner l'opportunité à ceux qui souhaitent les adoucir de pouvoir s'en approcher.

Il n'y a rien de plus doux que de sentir ses douleurs s'apaiser grâce à des caresses rassurantes, des pansements d'amour et de tendresse.

Bien sûr, il restera toujours la trace d'une légère cicatrice sur notre peau, elle fait partie de notre histoire, mais cette ligne nous relie aussi à l'être qui, un jour, est venu se poser sur nos souffrances.

*
* *

Le TGV en provenance de Paris, dont l'arrivée en gare d'Avignon était initialement prévue à treize heures douze, ne s'immobilisa le long du quai n° 2 qu'à dix-huit heures quinze. Depuis la veille au soir, un puissant mistral balayait de ses rafales la vallée du Rhône et, en milieu de matinée, une caténaire n'y avait pas résisté, occasionnant des dégâts qui nécessitèrent d'importants travaux.

Le long week-end que Lou s'était organisé à *Artistica* débutait avec beaucoup de retard. James ne put venir la récupérer, il devait être présent à l'ouverture de sa boutique. C'est donc Mélina qui fit le déplacement et qui

patienta sur le quai, à l'affût d'une information fiable de la part de la SNCF. Après maintes annonces contradictoires, elle n'écouta plus les haut-parleurs et préféra se tenir au courant en direct au téléphone avec son amie.

– Enfin, on vient de redémarrer ! s'exclama Lou, dépitée par cet inconcevable retard.

– Le train est où ? Le contrôleur vous a donné des infos ? s'enquit Mélina.

Lou, excédée, pouffa de rire.

– Depuis quatre heures, j'entends toujours la même phrase : « Retard indéterminé dû à des conditions indépendantes » et bla-bla-bla...

– D'après les affichages en gare, ton train devrait arriver dans trente minutes, l'informa son amie.

De nombreux voyageurs exprimaient régulièrement leur colère et n'arrêtaient pas de rabâcher les mêmes ressentiments stériles qui ne faisaient qu'augmenter la tension qui régnait. Le train venait enfin de bouger et semblait accélérer, Lou choisit alors de basculer en mode humoristique.

– Alléluia ! Trente minutes, qu'est-ce que c'est après une journée entière enfermée dans une rame. Prions avec force le dieu TGV, c'est bon, ça va le faire !

– Allez, je raccroche, à tout de suite ! s'écria Mélina. Tiens, le train rattrape une partie de son retard. L'affichage vient d'être modifié à l'instant : plus que vingt minutes !

– Tu vois que la prière est utile ! ironisa son amie.

Au cours du trajet en direction d'*Artistica*, Lou n'arrêta pas de parler ; elle avait besoin d'évacuer son agacement et sa déception. Mélina la laissa faire, s'amusant de la voir s'exprimer avec tant d'énergie en joignant bien souvent le geste à la parole.

– Nous voilà arrivées ! C'est bon, tu as assez ronchonné ? Zen, désormais. Trois jours de détente, O.K. ?

– Ça marche, fit Lou en se saisissant de ses bagages.

– Va donc te rafraîchir, rendez-vous pour le dîner.

Lou se dirigea vers l'appartement qu'elle occupait en août. Elle croisa Clara et Alex, qu'elle salua rapidement. « Tiens, encore ensemble, ils sont devenus inséparables », se dit-elle. Elle ne put s'empêcher de porter son regard en direction du logement de Perceval ; il paraissait vide et son occupant absent. Lou s'en étonna, elle l'avait pourtant averti de sa présence. Elle haussa les épaules et préféra s'installer tranquillement ; elle avait besoin de décompresser après cette journée chaotique.

Elle n'avait surtout pas envie de s'encombrer l'esprit d'une inquiétude supplémentaire. Demain, elle devait rencontrer Adrien aux *Deux Sarments*, et ce projet occupait toute son attention.

*
* *

Après la conversation téléphonique qu'elle avait eue avec Lou la semaine précédente, Mélina avait suivi son intuition et n'avait pas hésité à contacter Adrien. Tous deux avaient longuement discuté. Mélina lui avait fait part du changement d'attitude de sa fille. Même si l'espoir était fragile, elle sentait que son amie était prête à lâcher ce trop lourd passé. Adrien s'en était réjoui malgré l'appréhension de voir sa fille le rejeter à jamais.

Après les mensonges de sa mère et les révélations de son père génétique, Lou se posait des tas de questions. Mélina savait qu'elle voulait obtenir des réponses, mais qu'elle ne ferait jamais l'effort de se tourner vers la seule personne qui pourrait lever le voile sur ses interrogations. Alors, quitte à voir disparaître tout espoir, Mélina avait pris le risque de forcer Adrien à prendre contact avec sa fille. Il lui avait promis de le faire, mais la peur le tétanisait, et jamais il n'avait décroché son téléphone.

Clarisse, ne supportant plus la détresse de son compagnon, se décida : c'était elle qui allait prendre l'initiative ! La situation pouvait paraître ubuesque. La femme que Lou avait surprise dans les bras de son père allait tenter l'impossible : que le père et la fille enterrent enfin leurs pudeurs

maladives. Le pari était particulièrement osé, mais, de la même façon que Mélina, elle se devait d'agir.

Clarisse avait attendu d'être seule pour contacter Lou. Après six sonneries, la messagerie s'était enclenchée. D'une voix posée, elle avait exprimé l'objet de son appel.

« Bonjour, Lou. Je suis Clarisse, la compagne de votre père. Ma démarche doit vous surprendre. Si je me permets de vous appeler, c'est parce qu'il ne le fera jamais, terrorisé à l'idée d'une rupture définitive. Je ne suis pas la mieux placée pour vous contacter, j'en conviens, mais il faut savoir bousculer les choses quand les enjeux en valent la peine. Je vous en conjure, ne laissez pas passer cette opportunité, pour lui et pour vous ! La décision vous appartient, n'hésitez pas à me rappeler. À bientôt. »

À peine Clarisse avait-elle raccroché qu'elle s'en voulait déjà. Avait-elle pris la bonne décision ? Son message n'était-il pas trop directif ? Il ne restait plus qu'à attendre un éventuel appel de Lou.

Le soir, au cours du repas, Adrien avait été surpris de l'attitude de sa compagne qui paraissait nerveuse. Clarisse n'arrêtait pas de consulter son portable. Habituellement, elle n'allumait son téléphone que lorsqu'elle partait seule pour de longues promenades. Adrien lui en avait fait la remarque.

– Quelque chose ne va pas ?

– Non, avait-elle répondu en sortant le plat de gratin du four.

– Tu es sûre ?

– Oui. Allez, donne-moi ton assiette.

– Pourquoi regardes-tu ton portable ?

Clarisse avait bafouillé sa réponse.

– Une vieille amie... qui souhaite... me contacter.

– Ah bon, et comment a-t-elle eu ton numéro ?

– À l'association... elle a su que j'y intervenais... pour les enfants.

– Et c'est si urgent que ça ?

Les doutes d'Adrien se faisaient plus précis. Clarisse devait le rassurer.

– Effectivement, ça peut attendre. Redonne-moi ton assiette.

– Non, merci. Je n’ai pas très faim.

Tout au long de la soirée, Clarisse avait fait attention à son comportement. Les doutes d’Adrien s’étaient estompés, elle ne voulait pas les raviver.

Pendant ce temps, à Paris, Lou avait pris connaissance du message. Assise sur son canapé, sa première réaction avait été d’en interrompre brutalement l’écoute lorsqu’elle s’était rendu compte qu’il s’agissait de Clarisse. Abasourdie, elle était restée hébétée un long moment, les yeux écarquillés, fixés sur l’écran. Puis elle s’était levée brusquement et avait fait les cent pas dans son appartement. Des larmes plein les yeux, tremblante de rage et de haine, elle avait allumé difficilement une cigarette.

– Comment a-t-elle osé ?

Lou n’arrivait pas à se calmer ; elle arpentait l’appartement, allait sur le balcon puis retournait dans le salon. Elle mit un grand coup de pied dans sa commode et fut obligée de s’asseoir tant la douleur était vive.

– Je me suis fait mal en plus, fait chier !

À cloche-pied, elle s’était dirigée vers son lit pour s’allonger, la douleur s’était alors progressivement calmée.

– Voilà, avec tes imbécillités, tu en seras quitte pour un beau bleu ! avait-elle marmonné.

Lou ne savait pas si elle devait prendre connaissance de l’intégralité du message ou l’effacer et l’oublier. Elle s’était alors mise à tapoter sur son clavier, n’osant pas enclencher sa messagerie. Après quelques instants d’hésitation, la curiosité l’avait emporté, elle avait écouté les mots de Clarisse.

La surprise et l’énervement s’étaient atténués, et elle était désormais plongée dans des abîmes de réflexion. Après le décès de sa mère, Lou avait quelquefois pensé que son père souhaiterait peut-être la contacter. Mais jamais elle n’aurait imaginé que l’initiative viendrait de Clarisse. Elle avait

toujours détesté cette femme, mais elle était bien obligée de reconnaître que son message n'avait qu'un seul but : qu'elle renoue avec son père. Une expression en particulier avait attiré son attention : « la décision vous appartient ». Lou s'était sentie rassurée et effrayée en même temps. Rassurée de savoir que son père l'attendait malgré le temps écoulé, et effrayée à l'idée de porter le poids d'une si lourde décision.

Lou avait peu dormi cette nuit-là. Elle n'avait pris aucun somnifère, elle tenait à garder l'esprit le plus clair possible afin de ne pas perturber sa réflexion. Au petit matin, elle avait fait son choix : elle ne donnerait aucune réponse à Clarisse avant d'avoir pris l'avis de Roger, qui saurait la conseiller en toute amitié.

Dès son entrée dans l'agence, Chloé avait constaté le boitillement de Lou.

– Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

– J'ai laissé traîner mon pied sous un meuble hier soir. J'ai eu peur, mais ça va, rien de cassé. Regarde, avait-elle dit en tirant sur son pantalon afin de dégager sa cheville.

– Waouh ! Tu ne veux pas aller faire une radio, tu as un sacré bleu.

– Ça ira, c'est l'histoire de quelques jours. Je suis passée à la pharmacie, ils m'ont donné une boîte d'anti-inflammatoires.

– Tu veux que je te remplace pour tes rendez-vous ?

– Non, merci, c'est gentil. Je vais les décaler, Sophie s'en occupera dès son retour la semaine prochaine.

– J'insiste, j'ai un peu de temps cette semaine.

Lou avait accueilli cette proposition avec soulagement.

– Très bien, mais pour deux jours uniquement, après, je gambaderai comme un lapin.

Chloé respirait la joie de vivre, ce que Lou n'avait pas manqué de lui faire remarquer.

– Tu as l'air en pleine forme, ça me fait plaisir !

– En pleine forme, je ne sais pas, mais j’en profite tant que tout va bien, en espérant que ça durera. Allez, je vais bosser. Désormais, j’ai du travail pour deux !

À travers les vitres du couloir, Lou observait sa collègue. Quelques semaines auparavant, elle éprouvait de la peine pour cette jeune femme soumise aux décisions et humeurs de son mari. Aujourd’hui, elle l’enviait tant elle nageait dans le bonheur. « Ça tient à quoi d’être heureux ou pas ? », s’était-elle demandé.

Lou avait une fois de plus repensé aux mots de Clarisse : « la décision vous appartient ». Elle avait attendu que Chloé parte pour son premier rendez-vous avant d’appeler Roger en visio. Comme à son habitude, il avait décroché rapidement. Ils s’étaient alors engagés dans une de leurs conversations en langue des signes, qui mêlait gestes et expressions du visage.

– Hello, Lou, ça me fait plaisir de te voir.

– Je ne te dérange pas ?

– Oh non, ça me fera une pause ! Les comptes, ras le bol !

– Tu as des problèmes de riches, s’était amusée Lou.

– Des retards de comptabilité surtout, avait soupiré Roger.

– J’ai souhaité te parler car j’ai un conseil à te demander.

Elle avait hésité, alors Roger avait pris l’initiative.

– Je me doute de la raison de ton appel. Clarisse t’a contactée ?

– Comment le sais-tu ?

– Elle est passée me voir, elle s’inquiète pour Adrien. Depuis la mort de ta mère, il est préoccupé.

– Préoccupé par quoi ?

– De ne plus avoir de tes nouvelles !

Lou avait feint l’étonnement.

– Ça fait vingt-cinq ans qu’il n’a plus de mes nouvelles.

– Arrête Lou, tu sais très bien qu’il s’est toujours inquiété de savoir ce que tu devenais.

– Oui, enfin, au hasard d’une discussion avec ma mère, voilà tout.

– Bon, tu m’agaces ! Que veux-tu savoir ?

– Tu le sais très bien !

– Tu veux vraiment mon avis ? Tu es prête à entendre ma vérité ?

– Je t’écoute.

– En fait, tu m’appelles pour te rassurer. Ta décision, tu l’as déjà prise. Ça fait vingt-cinq ans que tu l’as prise ! Et tu doutes, tu crèves de peur ! Tu crains de le perdre définitivement !

Face à son écran, Lou ne bougeait pas. Après un moment de silence, elle avait répondu avec des gestes saccadés :

– Vingt-cinq ans, pourquoi dis-tu cela ?

– Au début, tu ressentais de la colère et une forme de trahison, puis ta fureur s’est calmée et la fierté a pris le dessus. Saloperie de fierté qui a bousillé ta vie et... la sienne. Avec les années s’est installée cette satanée pudeur, autant pour lui que pour toi ! Alors, tu te devais de justifier ton silence...

– Roger, attends...

Avec autorité, il avait repris son propos :

– Laisse-moi finir. C’est alors que tu as décidé de te venger ! Ah, tu faisais la maligne à me raconter quelques-unes de tes relations, comme une femme libre ! Heureusement que je ne sais pas tout ! Un comportement facile et destructeur, mais ne t’y trompe pas, ce n’est pas toutes tes pseudo-conquêtes que tu détruisais... Et à qui faisais-tu le plus de mal ? À toi, et tu le sais ! Arrête donc de te cacher derrière tout ça, ce mélange nauséabond de ressentiments, d’espoirs avortés, de mensonges à moitié avoués. Arrête, Lou !

Les yeux embués, Lou avait détourné son regard de l’écran.

– Regarde-moi ! lui avait-il ordonné.

Elle avait relevé doucement la tête.

– Je ne... m’attendais pas à ça...

– Tu veux mon avis, eh bien, il est clair : parle-lui, fais l’effort !
Ses gestes étaient toujours aussi nerveux.

– Je vais appeler... sa compagne, je suis prête à le rencontrer, mais à une condition.

– Non, Lou, s’il te plaît !

– À toi de m’écouter maintenant, avait-elle rétorqué.

– O.K.

– En fin de semaine prochaine, je viens passer quelques jours à *Artistica*... Le samedi aux *Deux Sarments* ?

– Quoi, aux *Deux Sarments* ?

– Mon père, je veux bien le rencontrer à ton atelier.
Roger s’était senti soulagé.

– Sans aucun doute, une très bonne idée. Les bons souvenirs sont parfois d’excellents conseillers.

– Je l’espère... Tu seras là ?

– Tu le souhaites ?

– Oui, avait-elle affirmé sans détour.

– Alors, je serai présent.

– Merci.

Ils s’étaient salués de leur geste favori. Lou avait coupé la connexion au moment où elle avait soufflé sur sa main... la pudeur !

À peine avait-elle raccroché qu’elle avait composé le numéro de Clarisse. La conversation avait été brève, chaque mot était pesé, réfléchi. Pour Clarisse, il s’agissait de rester neutre et de cacher la profonde satisfaction et l’immense soulagement qu’elle éprouvait. Pour Lou, cet appel était un effort qu’elle se croyait incapable d’accomplir. Elle avait profité de la force que Roger venait de lui insuffler. Le rendez-vous avait été pris : le samedi suivant à dix-sept heures, aux *Deux Sarments*.

Désormais, il restait à Clarisse à convaincre Adrien. Son compagnon était en train de récolter quelques poivrons et un bol de tomates cerise pour le déjeuner. Clarisse lui avait fait part de son initiative et de l'appel de Lou. Adrien n'avait rien dit et l'avait prise dans ses bras. Il s'était efforcé de s'exprimer d'une voix claire alors que l'émotion l'envahissait.

– Elle va bien ? Dis-moi qu'elle va bien !

– Oui ! avait simplement répondu sa compagne.

Adrien avait fixé le ciel ; aucun nuage ne venait ternir le bleu limpide qui s'étendait à perte de vue le long de la chaîne des Baronnie.

– Quelle belle journée ! Ce soir, fais-moi penser à arroser les légumes, ils ont soif.

La pudeur...

*
* *

– Tatie, tu es belle, fit Norah en apercevant Lou qui s'approchait pour le dîner.

– Merci, mes chéries, répondit-elle en embrassant les deux sœurs.

James confirma le propos de ses filles :

– Ah oui, je valide !

Lou portait un ensemble en lin écru qui, au gré de ses mouvements, laissait deviner son corps par légère transparence. Elle avait lissé et laissé libres ses cheveux qui, à chaque souffle léger du vent, revenaient sur son visage. D'un geste lent de la main, elle repoussait ses mèches sur sa nuque.

– Euh, dis-moi, tu ne veux pas aller contrôler la température du four pour la cuisson du pain, au lieu de reluquer ma copine ? ironisa sa femme.

Mélina fit une pause, puis elle reprit.

– Au fait, il est absent depuis deux jours !

Lou feignit de ne pas comprendre.

– Qui donc ?

– Devine ! De qui veux-tu que je parle ?

– Ah d'accord, et où est-il ?

– Tu vois que ça t'intéresse. Il est à Nîmes, avec Carmen, qui en a profité pour regarnir son stock de toiles et de pinceaux.

– Et... que fait-il à Nîmes ?

Mélina eut du mal à cacher son contentement. La curiosité de Lou concernant Perceval la ravissait.

– Un ancien producteur qui souhaitait le rencontrer. Ils rentrent ce soir, je crois.

– Ah, c'est bien, je ne savais pas.

– Vous êtes restés en contact depuis ton départ ?

– Oui... quelques messages.

James arriva en trombe. Il tenait dans ses mains un plat qui sortait tout juste du four et qui lui brûlait les doigts.

– À table, tout le monde, c'est chaud, très chaud même !

Le repas se déroula dans la bonne humeur. Lou évoqua sa rencontre du lendemain avec son père et ne cacha pas son appréhension. Mélina et James la rassurèrent avec des mots simples. Eux aussi avaient bien du mal à imaginer comment allaient se dérouler les retrouvailles entre le père et la fille. Toutes les options étaient possibles. De la confirmation d'une blessure bien trop vive jusqu'à l'espoir de la voir se refermer. Malgré la température douce et l'ambiance détendue, Lou préféra ne pas se coucher trop tard. Son voyage l'avait éreintée et elle souhaitait se reposer. Lorsqu'elle ferma les volets de sa chambre, elle ne put s'empêcher de jeter un regard vers celle de Perceval, toujours vide.

Il était à peine vingt-deux heures lorsque Lou se glissa sous les draps, mais elle n'arriva pas à trouver le sommeil. Après s'être retournée maintes fois dans son lit, elle se leva pour boire un verre d'eau et fumer une cigarette devant sa porte. C'est alors qu'elle aperçut la lumière des phares de la voiture de Carmen. Perceval en descendit et salua la peintre avant de se diriger vers chez lui. Il marchait lentement, son sac sur le dos. Lou l'observait. Elle ne

voyait qu'une ombre à peine éclairée par la luminosité de la lune. Elle sentit quelques papillons lui parcourir le ventre, son corps lui faisait savoir que cet homme lui avait manqué. Cachée dans l'obscurité, elle sourit. Perceval ne pouvait la voir, et ce n'est que lorsqu'il ouvrit sa porte qu'elle osa l'interpeller.

– Le voyage s'est bien passé ?

Il arrêta son geste et resta immobile un instant avant de se retourner. Ils étaient à quelques mètres l'un de l'autre, la cour les séparait. Perceval n'apercevait que l'ombre de Lou et l'incandescence de sa cigarette.

– Pas mal, et toi ?

– Une catastrophe, plus de cinq heures de retard !

– Le principal, c'est d'arriver, non ?

– Sans doute.

Perceval s'approcha. Il s'amusa à la voir habillée d'un shorty et d'un tee-shirt.

– Décidément, fit-il d'un ton amusé.

– Tu es condamné à me voir vêtue de la sorte.

Tout à coup, elle se rendit compte de sa bourde.

– Excuse-moi. Le mot n'est pas bien choisi.

Perceval soupira et lui rétorqua d'une voix calme :

– Alors ce serait la plus belle des condamnations.

Lou tira une dernière bouffée sur sa cigarette et prit son temps pour écraser le mégot contre la murette.

Les mots sortirent de sa bouche comme par réflexe :

– Tu m'as manqué !

Perceval s'avança ; Lou pouvait sentir l'odeur de cuir de son blouson. Un dialogue sous forme de jeu commença entre eux.

– Toi aussi... je crois, murmura Perceval.

– Ah bon, tu n'en es pas sûr ?

– Tu en penses quoi ?

- Trop facile, tu me retournes la question.
- Ça permet de ne rien promettre.
- Et si on arrêtait notre partie de ping-pong ? dit-elle.
- D'accord, à une condition.
- Laquelle ?

Il enveloppa ses joues de ses mains et l'embrassa tendrement.

- Celle-là ! fit-il lorsqu'il éloigna ses lèvres des siennes.
- Accordé donc, répondit-elle.

Il la prit par la main et voulut l'emmener chez lui.

- Non, pas ce soir, demain je dois, enfin... c'est personnel.
- Très bien. Mais que se passe-t-il ? Si ce n'est pas trop indiscret...

Lou hésita, ne sachant comment résumer des circonstances si complexes.

- Je dois voir mon père... Cela fait vingt-cinq ans que nous ne nous sommes plus... adressé la parole.

- Je suis confus.
- Tu n'as pas à l'être, tu ne pouvais pas savoir.
- Je vais te laisser tranquille. Tu dois avoir besoin de te reposer.
- Je n'arrive pas à dormir, reste un peu avec moi. Prends-moi dans tes bras.

Dans la pénombre de la nuit, le front contre la poitrine de Perceval, Lou se laissa aller dans les bras de cet homme. l'abandon prenait la place du contrôle. Ils restèrent longtemps ainsi, lovés l'un contre l'autre. Peu à peu, Lou sentit ses paupières s'alourdir, sa tension psychique ralentir, et elle détacha son corps de celui de Perceval.

- Merci, chuchota-t-elle.

Perceval invita Lou à rentrer chez elle.

- Au fait, comment s'est passé ton rendez-vous ? J'ai oublié, je suis confuse.

Il posa son doigt sur ses lèvres.

– Repose-toi, nous en discuterons plus tard, dit-il avant de refermer la porte.

Lou se glissa à nouveau sous les draps. Elle ferma les yeux et le sommeil vint rapidement.

Perceval travailla une bonne partie de la nuit. Le casque sur les oreilles, il alterna les accords de guitare et de clavier. Peu à peu, il reprenait goût à sa véritable passion d’auteur-compositeur.

Le mistral s’était enfin calmé après avoir chassé la moindre trace de brume nocturne. Les étoiles scintillaient d’une éclatante lumière, promesse d’un lendemain radieux.

Le verbe « aimer »

On dit de la langue française qu'elle est riche pour décrire précisément chaque émotion, chaque sentiment. Mais il y a un verbe « fourre-tout », comme si son véritable sens avait été oublié : le verbe « aimer ».

Ne trouvez-vous pas ridicule d'utiliser le même terme pour exprimer ce que vous ressentez pour vos parents, vos enfants, vos amis, un paysage ou un simple objet ?

Bien sûr, il existe quelques synonymes : adorer, affectionner, chérir... mais quelle pauvreté pour cinq lettres porteuses de tant de rêves, d'espoirs, de craintes et même de folie parfois.

Imaginez un instant que chacun d'entre nous ait la possibilité d'utiliser le verbe « aimer » uniquement à l'attention d'une personne.

Ça changerait grandement les choses, non ?

*

* *

Un peu avant quatorze heures en ce premier samedi du mois de septembre, Roger se rendit aux *Deux Sarments*, habituellement fermés tout le week-end. La porte de l'atelier grinça, ce qui ne manqua pas d'éveiller l'inquiétude d'un des voisins. Lorsque celui-ci constata que la voiture de Roger était garée sur une des places réservées, il ralentit le pas. Par acquit de

conscience, il alla saluer le maître des lieux, qui lui fit comprendre que tout était normal et qu'exceptionnellement, il était venu finaliser une commande urgente. Quand Roger revint vers son bureau, au premier étage de l'atelier, il s'arrêta au milieu des marches et contempla la salle des machines avec, tout au fond du bâtiment, la réserve des différentes essences de bois. Rien ne bougeait, la vie semblait avoir disparu. La nostalgie l'envahit. Il réfléchit à ce qu'était ce bâtiment trente ans auparavant.

Le visage de Lou enfant lui revint en mémoire. Il revit ses yeux verts pétillants et ce sourire qui ne la quittait jamais. Et il fut envahi par à tout un tas de souvenirs : le rire de Lou dont il n'avait jamais pu entendre la tonalité et qu'il avait pourtant maintes fois partagé, ses gestes timides lorsqu'il avait commencé à lui apprendre les premiers secrets du langage des signes, sa facilité à communiquer, son regard d'une totale bienveillance qui jamais ne le jugeait parce qu'il était différent...

La rencontre entre Lou et son père était programmée pour dix-sept heures. Roger en avait profité pour venir plus tôt afin de terminer de traiter le tas de paperasses qui s'accumulaient depuis des semaines sur son bureau. Son comptable l'avait rappelé à l'ordre. Afin de ne pas retarder l'édition des comptes de l'entreprise, il était dans l'obligation de s'attaquer à la saisie des factures. Roger était un manuel et il passait le moins de temps possible assis à son bureau. Habituellement, c'était Roland, un de ses employés actuellement en vacances, qui se chargeait de cette tâche. Roger connaissait peu le logiciel de comptabilité, ce qui lui imposa une concentration de tous les instants. Absorbé par son objectif, il ne se rendit pas compte de l'heure qui avançait.

Lorsque Adrien poussa la porte des *Deux Sarments*, avec près de trente minutes d'avance, Roger finalisait le traitement des derniers documents. Il ne fit pas attention à l'arrivée de son ancien patron, qui ne voulut pas le déranger et déambula dans l'atelier. Ce n'est que quand Roger décolla enfin les yeux de l'écran de son ordinateur qu'il constata que la lumière indiquant

l'ouverture de l'entrée principale était allumée. Il se leva pour rejoindre son visiteur. Adrien marchait lentement, caressant de la main chacune des machines.

Les deux hommes échangèrent sur la vie de l'atelier. Contrairement à sa fille, Adrien n'avait jamais réussi à maîtriser la langue des signes, mais après tant d'années de travail en commun les deux hommes arrivaient à se comprendre. Ils parlèrent de la nouvelle machine de découpe qui devait arriver dans quelques jours, des clients de plus en plus exigeants sur la qualité du produit fini, mais jamais ils n'évoquèrent le sujet qui accaparait leur esprit.

Malgré l'appréhension perceptible dans l'attitude d'Adrien, Roger constata que son visage était moins marqué qu'à l'accoutumée. Certes, son dos toujours voûté trahissait la charge des années et une longue vie professionnelle de travail physique, mais ses gestes étaient plus francs, comme si un poids l'avait quitté. Dans un premier temps, Roger s'en félicita. Enfin, Adrien ne paraissait plus accablé par cette infinie tristesse, et une dynamique positive semblait désormais l'accompagner. Malgré cela, Roger ne pouvait chasser de son esprit la crainte que les retrouvailles avec sa fille se passent mal. Il connaissait Adrien par cœur et il savait que dans ce cas, l'effet serait immédiat : il s'effondrerait définitivement, et même la présence réconfortante de sa compagne ne suffirait plus à lui insuffler l'envie de se battre. La réponse n'allait plus tarder, l'horloge venait de sonner dix-sept heures.

Roger hésita longuement quant à la meilleure attitude à adopter. Il décida de rester quelques minutes après l'arrivée de Lou, le temps de la saluer et de tenter d'initier une conversation entre le père et la fille. Il estima que sa présence faciliterait leur premier contact. Les laisser dans un face-à-face solitaire risquerait de les faire basculer dans un trop-plein d'émotions qui ne pouvait conduire qu'à un échec certain.

Le silence régnait dans l'atelier lorsque Lou gara le véhicule de Mélina devant le bâtiment. Une portière claqua et des bruits de pas se firent entendre

sur le gravier. Adrien se racla la gorge, son pouls s'accéléra, il eut un léger vertige et s'adossa à une armoire de peur de défaillir. Roger lui tendit une chaise, il lui fit signe que tout allait bien. Adrien ne bougeait pas. Roger prit l'initiative d'aller à la rencontre de Lou. Elle ouvrit lentement la porte et prit garde de ne pas regarder à l'intérieur de l'atelier, puis elle embrassa Roger, qui s'empressa d'entamer la conversation. Il savait que le fait de bouger la détendrait. L'exercice était aisé pour Lou, alors Roger ne manqua pas de relancer à plusieurs reprises leur échange. Peu à peu, Lou parut plus à l'aise. Quelques minutes s'écoulèrent. Elle releva la tête et, tout en continuant à échanger avec Roger, chercha son père du regard. Dans la pénombre, elle ne le remarqua pas tout de suite. Adrien tentait de contenir son émotion, il luttait, il s'était juré de ne pas craquer. Puis soudain, elle le vit. Elle eut la sensation d'un coup de poing dans le ventre. Malgré le léger tremblement de ses jambes, elle s'avança d'un pas lent mais décidé. Arrivée face à lui, elle s'arrêta. Désormais, tous deux se fixaient puissamment du regard. Aucun mouvement, aucune parole ne vint troubler cet instant étrange, hors du temps. Roger pensa qu'ils se défiaient et que leur rencontre allait être un fiasco. Adrien et Lou, eux, savaient que leurs yeux n'exprimaient aucun reproche ; ils étaient simplement la traduction d'une attente de vingt-cinq ans ! Lou cherchait à puiser chez son père tout cet amour qui lui avait manqué, Adrien redécouvrait la douceur et l'éclat du visage de sa fille.

Roger s'approcha, prêt à intervenir. Lou lui saisit le bras et, d'un signe de tête, lui fit comprendre que tout allait bien. Il s'éclipsa, laissant le père et la fille face à leurs responsabilités.

C'est Lou qui rompit le silence.

– Bonjour. J'espère que tu te portes pour le mieux...

– Oui, ça va... C'est une situation... singulière.

– Effectivement, je ne sais pas trop quoi dire, balbutia-t-elle.

Adrien demeura un instant silencieux, puis il poursuivit :

– Alors, parlons simplement. Je te remercie d’avoir accepté de me rencontrer.

Elle haussa les épaules.

– Je crois que... nous en ressentions le besoin tous les deux, mais cela fait tellement de temps...

– Trop, beaucoup trop, fit Adrien.

– Tu veux t’asseoir ? lui proposa Lou en se saisissant d’une des chaises de l’entrée.

– Oui, merci.

Elle fit de même, et leurs genoux se frôlèrent. De nouveau, le silence s’imposa. Ni le père ni la fille n’osaient engager une conversation, et pourtant, ils avaient tellement de choses à se dire. C’est Adrien qui, d’une voix très calme, se risqua à rétablir le dialogue.

– J’ai appris pour ta mère, je suis désolé.

Hésitante, elle affirma :

– Ce fut... brutal, je ne savais pas qu’elle était si malade.

Lou se tut, pensive, puis reprit :

– Je crois que vous étiez restés en contact. Peut-être savais-tu depuis le début ?

– Une ou deux fois par an, nous nous tenions au courant de ce que nous devenions. Clarisse et moi avons même visité la Normandie, on s’est revus avec plaisir. Avec Hector, ils devaient passer quelques jours à la maison... C’était programmé pour l’été prochain. Et puis, ta mère me donnait de tes nouvelles. Elle me faisait part de ce que tu devenais, c’était le plus important. En ce qui concerne ses problèmes de santé, je ne savais pas. Du moins, je n’ai pas su plus tôt que toi. Ce fut un choc !

Lou l’écoutait avec attention. La voix de son père était devenue plus rauque, mais elle retrouvait chacune de ses intonations. Cette façon qu’il avait, à la fin de chaque phrase, de baisser le ton à tel point que le dernier mot devenait souvent incompréhensible. Lou se surprit, comme quand il venait la

chercher à l'école et que le brouhaha des multiples discussions rendait difficile une parfaite compréhension, à tendre l'oreille pour éviter de le faire répéter.

Une question lui brûlait les lèvres, mais elle n'osait pas la poser. Elle fit le choix de poursuivre de façon générale.

– Au fond, c'est bien que vous ne soyez pas restés fâchés.

Adrien ôta sa casquette et la posa sur ses genoux. Lou constata que sa chevelure était toujours aussi épaisse, seule la couleur avait changé. Le brun avait laissé la place à un gris-blanc qui lui éclairait le visage.

Lou laissa échapper sa pensée.

– Ça te va bien... Excuse-moi.

Adrien, ne désirant pas gêner sa fille, ne releva pas sa remarque. Il poursuivit :

– Raconte-moi, que deviens-tu ?

– Je suppose que tu dois déjà... un peu savoir ?

– Oui, admit-il, dans les grandes lignes. J'aimerais en connaître un peu plus, si ça ne te dérange pas.

Au fond d'elle, Lou prenait plaisir à répondre à sa requête.

– Une vie somme toute classique. Je réside à Paris, je travaille dans une agence immobilière. Le boulot me plaît, mais la région me manque. Je reviens régulièrement en vacances chez Mélina. Elle gère une maison d'artistes dans la campagne près de Vaison et...

Elle chercha ses mots. Adrien n'attendit pas qu'elle poursuive.

– Je sais tout ça, mais toi, comment vas-tu ?

– Question difficile, fit-elle en se saisissant de son paquet de cigarettes. À l'intérieur, c'est interdit, mais je suis sûre que Roger ne dira rien.

Adrien l'observait. Il retrouvait chez sa fille la même impatience que lorsqu'elle était petite. Chacun de ses gestes révélait une urgence. D'un coup sec et maladroit, elle fit rouler à trois reprises la pierre du briquet avant que la

flamme apparaisse. Elle alluma enfin sa cigarette et tira nerveusement dessus. Elle répondit à son père :

– Je vais... bien. En fait, tout a été compliqué ces derniers temps.

Adrien soupira, cela la surprit. Elle voulut lui en faire la remarque, mais son père la devança.

– « Ces derniers temps », pour moi, cela signifie vingt-cinq ans. Sans doute que pour toi, tu veux parler d'une période bien plus courte.

Lou parut contrariée ; elle inhala deux bouffées avant de s'exprimer.

– Oui, la mort de ma mère, les mensonges, la découverte de... tout cela est extrêmement difficile à surmonter. Nous n'avons pas les mêmes références temporelles, assura-t-elle.

Adrien rattrapa sa maladresse.

– Lou, je me suis mal exprimé. Ce que tu as vécu est... je n'arrive pas à trouver les mots.

– Tu savais ? demanda-t-elle abruptement.

Surpris, Adrien fronça les sourcils.

– Que veux-tu dire ?

Lou s'agaça de la bêtise de sa question.

– Bien sûr que tu savais, c'est idiot de te demander ça ! affirma-t-elle.

Adrien avait compris le sens de sa remarque ; il l'aida.

– Il n'y a rien d'idiot. Oui, bien sûr, je connaissais l'existence de ton... père. Tu l'as peut-être rencontré ?

– J'ai souhaité le voir, j'en avais besoin. Mais il n'a aucun intérêt !

Elle put deviner une certaine satisfaction sur le visage d'Adrien.

– Tu es seule juge, je n'interviendrai pas.

– Et ça ne te gênait pas de savoir que... ?

Sûr de lui, Adrien se redressa sur sa chaise et assura à sa fille :

– Non, ça ne me gênait pas, il ne te désirait pas. J'aimais profondément ta mère, tu étais déjà là, je vous ai aimées toutes les deux en même temps, avoua-t-il.

Lou était émue ; elle plongea son regard dans celui d'Adrien, comme pour y chercher une confirmation : ses yeux brillaient de larmes contenues.

– Excuse-moi, dit-elle.

– Ce n'est rien, un peu trop d'émotions, voilà tout ! Je voudrais te proposer quelque chose, si tu es d'accord.

– Oui, enfin... je ne sais pas, que veux-tu dire ? balbutia-t-elle.

– Nous n'allons pas rattraper vingt-cinq ans comme ça, d'un claquement de doigts ou en une soirée dans cet atelier.

Lou ne comprenait pas où il voulait en venir.

– Oui, bien évidemment, acquiesça-t-elle.

– Je te propose de passer quelques jours à la maison, nous aurons tout le temps de parler. Nous ne pourrons jamais reprendre l'histoire où nous l'avons laissée, mais peut-être ressentirons-nous l'envie de nous redécouvrir. En ce qui me concerne, c'est mon souhait le plus profond.

Lou alluma une nouvelle cigarette. Elle ne savait comment se l'expliquer, mais elle ne ressentait ni colère ni surprise. Elle retrouvait cet homme, qu'elle avait pourtant rejeté tant d'années, qui savait devancer ses pensées. De la même façon que lorsqu'elle était une enfant et une jeune ado, il venait de trouver les mots pour la rassurer, ne pas aller trop vite. Le seul sentiment qui la faisait douter était une forme d'appréhension. Et si elle se trompait ? S'il était impossible de renouer les liens que son père désirait à tout prix retisser ?

– Je ne sais pas trop, chez toi...

– Oui, à Buis-les-Baronnies. Tu te souviens du terrain, des vignes ?

Bouleversée, Lou eut la voix chevrotante.

– Oui... cépages grenache et syrah, tu... fais du vin ?

– Bien sûr. Les vendanges ont eu lieu il y a dix jours. Avec la canicule de cet été, la maturité des grappes n'a jamais été aussi avancée. Ce sera l'occasion de découvrir le vin nouveau.

À deux reprises, Lou ravala sa salive.

– Pourquoi pas, mais... je ne sais pas quand... je pourrai me libérer.

– Il n’y a pas d’urgence. Quand tu le souhaites, nous serons disponibles.

Lou grimâça lorsqu’elle entendit « nous » et écrasa son mégot sur le sol en béton. Adrien se rendit compte de sa bourde.

– Désolé, je ne voulais pas te rappeler de mauvais souvenirs.

– Elle est courageuse de m’avoir contactée, affirma Lou.

– Et moi pas assez, soupira Adrien.

– Vous êtes complémentaires, alors, c’est bien ! Dès que j’ai une date, je t’en fais part, ça te va ?

Elle se leva, Adrien fit de même. Lou paraissait pressée. Elle hésita, mais n’embrassa pas son père.

– À bientôt donc !

– À bientôt, fit Adrien qui ne semblait pas étonné par la réaction de sa fille.

Lou s’empressa de se diriger vers la sortie des *Deux Sarments*. De loin, elle fit un signe rapide à l’attention de Roger pour le saluer. La porte de l’atelier se referma. Elle démarra en trombe et stoppa la voiture quelques centaines de mètres plus loin. Le front posé entre ses mains sur le volant, elle fondit en larmes.

Il faisait déjà nuit lorsque Lou arriva à *Artistica*. Elle n’avait pas envie de parler et préféra faire le tour des bâtiments pour regagner son appartement plutôt que de traverser la cour. Méлина devait l’attendre et n’aurait pas manqué de la questionner sur sa rencontre avec son père.

Lou s’affala sur son lit et laissa déborder ce trop-plein d’émotions qu’elle n’avait aucune envie de retenir. Comme si, à chaque sanglot, elle évacuait une tension. Au début de la discussion avec son père, elle n’avait pas été confrontée à ce flot qu’elle redoutait tant. Il s’était déclenché lorsque Adrien avait évoqué cette parcelle de vigne qu’ils avaient plantée tous les deux, quand elle était âgée de douze ans. Des tas de souvenirs l’assaillirent. Sa respiration s’était accélérée, elle craignait de ne pas pouvoir se contrôler. La fin de leur échange ne faisait que renforcer cette idée de fuite : passer

quelques jours aux côtés de Clarisse lui paraissait insupportable. Comment pourrait-elle soutenir son regard ? Lui adresser la parole sans que la haine ne prenne le dessus ? À cet instant, Lou se demanda si elle avait pris la bonne décision en acceptant la proposition de son père.

*
* *

Si, la veille au soir, elle avait pu éviter les questions de son amie Mélina, ce matin, Lou savait qu'il n'en serait pas de même. Elle avait promis à Norah et Julia de petit-déjeuner avec elles puis de les emmener au marché de Vaison pour leur acheter quelques vêtements. Elle ne pouvait donc pas se défilier. Lorsqu'elle se présenta à la porte, elle fut accueillie par les deux sœurs qui ne pensaient qu'à une chose : partir se balader et sautiller d'un stand à l'autre.

– On y va, tatie, fit Norah.

Cela eut le mérite de détendre Lou.

– Dites donc, les miss, laissez-moi prendre un peu de forces. Quelque chose me dit que je vais en avoir besoin.

– Tiens, voilà la cachottière, fit Mélina en lançant un clin d'œil à James.

– C'est bon, arrête, elle souhaitait être tranquille, rétorqua son mari.

Grâce à l'appui de cet allié inattendu, Lou se justifia de la plus simple des façons.

– J'étais crevée et je ne pensais qu'à une chose, me reposer.

– Ça va, tu es tout excusée, plaisanta Mélina.

Lou sourit et se servit une tasse de café.

Son amie reprit :

– Si tu veux quand même faire un petit résumé, je suis tout ouïe.

James poussa un soupir agacé.

– Mais arrête, tu es lourde !

– Oh, ça va, j'ai le droit de m'inquiéter, répliqua sèchement Mélina.

James commençait sérieusement à être exaspéré par le comportement de sa femme. Lou lui saisit le bras et lui fit signe qu'elle gérait la situation.

– En fait, ça s’est déroulé comme je l’espérais et comme... je le redoutais, expliqua-t-elle.

Mélina écarquilla les yeux d’étonnement. Lou poursuivit :

– Des sentiments contradictoires. J’ai apprécié bien plus que je ne l’imaginais de lui reparler, de le revoir. C’est étrange comme sensation, mais j’ai eu l’impression que cela ne faisait pas vingt-cinq ans que nous ne nous étions plus adressé la parole.

– Le temps passe vite, fit remarquer James qui préparait les tartines pour ses filles.

– Non, je ne crois pas que ce soit ça. En fait, il est toujours le même, attentif et à l’écoute. Je ne sais comment l’exprimer, une sensation de déjà-vécu, une impression très particulière de le retrouver tel qu’il était, précisa Lou.

– C’est bien ! Alors, qu’est-ce qui t’a gênée ? interrogea son amie.

– Justement, ce bombardement d’émotions positives que j’ai eu du mal à gérer sur la fin, et puis il m’a proposé de passer quelques jours chez lui.

Lou se tut. Mélina et James attendaient la suite. Elle reprit.

– Clarisse, il vit avec elle !

– Et alors ? s’étonna Mélina.

– Et alors, je ne pourrais jamais la rencontrer, tu t’imagines ? Enfin, c’est parfaitement impensable !

James eut un sourire en coin que remarqua Lou.

– Ça n’a rien de marrant, lui signifia-t-elle.

Il termina sa tasse de café et la regarda fixement.

– Tu disais à l’instant que tu avais retrouvé ton père identique à ce qu’il était lorsque tu étais encore une ado. C’est bien ça ?

– Une façon de parler, mais c’est l’idée.

– Je vais être franc, Lou, ce que tu ressens s’appelle de la jalousie !

– N’importe quoi, s’insurgea-t-elle en se calant au fond de sa chaise.

– C’est toi qui vois ! Allez, j’ai du boulot, des paquets cadeaux à préparer que l’on m’a commandés, conclut-il avant de se lever.

Lou paraissait dubitative. Mélina ne relança pas la conversation. Son amie était plongée dans une profonde réflexion et elle ne souhaitait pas la déranger. Norah et Julia se chargèrent de mettre fin à ce moment d’auto-analyse.

– Allez, tu as fini ton café ? On est prêtes.

– Le temps d’aller récupérer les clefs de la voiture de votre mère, et c’est parti !

– Les voilà, firent de concert les deux petites filles.

Surprise, Lou déclara :

– Excellent, alors on y va !

– Bon courage ! Et ne leur achète pas trop de bêtises !

– Bien sûr que non. Tout ce qu’elles veulent !

*

* *

Lou profita autant qu’elle le put de son court séjour à *Artistica*. Elle passa du temps avec chaque résident. Clara lui offrit un des premiers exemplaires de son dernier livre, qui sortait tout juste de chez l’imprimeur. Lou lui promit de se plonger rapidement dans la lecture et de lui faire un retour sincère quant à ses impressions. Alex ne manqua pas de l’interpeller sur la sculpture qu’il avait réalisée à l’occasion de ses quarante ans.

– Au fait, qu’en as-tu fait ?

– Je l’ai installée en bonne place dans mon salon, à côté de la baie vitrée qui donne sur mon balcon.

– Parfait, en pleine lumière, les reflets du soleil lui donneront une dimension supplémentaire.

– Si tu le dis, répondit Lou, sceptique.

– Je le dis ! affirma-t-il avec son assurance habituelle.

Lou participa, avec quelques villageois, à un atelier de peinture que dispensait Carmen tous les lundis matin. Elle eut le plus grand mal à maîtriser la notion de profondeur, ce qui amusa les habitués. Son aquarelle ressemblait plus à une masse sombre collée sur un fond verdâtre qu'à un bosquet de chênes verts bordant un champ d'oliviers. Elle ne s'en offusqua pas, l'important était de se délasser l'esprit.

Lou et Perceval passèrent les soirées du dimanche et du lundi ensemble. Il lui fit découvrir ses dernières compositions, qu'elle écouta avec la plus grande attention. Les mélodies étaient touchantes, mais tristes. Lou y cherchait peut-être des réponses à ses interrogations. Peu à peu, cet homme se dévoilait, mais Lou demeurait intriguée par le côté sombre de sa personnalité. Quelquefois, elle se disait que Perceval, malgré tous ses efforts, n'arriverait jamais à se reconstruire dans cette société qui l'avait rejeté pendant près de dix ans. À d'autres moments, elle imaginait qu'ensemble ils parviendraient à se réconcilier avec une vie que, chacun à sa façon, ils avaient fuie.

Ils se promirent de se donner des nouvelles, mais sans aucune certitude sur un avenir commun. Peut-être Lou pensait-elle qu'elle devait d'abord terminer le processus qu'elle avait initié avec son père et dont elle ne connaissait pas encore l'issue. Ou alors, Perceval n'imaginait qu'une relation épisodique sans aucune intention de s'engager, de peur de mettre à mal sa réinsertion qu'il apprenait à construire jour après jour. Chacun d'eux restait dans une retenue qui contrastait avec la fougue de leurs moments d'intimité. Était-ce le signe d'une envie qu'ils n'arrivaient pas à exprimer, ou bien le reflet de simples bons moments dont ils profitaient sans se soucier du lendemain ?

*
* *

Lou prit le TGV en direction de Paris le mardi matin. Dès le lendemain, elle reprit ses activités à l'agence où, désormais, tout le monde était sur le pont, Sophie et Cécile ayant terminé leurs congés. L'activité était soutenue,

entre les étudiants qui s'y prenaient à la dernière minute pour trouver un logement et les visites qui avaient été retardées par la période estivale ; elles n'étaient pas trop de quatre pour satisfaire l'ensemble des demandes.

Curieusement, Lou paraissait moins motivée qu'à l'accoutumée. Certes, les événements récents avaient bouleversé son existence, mais quelque chose de plus profond la tourmentait. Son métier la passionnait toujours autant, mais elle ressentait une certaine frustration, sa région d'origine lui manquait. L'idée de proposer à Sophie d'ouvrir une agence dans les environs d'Avignon continuait de faire son chemin. Si, lorsqu'elle y avait songé la première fois, elle avait vite abandonné cette éventualité, désormais, elle y pensait souvent, et l'envie d'en discuter avec sa cheffe était de plus en plus présente.

Au cours d'une de ses soirées solitaires dans son appartement parisien où, pour tuer le temps, elle alternait entre pianoter sur son iPhone et zapper d'une chaîne à l'autre sans trouver un programme à sa convenance, Lou se reconnecta à sa messagerie du site de rencontres. Elle le fit plus par ennui que par véritable intérêt, mais la curiosité l'emporta. Elle se rendit compte qu'elle n'éprouvait plus aucun plaisir dans cette vaine quête qu'elle s'était infligée. Elle resta quelques instants l'index collé à l'écran, avant de décider de supprimer définitivement l'application de son portable. Elle ressentit une bouffée de soulagement, comme si elle reprenait les rênes de sa vie. Elle ne connaissait pas encore la direction qu'elle allait prendre, trop d'incertitudes persistaient, mais l'essentiel était là : le besoin d'autre chose, de construire, de réévaluer ses valeurs. Lorsque, enfin, un programme télé trouva grâce à ses yeux, elle reçut un appel. Elle s'étonna quand elle découvrit le nom qui s'affichait.

– Hector, si tard ! dit-elle à voix haute.

Elle décrocha.

– Comment vas-tu ? Je pensais t'appeler dans la semaine.

– Ça va, et toi ?

– Globalement bien, un peu mieux serait plus juste. Je suis étonnée, ce n'est pas ton habitude de m'appeler à cette heure si tardive.

La voix d'Hector trahissait de l'embarras, il paraissait soucieux.

– Je ne te dérange pas ?

– Pas du tout, tu sais, le sommeil n'est pas toujours mon meilleur compagnon. Et puis, ça me fait plaisir de t'entendre.

– En fait, j'aurais besoin de ton accord.

Lou pensa tout de suite qu'Hector avait décidé de répandre les cendres de sa mère à l'endroit qu'elle avait indiqué dans ses dernières volontés.

– Tu as décidé d'une date ?

– Une date, que veux-tu dire ?

Manifestement, l'incompréhension était totale. Lou demanda des précisions.

– Tu me parles de... ma mère, enfin...

– Ah non, désolé, absolument pas. J'ai besoin de laisser passer un peu de temps. Son départ est trop récent. Je ne me résous pas à ce que tout disparaisse si vite.

– Je suis d'accord avec toi. Moi non plus, je ne suis pas prête.

– En fait, je souhaiterais avoir ton accord pour la vente de la maison.

– Déjà ! s'étonna Lou.

– Il s'agit de la fille d'un voisin, qui cherche un logement plus grand et surtout un jardin. Avec son mari, ils m'ont demandé de visiter. Ils ont adoré la maison, ils m'ont fait une offre très intéressante. J'ai accepté sous réserve que tu donnes ton aval. Ça te gêne ?

– Non, ça ne me dérange pas. Je ne suis pas particulièrement attachée à ce lieu. C'est toi qui décides.

– Bon, je vais donc accepter leur proposition.

Dubitative devant un tel empressement, Lou ne put s'empêcher de le questionner.

– Si je peux me permettre, pourquoi si vite ?

Hector ne put cacher son mal-être.

– Tu sais, cette maison sans elle, c’est... compliqué. Je m’enferme le plus souvent dans mon atelier. Toutes les autres pièces me rappellent sa présence, et c’est insupportable.

– Je comprends, fit Lou. Et tu comptes prendre quelque chose de plus petit, je suppose ?

– Oui... près de mes fils. Je leur en ai parlé, ils m’ont encouragé. D’ailleurs, ils ont déjà en vue une petite maison qui me conviendrait. Je n’ai vu que quelques photos, ça à l’air tranquille.

Lou sentit son cœur se serrer.

– Donc, près d’Avignon...

– Oui, et pour la moitié du prix d’une maison de deux cents mètres carrés en Normandie, je peux me payer soixante mètres carrés en Provence, mais ce n’est pas le plus important.

– C’est bien, répondit simplement Lou.

– Tu es sûre, tu ne m’en veux pas ?

– Au contraire, je t’envie. Vas-y, Hector, n’hésite pas.

– N’oublie pas que tu vas disposer d’une somme rondelette.

– Ce sera bien la première fois ! plaisanta Lou.

– Ton appartement, en complétant avec un prêt, tu pourrais peut-être l’acheter ?

Lou réagit vivement.

– Mon appartement parisien, jamais de la vie ! Je suis bien placée pour savoir que les prix sont largement surcotés, et je n’ai aucune envie de concrétiser officiellement une installation parisienne.

– Ça fait presque vingt ans que tu payes un loyer à fonds perdu.

– J’ai l’impression d’entendre ma mère !

Hector confirma son avis.

– Eh bien, elle avait raison !

– Pour ce qui est de l’achat, oui ! À Paris, non, ça c’est certain !

- Bon, c’est toi qui vois.
 - Avertis-moi un peu à l’avance pour la signature, que je puisse m’organiser.
 - Bien sûr, Lou.
 - Veinard, va ! Au soleil avec les cigales.
 - Ce n’est pas de la chance, je l’ai décidé.
- Lou se sentit nostalgique.
- Allez, je t’embrasse. À bientôt, Hector.
 - À bientôt, Lou.

Dès le lendemain matin, Lou osa enfin évoquer le sujet de la création d’une nouvelle agence dans sa région d’origine. Elle savait que le potentiel était présent, même si le marché était différent de celui de la région parisienne qu’elle maîtrisait parfaitement. La réaction de Sophie fut surprenante ; elle s’attendait à cette demande et surtout la redoutait.

- Que te dire ? Sur le papier, c’est une très belle idée.
- Puis Sophie se tut, laissant Lou dans une totale expectative.
- Que veux-tu dire exactement ?
 - Qu’il s’agit d’un investissement très lourd.
 - Je sais, je vais te laisser un peu de temps pour réfléchir, c’est le mieux, je pense, non ?
 - Et dire que tu as toujours refusé de t’associer malgré mes nombreuses sollicitations...

- Oui, mais la situation n’est plus la même.
 - Et si je refusais, quelle serait ton attitude ? demanda Sophie.
- Lou tergiversa, devait-elle être franche avec sa cheffe, et surtout avec elle-même, ou attendre, encore attendre... ?

Sa responsable insista :

- Sois sincère !

Lou repensa à l’appel d’Hector et à cette rentrée d’argent inattendue. Et si c’était sa mère qui, indirectement, lui offrait l’opportunité de changer de vie ?

Au milieu du tumulte, la vie dessine parfois des raccourcis surprenants. Comme si les êtres qui, durant leur passage sur terre, avaient été les moins sincères s'offraient une forme de rédemption.

– Je tenterais le coup en indépendante. C'est un besoin, si je dois me reconstruire, ce sera là-bas, chez moi.

Sophie soupira.

– Tu vois, je suis triste, car je vais perdre ma meilleure collaboratrice et, en même temps, je suis heureuse pour toi. Je crois sincèrement que tu as pris la bonne décision. Laisse-moi juste le temps de m'organiser, et puis, qui sait, si tu arrives à me prouver que le marché en vaut le coup, investir au soleil n'est pas exclu.

– Merci, tu es adorable ! fit Lou, émue.

– Par contre, promets-moi de terminer le dossier avec le couple Evans. Ils sont capables de refuser d'acheter si tu n'es pas présente chez le notaire pour la signature de l'acte.

– Pas de souci ! On va tabler sur la fin de l'année.

– Parfait, dit Sophie en lâchant un soupir de soulagement.

Tout au long de la journée, Lou ne put s'empêcher de songer à cette décision qui allait changer significativement ses habitudes. Elle pensa à Mélina qui ne manquerait pas de sauter de joie lorsqu'elle apprendrait la nouvelle. Quant à Perceval, comment allait-il réagir ? Lou craignait qu'il se sente oppressé, quasiment contraint à une relation plus suivie. Il faudrait le rassurer à ce sujet...

Avant de regagner son domicile, Lou se promena longuement dans les allées du jardin du Luxembourg. Elle songeait à ce coup de téléphone qu'elle devait passer à son père afin de lui communiquer la date qu'elle avait choisie pour répondre à son invitation. Elle craignait de ne pas supporter la présence de Clarisse, mais elle admit que si elle désirait renouer avec son père, il était inévitable d'accepter la femme qui vivait à ses côtés.

Elle se saisit de son portable et composa le numéro de son père. La conversation fut brève, tous deux ressentait une forme de gêne. Rendez-vous fut pris pour le dernier week-end du mois d'octobre. Elle raccrocha.

Lou se posa un moment sur un banc, inspira à pleins poumons, la tête en arrière, et fixa le ciel d'un bleu limpide. Sa journée avait été intense, tant de promesses se profilaient à l'horizon...

Il faudra bien

Il faudra bien que j’assume mes torts et ces combats perdus d’avance.

Il faudra bien que je supporte le mensonge, que j’imagine d’autres envies, d’autres raisons d’espérer.

Il faudra bien que je comprenne que, quel que soit mon parcours, désormais, je suis la seule responsable du chemin que j’emprunterai.

Oui, il faudra bien que, d’un léger souffle sur la main, tu me le dises enfin...

*

* *

Depuis une dizaine de jours, les premiers signes de l’automne avaient fait leur apparition. Dans le massif des Baronnie, les nuits étaient devenues fraîches et les températures matinales frôlaient les cinq degrés sur les versants exposés au nord. Les feuilles les plus fragiles n’y avaient pas résisté et recouvraient le sol d’une couche brun doré annonciatrice d’un hiver aussi rigoureux qu’avait été intense la canicule estivale. Le jour était à peine levé et Adrien, sa tasse de café à la main, était déjà debout et se promenait dans son jardin potager. Il constata qu’il ne fallait plus tarder à récolter les dernières tomates et les poivrons rouges qui restaient accrochés aux quelques pieds qui n’avaient pas encore subi les assauts des prémices de l’hiver.

Clarisse était au chaud dans le lit sous l'épaisse couette, mais elle ne dormait plus. Elle s'inquiétait pour son compagnon qui, depuis plusieurs jours, montrait des signes évidents d'anxiété. Son appétit et son sommeil en étaient perturbés. Dans deux jours, Lou serait présente, et cela le tourmentait bien plus que de raison. La venue de sa fille était, évidemment, un événement majeur ; tout devait être parfait pour la recevoir, et Adrien ne ménageait pas ses efforts pour que les extérieurs soient impeccables. Concernant l'intérieur du chalet, Adrien faisait une totale confiance à Clarisse, qui avait en charge de préparer la chambre et la salle de bains du premier étage pour que Lou ne manque de rien et soit installée dans le plus grand confort.

Clarisse, au contraire d'Adrien, attendait ce moment avec curiosité et impatience. Son naturel, d'un optimisme à toute épreuve, l'aidait dans ce moment si particulier. Elle avait longtemps représenté l'image de celle qui avait détruit la famille Meunier et provoqué la cassure entre le père et la fille, mais elle avait confiance. Lou n'avait plus seize ans, ce n'était plus une adolescente qui réagissait de façon disproportionnée aux événements auxquels elle avait été confrontée. Bien évidemment, les deux femmes n'allaient pas se sauter dans les bras, mais Clarisse comptait sur l'intelligence de Lou pour qu'elle saisisse cette unique opportunité de retrouver ce père qui, au fond d'elle, lui manquait tant.

Clarisse venait de se lever. Bien emmitouflée dans une épaisse veste de laine, elle avait rejoint Adrien à l'extérieur.

– Tu ne devrais pas sortir si tôt. Les températures matinales sont fraîches, lui fit-elle remarquer.

– Je suis bien couvert, et puis Lou arrive dans deux jours. Tout doit être parfait. Il me reste la vigne à nettoyer. Tu sais, nous l'avons plantée ensemble. Je me souviens même du premier pied de grenache qu'elle a introduit en terre. Elle était si fière !

Sa compagne l'observait. Elle savait qu'il avait toujours adoré sa fille et que leur relation était marquée d'un lien profond, et encore maintenant

chaque fois qu'il prononçait son prénom, ses yeux s'illuminaient. Clarisse admirait cet attachement ; elle ne ressentait aucune jalousie envers Lou, et pourtant, pendant toutes ces longues années, même absente, elle lui avait volé une part d'Adrien, auquel elle n'avait jamais pu accéder.

– Tu me l'as raconté cent fois, fit-elle.

– Je sais, mais j'ai peur, et si ça se...

Elle l'interrompit.

– Je suppose que tu voulais dire : « Et si ça se passait bien... » ?

Adrien s'approcha, prit le bras de sa compagne et la regarda tendrement.

– Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi, dit-il d'une voix faible.

– La même chose, mais... sans moi ! Allez, arrête donc de te poser mille questions. Rentre te réchauffer et te reposer.

Adrien acquiesça d'un signe de tête. Le couple se dirigea vers le chalet. Au cours du déjeuner, Clarisse convainquit Adrien de faire une sieste avant de rendre visite à un couple d'amis qui résidait dans le village. Cela eut le mérite de le détendre et surtout de l'obliger à penser à autre chose qu'à l'arrivée de Lou.

Le samedi matin, quand Adrien ouvrit les volets de la cuisine, il faisait encore nuit. Il leva les yeux vers le ciel, aucune étoile ne brillait, la grisaille qui régnait depuis la veille ne s'était pas levée. Lorsque le jour pointa, une brume encore épaisse avait envahi la vallée. Le flash météo annonçait une amélioration en fin de journée, avec la levée d'un puissant mistral qui chasserait les nuages accrochés avec lourdeur aux coteaux alentour.

Tout au long de la matinée, Clarisse et Adrien n'échangèrent que quelques mots. Lou avait averti de son arrivée vers midi, et même si Adrien montrait un calme de façade, sa compagne savait qu'il ne fallait pas l'importuner et lui répéter de ne pas s'inquiéter. Il s'était enfermé dans sa bulle de protection. Fébrile, il attendait sa fille.

Lorsque la voiture de Lou apparut au bout de l'allée, Clarisse se fit le plus discrète possible. À travers la baie vitrée du salon, elle vit Adrien s'avancer

vers le véhicule qui venait de s'immobiliser.

Lou n'osait pas regarder son père, son regard fuyait.

– Bonjour, fit-elle en se dirigeant vers le coffre afin de récupérer ses bagages.

Adrien répondit par une banalité. Son seul but était d'éviter une gêne trop pesante.

– Tu n'as pas de chance, le temps est maussade.

– C'est vrai, c'est rare par ici, mais l'hiver approche.

– Tu as fait bon voyage ? lui demanda-t-il en se saisissant de son sac.

– En fait, je suis arrivée hier, j'ai déjeuné chez Mélina puis j'ai passé la soirée avec Roger et Émeline. Ils m'ont hébergée pour la nuit.

– Très bien, suis-moi, allons-y.

Le père et la fille s'avancèrent vers les quelques marches qui conduisaient à la terrasse du chalet. Clarisse, toujours à l'intérieur, attentive à leurs moindres gestes, attendait le moment opportun pour faire face à sa belle-fille.

Lou posa ses mains sur les rondins de bois de la terrasse qui faisaient office de balustrade. Elle contempla l'horizon.

– Par temps clair, ce doit être magnifique, dit-elle.

Adrien vint la rejoindre et, et d'un geste de la main, lui indiqua la direction du vallon en contrebas.

– Je ne sais pas si tu te souviens, mais c'est là-bas que nous avons... planté les premiers pieds de vigne, il y a...

La gorge d'Adrien se noua, il ne put poursuivre.

– Oui, je me souviens, assura-t-elle. J'avais douze ans...

Après un moment de silence, Lou reprit :

– Tu entretiens toujours cette vigne, c'est beaucoup de travail, non ?

– Bien sûr, comme je te l'ai dit l'autre jour aux *Deux Sarments*, chaque année, je produis deux à trois cents bouteilles de vin. Oh certes, ce n'est pas du châteauneuf-du-pape, mais j'en profite et j'en offre beaucoup aussi, c'est un vin qui ne supporte pas le vieillissement.

Lou scruta les jardins, puis elle se retourna et détailla le chalet.

– Et dire que ce n’était qu’un terrain en friche ici, c’est magnifique ! dit-elle.

– Oui, tu vois, douze années pour le construire et autant pour l’entretenir. Lorsqu’il ne parcourait pas le monde pour ses photos, mon frère Julien nous a beaucoup aidés. Nous sommes bien ici, c’est tranquille. La ville, je n’aurais pas supporté.

– Quelle sérénité comparée à ma vie parisienne !

Derrière elle, Lou entendit un bruit de pas résonner sur les lames de bois, et elle se raidit.

– Je te présente Clarisse, ma compagne, fit Adrien. Je crois que vous avez déjà discuté... un peu par téléphone.

– Bonjour, Lou.

– Bonjour, je... vous remercie de m’accueillir.

– C’est avec plaisir.

Le premier face-à-face entre les deux femmes fut poli, mais très réservé. Chacune était sur ses gardes. Mais le premier contact avait eu lieu et il ne s’était pas mal passé, contrairement à ce que redoutait Adrien.

– Rentrez donc, venez vous réchauffer. Avec cette humidité qui tombe, il fait frais dehors. Votre père va vous indiquer votre chambre.

Lou pénétra dans l’immense salon, suivie par Adrien qui adressa un signe à sa compagne ; il paraissait soulagé. Il installa sa fille à l’étage avant de redescendre à la cuisine pour contrôler la cuisson de la daube qui mijotait depuis le début de la matinée.

– Alors, tu vois, ça se passe bien, chuchota Clarisse à son oreille.

– Oui, nous n’avons pas encore dit grand-chose. Je crois qu’elle est... contente d’être ici.

– Je te laisse à tes fourneaux, je vais mettre la table.

Lou, assise sur son lit, était anxieuse, mais contente de ne pas ressentir de forts sentiments de doute quant à sa décision d’être ici, ni de rejet envers

Clarisse. Elle se saisit de son portable et rédigea un SMS pour Mélina.

« *L'ambiance est étrange. Tout se passe bien... pour l'instant.* »

« *Super*, répondit aussitôt Mélina. *Et enlève les points de suspension.* »

Lou se mit à rire.

Elle posa son iPhone sur la commode avant de rejoindre le salon. Clarisse terminait de mettre la table.

– Je suis sincèrement très heureuse de vous accueillir. Vous savez, Adrien, enfin votre père, attendait votre arrivée avec impatience, dit-elle à sa belle-fille.

Lou répondit avec un naturel qui l'étonna elle-même :

– C'est une situation étrange, mais la vie offre parfois des opportunités qu'il faut savoir saisir. Après, je ne sais pas quel sera le résultat.

– Si je peux me permettre... hasarda Clarisse.

– Je vous en prie.

– Vous avez un peu la même façon de réagir que votre père. Ne vous méprenez pas, ce n'est pas une critique.

Étonnée, Lou voulut en savoir plus.

– Que voulez-vous dire ?

– Cette satanée pudeur, cette réserve qui vous caractérise tous les deux.

– Ah bon ? J'avoue que j'ai un peu de mal à comprendre.

– Vous dites qu'il faut savoir saisir les opportunités et juste après, vous émettez un doute. Je n'ai jamais su, avec Adrien, s'il s'agissait d'une protection, de la peur d'échouer ou simplement de l'expression de la crainte de réussir.

Lou fixa Clarisse un long moment. Cette femme qu'elle connaissait à peine se permettait de lui renvoyer ses contradictions en pleine figure. Lou pensa que la cohabitation allait être délicate. Elle préféra rejoindre son père qui s'affairait aux derniers préparatifs du repas.

– Ça sent bon.

– J'ai pensé que ça te ferait plaisir, si tes goûts n'ont pas changé.

Elle s'approcha de la cuisinière, souleva le couvercle de la cocotte et huma les effluves de viande de bœuf marinée dans le vin rouge, le thym et le laurier.

– Non, ils n'ont pas changé. Tu sais, la dernière fois que j'en ai mangé, c'est quand j'ai voulu faire découvrir ce plat à des amis parisiens, et ce fut une véritable catastrophe.

Adrien ironisa.

– Une catastrophe, tant que ça ?

– Oh oui, mes invités m'ont bien évidemment félicitée, mais ce sont des gens polis, voilà tout.

– Allez, à table donc ! lança Adrien.

Le repas se déroula dans une ambiance retenue. Lou et son père s'efforcèrent de n'évoquer aucun sujet qui pourrait contrarier les espoirs qu'ils fondaient dans ce séjour. D'un autre côté, s'ils continuaient de la sorte, rien n'évoluerait, ni en bien ni en mal. Clarisse en était parfaitement consciente et décida qu'elle devait à nouveau intervenir. Elle déposa le dessert sur la table et laissa d'abord son compagnon s'exprimer.

– Ça aussi, je crois que tu l'apprécies...

– Une tarte aux pommes avec de la glace à la vanille, je vais exploser, fit Lou en posant ses mains sur son ventre.

C'est à ce moment que Clarisse tenta de les faire réagir afin qu'ils s'extraient de ce rassurant ronronnement qui ne mènerait à rien de concret.

– Adrien, ce repas, tu le préparais régulièrement lorsque Lou était enfant, je suppose ?

Il fusilla sa compagne du regard.

Il y eut un long moment de silence que Lou rompit en disant :

– Non, ce n'est qu'à l'adolescence que mes préférences culinaires se sont affirmées.

– Je vous sers ? proposa Clarisse.

Lou tendit son assiette.

– Avec plaisir.

Cette femme l'intriguait. Ses questions la gênaient. Lou avait du mal à cerner ce qu'elle éprouvait à son égard. Elle aurait dû la remettre sèchement à sa place et pourtant, elle la laissait faire.

Clarisse connaissait Adrien par cœur, et elle savait que sa fille réagissait de la même façon que lui. Il n'y avait donc qu'une solution pour que leurs retrouvailles se transforment en succès : les obliger à se confronter à leur passé pour l'exorciser une bonne fois pour toutes. Adrien et Lou se sentaient, inconsciemment, incapables de le faire seuls, alors Clarisse devenait le catalyseur qui leur manquait. C'était pour cette raison que Lou la laissait faire alors qu'elle aurait dû lui sauter à la gorge.

– Excellent ! Je te remercie pour ce repas, fit-elle à l'attention de son père, avant de s'adresser à Clarisse : Merci à vous aussi.

– Pour le repas, je n'ai pas participé à grand-chose.

Lou plongea ses yeux dans les siens, lui signifiant qu'elle avait compris son comportement et que si elle n'allait pas trop loin, elle le cautionnait.

– Pas pour le repas, mais pour le reste, précisa-t-elle.

Adrien était perplexe. Il n'avait pas intégré la subtilité du jeu auquel se livraient les deux femmes, mais il constatait que sa compagne et sa fille avaient su trouver une forme d'équilibre, et c'était le plus important à ses yeux.

Il se leva pour aller préparer le café.

– Nous pouvons le prendre sur la terrasse ? Le soleil commence enfin à pointer son nez, proposa Clarisse.

– Avec plaisir, fit Lou qui l'aida à débarrasser la table.

À la demande de sa fille, Adrien énuméra l'ensemble des travaux qu'ils avaient réalisés pour la construction du chalet. Clarisse s'était occupée de toute la décoration : choix des teintes des lasures, de l'ameublement, de l'agencement des pièces et du mobilier. Concernant l'extérieur, chacun

possédait son espace réservé : le potager et la vigne pour Adrien, la plantation d'abricotiers et le jardin d'agrément pour Clarisse.

Lou les félicita.

– C'est magnifique, vous avez fait un superbe boulot !

– C'est notre principale occupation, déclara Clarisse avec une pointe de regret dans la voix.

Adrien abonda dans son sens. Elle en fut étonnée, c'était la première fois qu'il émettait des doutes sur leurs habitudes de vie.

– Nous y passons sans doute trop de temps. Pourtant, nous avons des activités de bénévolat au sein du club de randonnée, et Clarisse fait profiter les jeunes du village de son expérience d'enseignante à la retraite. Malgré cela, nous vivons un peu reclus, comme deux solitaires.

– Vous devriez partir en voyage. Vous n'avez pas besoin d'aller à l'autre bout du monde. La France est bien assez grande, c'est un pays magnifique.

– Tu as raison, il faut savoir casser ses habitudes, assura son père.

– Visiter Paris, peut-être ? proposa Lou.

– Certainement pas ! Pour respirer du gaz carbonique et entendre un bruit incessant, très peu pour moi, s'agaça Adrien.

Clarisse appuya l'avis de son compagnon.

– Je confirme, Paris, je le laisse aux autres. D'ailleurs, comment faites-vous pour arriver à y vivre et y travailler ? Ce ne doit pas être évident.

Lou écarta les mains et précisa sa pensée.

– C'est une ville merveilleuse pour un touriste, un étudiant ou un célibataire qui commence à travailler. C'est vrai que tout est à disposition et facilement. Après... c'est usant d'y rester trop longtemps. Enfin, c'est mon avis, les vrais Parisiens y sont très heureux.

Elle se tut un instant, puis reprit :

– Je vais quitter Paris en fin d'année et revenir m'installer dans la région.

Son père exprima son étonnement :

– Mais pourquoi ? Que vas-tu faire ? J’ai cru comprendre que ton métier te satisfaisait pleinement.

– J’adore ce que je fais, mais ce métier, je peux l’exercer partout où il y a des biens à vendre.

– C’est courageux, fit Clarisse.

– Les derniers... événements m’ont amenée à réfléchir sur ce que je désirais vraiment. Ce que j’étais prête à supporter et ce dont je ne voulais plus. Une des étapes consiste à revenir chez moi, là où j’ai vécu... jusqu’à la fin de mes études.

Visiblement ému, Adrien la questionna à nouveau.

– Sans être indiscret, tu as décidé de l’endroit où tu allais habiter ? Tu as déjà une idée ?

– Oui, à Vaison-la-Romaine. Chez Mélina dans un premier temps, elle a un logement disponible. Après, je verrai.

– Et pour ton travail ?

– J’ai pris une licence d’indépendante pour tester le marché. Après, si ça fonctionne, Sophie, ma cheffe d’agence, est prête à étudier l’opportunité d’ouvrir une succursale.

– Financièrement, ça va vous changer, du moins au début... s’autorisa Clarisse.

Lou s’ouvrait facilement et parlait de ses projets en toute transparence.

– Les premiers mois, à n’en pas douter, vont être délicats, mais... je dispose d’un pécule non négligeable... la moitié de la maison de ma mère. Hector a souhaité la vendre, je ne m’y suis pas opposée.

Adrien acquiesça d’un signe de tête.

– J’ai appris qu’il s’était installé non loin de l’exploitation de ses fils.

– Les nouvelles vont vite, je vois, s’étonna Lou.

– Que veux-tu, c’est Roger ! Il est toujours au courant de tout.

Clarisse, ayant remarqué la facilité avec laquelle Lou se confiait, s’adressa à Adrien.

– Et si vous alliez vous balader tous les deux, tu pourrais lui montrer la vigne, le verger. Peut-être descendre jusqu’au village ?

Adrien ne répondit pas. Lou le fit à sa place.

– Je vais chercher une veste, le mistral commence à se lever. J’enfile une paire de baskets et j’arrive.

Clarisse s’approcha de son compagnon qui, assis sur la première marche des escaliers de la terrasse, attendait sa fille.

– Tu vois, tout se passe bien.

Il lui fit signe de s’installer à côté de lui et l’enveloppa de son bras.

– Merci, chuchota-t-il à son oreille avant de déposer un baiser sur sa tempe.

– Ta fille est comme toi, tu sais, c’est assez troublant. Même façon de réagir, même pudeur exacerbée et même... intensité des sentiments.

– Et pourtant, nous n’avons aucun chromosome en commun.

– Je crois qu’en ce qui vous concerne, le cœur est bien plus fort que n’importe quel patrimoine génétique.

– Nous revenons vers dix-sept heures.

– Prenez le temps qu’il vous faudra, et ouvre-toi comme elle a pu commencer à le faire. Confie-lui tes doutes, tes espoirs, tes attentes et, surtout, dis-lui la vérité concernant Éliane...

Il grimaça.

– Tu crois que c’est nécessaire ? Je ne voudrais pas qu’elle garde une image trop négative de sa mère.

– C’est essentiel, elle doit connaître son histoire, toute son histoire !

Le père et la fille disparurent au fond du jardin. Adrien désirait d’abord lui faire découvrir la vigne. Lorsqu’ils arrivèrent en début de parcelle, il posa sa main sur un des ceps.

– Ce doit être un de ces pieds que tu as plantés. Ce sont les premiers grenaches qui ont été mis en terre.

Tout à coup, Lou parut troublée.

- J’avais le souvenir que c’était bien plus grand.
- Et pourtant, rien n’a changé.
- Les souvenirs se déforment avec le temps, ou bien notre esprit les sélectionne pour qu’ils soient le plus beaux possible.
- Ou le plus supportables compléta son père.

Elle remarqua son visage fermé qui trahissait une profonde émotion. Elle prit l’initiative.

– J’aimerais que tu me racontes comment tu as connu ma mère. Pourquoi as-tu accepté de m’élever ? J’ai eu sa version et celle de mon géniteur, mais je suis certaine qu’il manque un maillon. Toi seul peux combler ce vide.

Adrien invita sa fille à marcher en direction du verger. Il commença son récit.

*
* *

Adrien avait connu Éliane au centre d’hébergement pour jeunes filles en détresse, lors d’un de ses ateliers sur le travail du bois qu’il dispensait chaque samedi matin. Lorsqu’il avait vu pour la première fois cette nouvelle venue, son regard n’avait pu se détacher d’elle. Il était tombé amoureux dès le premier jour. Ce n’est que quelques semaines plus tard qu’Adrien avait appris qu’elle était enceinte et qu’elle désirait garder son enfant malgré l’absence du père. Il fut le témoin de tous les coups bas dont Éliane avait été victime de la part de Michel Evranil, industriel et député bien connu dans la région. Elle lui racontait tout : ce qu’elle subissait et le chantage qu’elle avait mis en place. Adrien n’avait jamais osé le lui dire, mais son comportement ne semblait guidé que par la haine qu’elle portait à celui qui avait profité de sa faiblesse. Il se demandait parfois si elle ne gardait pas son enfant uniquement comme monnaie d’échange. L’avenir allait malheureusement lui donner raison. Lorsque Éliane avait obtenu, en contrepartie de son silence, une importante somme d’argent, elle s’était désintéressée de sa grossesse au point de demander à plusieurs médecins s’il était possible de pratiquer un avortement

malgré le délai légal largement dépassé. Elle n'avait essuyé que des refus. Adrien s'était inquiété de l'état psychologique de la femme qu'il aimait, qui paraissait parfois absente et ne faisait aucunement attention à son hygiène de vie. Il lui avait proposé de quitter le centre et d'emménager avec lui, ce qu'elle avait accepté sans hésitation. Adrien n'avait pas compris ou n'avait pas voulu voir que les sentiments qu'il éprouvait n'étaient pas réciproques. Les mois avaient passé, Éliane avait récupéré physiquement et tout semblait s'arranger. À nouveau, elle faisait des projets et reparlait de cet enfant qui bientôt verrait le jour. Puis ce fut l'accouchement.

*
* *

Visiblement ému, Adrien demanda à Lou si elle souhaitait qu'il poursuive. Bouleversée par le récit de son père, elle se devait de l'écouter jusqu'à la fin. Chacun d'eux en ressentait le besoin. Adrien pour se libérer et Lou pour savoir.

– Que s'est-il passé après ma naissance ?

Adrien avait du mal à s'exprimer. Sa fille posa sa main sur son épaule. Il trouva alors la force de continuer ; sa voix était faible, pourtant, il décrivit les faits dans les moindres détails.

– Le lendemain de ta naissance, lorsque je suis arrivé à la maternité, la chambre était vide. Je me suis inquiété, j'ai arpenté les couloirs, ta mère était dehors dans le parc et fumait une cigarette. Je me suis approché, je n'ai pas eu le temps de parler. Elle m'a fixé d'un regard vide et m'a annoncé : « Je ne veux pas l'assumer ! J'en ai parlé à l'infirmière, il y a des solutions. »

Abasourdie, Lou sentit ses jambes flageoler. Elle s'assit sur le talus qui longeait le verger, son père en fit autant. Les jambes recroquevillées et le menton posé sur ses genoux, elle attendit qu'Adrien poursuive.

– Je n'ai pas compris tout de suite ce que ta mère voulait dire. Je lui ai demandé de répéter, ce qu'elle a fait d'une voix neutre, sans émotion. C'est à cet instant que j'ai réellement pris conscience de ce qui se passait. Je n'ai

jamais su si elle avait prémédité sa décision ou si, une fois mère, elle ne se sentait pas la capacité de t'élever, mais la réalité était là, dans toute sa violence.

Lou, tremblante de rage et de désespoir, se remémora les propos de sa mère. Comment avait-elle pu lui mentir de la sorte ? Même en se sachant condamnée, elle n'avait pas eu le courage de libérer sa conscience.

– Et puis, d'un seul coup...

Adrien déglutit à plusieurs reprises. Lou posa sa tête sur son épaule, l'invitant à terminer son récit.

– Et puis ?

– Je n'ai pensé qu'à toi. Qu'allais-tu devenir ? Tu allais être adoptée par un autre couple, serais-tu heureuse ? Je ne pouvais me résoudre à te voir disparaître, rentrer à la maison comme si de rien n'était. Comme s'il ne s'était rien passé. J'ai demandé à te voir. L'infirmière en chef m'a demandé qui j'étais réellement, je lui ai répondu que j'étais ton père. Elle m'a fait répéter, je ne suis pas certain qu'elle m'ait cru. J'ai confirmé que tu étais ma fille, cela lui suffisait.

– Mon Dieu, si j'avais su ! fit Lou qui serrait le bras d'Adrien aussi fort qu'elle le pouvait.

– J'ai donc signé les documents. L'infirmière me fit remarquer que je n'avais pas précisé ton prénom. J'ai réfléchi quelques instants et j'ai noté « Lou ». « Pourquoi ? », me demanda-t-elle. « C'est doux » fut ma seule réponse. Je lui ai alors expliqué que ta mère avait eu une grossesse difficile et que sa décision était hâtive et ne reflétait pas son désir profond. Elle sourit, referma le dossier et me dit : « Félicitations, monsieur, vous êtes désormais papa ! » Il ne me restait plus qu'à convaincre ta mère. Je ne pouvais pas imaginer que tu grandisses avec un seul parent à tes côtés.

– Mais comment a-t-elle pu changer d'avis, que s'est-il passé ?

Adrien leva les yeux vers le ciel et grimaça.

– J'ai peut-être fait une erreur.

– Pourquoi dis-tu cela ?

– J’ai tellement insisté pour la convaincre que j’ai toujours eu des doutes sur ses motivations profondes. Aujourd’hui encore, je me pose parfois la question.

– Que lui as-tu dit ?

– J’ai tout essayé. Je lui ai promis de subvenir à tous vos besoins, les tiens évidemment, et les siens. Que si elle ne désirait pas travailler, j’assumerais. Je lui ai fait promettre qu’en échange d’une... totale liberté, elle rentrerait avec nous à la maison, comme n’importe quel couple. Alors d’un coup, elle a accepté, mais a posé une condition surprenante.

– Laquelle ? s’empressa de questionner Lou.

– Qu’elle devienne ma femme ! « Je veux que l’on m’appelle madame Meunier » furent ses termes exacts !

Lou ne savait pas quoi dire. Ses mots se mêlèrent à ses pleurs, elle bafouilla :

– Mais... après, enfin, comment a-t-elle pu...

Adrien soupira.

– Nous avons vécu quelques années où j’ai pensé que le bonheur était à notre portée, mais cela n’a pas duré. Certes, elle a tenu sa promesse, elle n’est jamais partie. Elle faisait sa vie et nous la nôtre ! Voilà, ma fille, tu sais tout.

– Comment as-tu pu supporter ?

Adrien parut soulagé.

– Je ne sais pas, et puis... tu avais douze ans quand j’ai connu Clarisse. On se voyait à l’atelier en cachette. Roger nous y a vus, forcément, lui seul savait, jusqu’au jour où... tu nous as surpris. C’était la première fois qu’elle venait à la maison.

Incrédule, Lou eut une dernière question.

– Pourquoi n’avez-vous pas divorcé ?

– Peut-être une autre erreur... Il était inconcevable que tu grandisses dans une famille séparée. J’avais la certitude que ton bonheur ne pouvait pas se

construire sans un père et une... mère sous le même toit.

Adrien réfléchit un instant et reprit :

– En fait, tu as eu le courage que ta mère n’a jamais eu, que je n’ai jamais eu...

À nouveau, elle posa sa main sur l’épaule de son père.

– Ne dis pas ça, tu as fait ce qui te semblait le mieux pour moi. Si j’avais su...

– Aujourd’hui, tu sais.

Toujours assis sur le talus, ils restèrent silencieux un long moment, chacun perdu dans ses pensées. Lou connaissait désormais la vérité. Que pouvait-elle faire, à part accepter ? Aussi difficile que cela pût paraître, c’était la seule solution. De tout cela, il lui resterait d’abord la sincérité de son père et une incompréhension qu’elle ne pourrait jamais éclaircir : qui était réellement sa mère ? Une jeune femme perdue que sa famille avait abandonnée, qui ne savait plus où elle en était et qui, désespérément, avait cherché l’amour... Était-elle dénuée du moindre sentiment, la pire des manipulatrices ?

Le vent forcissait, Lou avait envie de bouger.

– Alors, on descend jusqu’au village ? Tu me fais visiter.

Le visage d’Adrien, malgré la fatigue, s’éclaira.

– Allons-y ! fit-il en se levant d’un coup.

Tout au long de leur promenade, ils n’évoquèrent plus le sujet, comme s’ils venaient de refermer une plaie bien trop longtemps restée à vif.

Ce n’est que vers dix-huit heures qu’ils regagnèrent le chalet. Lou était frigorifiée ; un mistral glacial soufflait puissamment et sa veste n’était pas assez épaisse pour l’en protéger. Avant de rentrer, elle demanda à son père :

– Tu te souviens de nos randonnées, lorsque nous partions tous les deux un week-end ou quelques jours pendant les vacances scolaires ?

– Bien sûr ! Pourquoi me parles-tu de ça ?

– Je ne connais pas le massif des Baronnies, tu veux bien me le faire découvrir ?

Étonné, Adrien se tut une seconde avant de répondre :

– Avec plaisir !

– Et si nous repartions deux ou trois jours ?

– Mais quand ?

– La semaine prochaine, si le temps le permet. Tu crois que tu peux organiser cette sortie ?

Il ne put cacher son enthousiasme.

– Bien sûr, avec le club, je dispose de tout l'équipement nécessaire.

Puis Adrien eut un doute :

– Tu ne devais pas rentrer lundi à Paris ?

– J'ai décidé de rester un peu plus longtemps !

Clarisse constata sans peine que le tête-à-tête entre le père et la fille s'était bien déroulé. Elle ne posa aucune question et poursuivit ses occupations. Lou monta prendre une douche chaude pour se réchauffer et se détendre. Adrien téléphona à un de ses amis, responsable du club de randonnée, afin de s'assurer qu'un équipement pour Lou était disponible. Son ami lui confirma que les prévisions météorologiques pour la semaine suivante laissaient espérer une semaine fraîche, mais ensoleillée et sans vent. Adrien s'assura qu'il y avait des places disponibles au gîte de Vergol, près de Montbrun-les-Bains, étape incontournable sur la route du col de la Bohémienne.

Clarisse, qui avait entendu les appels de son compagnon, ne put s'empêcher de le questionner. Adrien lui résuma les échanges qu'il avait eus avec sa fille et lui confirma qu'il lui avait tout dit. Il ne put cacher son soulagement, à la grande satisfaction de Clarisse.

Après sa douche, Lou s'allongea sur son lit et s'endormit. Ce n'est que vers vingt heures qu'elle rouvrit les yeux. Elle prit le temps d'envoyer un message à Perceval avant d'éteindre son portable : « *Reprendre sa vie en*

main... Je pense à toi. » Elle descendit pour le dîner en s'excusant de son retard. Clarisse la rassura.

– Vous aviez besoin de vous reposer. J'enfourne les pizzas, vingt minutes et c'est prêt.

Lou accompagna sa belle-mère à la cuisine.

– Mon père n'est pas là ?

– Il vous manque déjà ? ironisa sa belle-mère.

Lou rougit et ne sut quoi répondre.

– Euh... non, je ne le vois pas, c'est tout.

– Je plaisante, il est à la cave, il vérifie son équipement de randonnée. Il m'a confié que vous comptiez partir tous les deux. C'est bien !

– Je crois. Du moins, j'en ai envie.

– Une nouvelle fois, puis-je me permettre d'être directe ? C'est mon défaut... paraît-il.

– Allez-y, jusqu'à présent, ça ne vous a pas trop mal réussi.

– Si j'ai un dernier conseil à vous donner : aimez-vous mieux tous les deux !

– Mieux ? s'étonna Lou.

– Oui, exprimez-vous, parlez-vous sans honte, pudeur ou retenue.

– J'en ai bien l'intention !

Le dîner se déroula dans la bonne humeur. Lou continua à se confier sur ses projets. Elle évoqua même les questions qu'elle se posait sur sa relation avec Perceval. Adrien était gêné par cette conversation, il écouta sans participer activement. Clarisse relança régulièrement Lou, qui donna des détails quant à son souhait de construire quelque chose de durable avec cet homme sans savoir ce que lui désirait. Lou ne leur cacha pas le passé de Perceval. Adrien parut soucieux alors que Clarisse l'encouragea à se tourner vers l'avenir et non vers le passé.

Dès la fin du dîner, Lou s'excusa et monta se coucher ; elle était épuisée. Adrien ne tarda pas non plus à se glisser sous les draps et, pour une fois, il

laissa sa compagne débarrasser la table et ranger le salon.

Le dimanche dans la soirée, Adrien eut la confirmation que le départ de la randonnée devait avoir lieu tôt le mardi matin si l'on voulait bénéficier d'une météo optimale. La journée du lundi fut consacrée aux préparatifs.

Le lever était prévu le lendemain à cinq heures.

– 20 –

Renaître

D'un vent léger, les hésitations s'envoleront.
D'une pluie fine, les mensonges s'effaceront.
D'un soleil d'été, les espoirs refleuriront.
D'un souffle sur la main, renaître enfin !

*
* *

Le thermomètre extérieur, situé à l'abri de la terrasse du chalet, indiquait une température de huit degrés lorsque le père et la fille s'élancèrent pour un périple de trente-huit kilomètres à faire en deux jours.

Adrien avait déjà eu l'occasion de réaliser cette sortie et savait qu'il fallait démarrer prudemment, les huit premiers kilomètres étant les plus difficiles, avec un dénivelé positif de huit cents mètres. Le départ officiel eut lieu sur la place centrale de Buis-les-Baronnies. Lou était pleine d'entrain et n'arrêtait pas de parler malgré la pente qui commençait à se raidir en direction du rocher de Saint-Julien. Adrien lui conseilla à plusieurs reprises de ralentir, ce qu'elle fit quelques minutes, avant, à chaque fois, de reprendre une allure bien trop rapide. Ce n'est qu'après la première heure que Lou comprit enfin qu'elle avait présumé de ses forces. Son pas se fit lourd et saccadé.

– Tu aurais dû m’écouter, je n’ai l’intention ni de rebrousser chemin ni de te porter.

Lou réajusta son sac à dos dont les lanières tiraient sur ses épaules.

– C’est bon, c’est bon, ça va aller, pesta-t-elle.

Le jour n’était pas encore levé. Lou ne pouvait pas voir le visage de son père, qui souriait largement. Un instant, Adrien eut l’impression de retrouver sa fille lorsqu’elle était une adolescente pleine de vie, capable de ronchonner à la moindre contrariété.

– Au fait, de quand date ta dernière séance de sport ? s’amusa-t-il. Ne discute plus, suis mon rythme, lui conseilla-t-il d’un ton ferme.

Lou jeta un coup d’œil à son GPS ; depuis le départ, ils n’avaient parcouru que trois kilomètres.

– La pause, c’est quand ? s’enquit-elle.

– Pas encore ! Tu as largement le temps jusqu’à la crête de la montagne de la Nible. Tu verras, à mille deux cents mètres d’altitude, la vue est magnifique. Nous devrions l’atteindre en fin de matinée.

– Donc, à l’heure du casse-croûte ?

– Oui, le temps de reprendre des forces.

L’altitude ne cessait de croître, la pente ne faiblissait pas. Lou serrait les dents, mais ne disait rien. Adrien s’en était rendu compte et ajustait sa marche au rythme que pouvait supporter sa fille. D’une certaine façon, il redécouvrait la satisfaction de la protéger. L’enfant qu’elle avait été était bien loin, mais Adrien ne put s’empêcher de l’envelopper de toute son attention. Lou se laissa faire, comme si, elle aussi, prenait plaisir à revivre ces sensations.

Peu à peu, l’avancée se fit plus régulière. Adrien avait su trouver l’allure qui convenait le mieux au manque criant d’entraînement de Lou. Le soleil éclairait désormais généreusement la campagne alentour et les odeurs de thym, de lavande et de genêt les accompagnaient dans leur progression. Elle suivait les pas de son père, le regard calé sur le bas de son sac à dos.

En vue du plateau, le chemin s'élargit et la pente s'adoucit. Moins concentrée sur son effort, Lou songea au récit que lui avait livré son père quelques jours auparavant. Elle avait presque accueilli cette vérité glaçante avec facilité. Était-ce parce que, enfin, elle ressentait une forme de libération, ou bien avait-elle déjà jugé cette mère qui, toute sa vie, avait été si distante ?

Lou rompit le silence imposé par le rythme régulier de leur marche.

– Tu penses qu'elle m'a aimée ?

Adrien ne savait pas quand, mais il se doutait que Lou aborderait le sujet. Elle lui avait proposé cette randonnée d'abord pour qu'ils soient tous les deux, mais aussi parce que c'était l'occasion de lui parler dans un cadre propice aux confessions.

– J'aimerais pouvoir t'apporter une réponse, mais je n'en ai pas. J'ai parfois l'impression d'avoir vécu seize ans à côté d'une étrangère. Tu sais, Lou, il faut que tu lui pardonnes, elle a beaucoup souffert.

– Pas évident, tout le monde a ses souffrances et ne réagit pas de la sorte !

– C'est juste, mais il faut que tu passes à autre chose. Pense à ta vie, ressasser le passé ne sert à rien. À part à s'épuiser. Tiens, en parlant de s'épuiser, dans trente minutes, repos ! Regarde, nous arrivons sur le plateau.

Adrien, avec son bâton de marche, lui indiqua la direction du massif du mont Ventoux qui se dessinait au loin, avec son sommet de pierres calcaires sur lesquelles le soleil se reflétait.

Lou admira la vue. Elle ne dit rien jusqu'à ce que son père s'arrête à l'endroit prévu. Deux randonneurs s'étaient déjà installés près d'une large pierre plate qui faisait office de table où l'on pouvait aisément déposer ses affaires. D'autres blocs plus petits avaient été positionnés pour servir d'assise.

Lou poussa un soupir de soulagement lorsqu'elle put enfin déposer à terre son sac à dos. Elle fit plusieurs mouvements de rotation des épaules pour détendre ses muscles tétanisés par cette matinée d'effort. Adrien sortit le casse-croûte et invita sa fille à le rejoindre.

– Viens donc t’asseoir, tu n’es pas assez fatiguée ?

– J’arrive, fit-elle en se rapprochant à pas lents.

Adrien remarqua que sa fille avait l’esprit ailleurs. Bien sûr, la fatigue avait fait son œuvre, mais Lou était toujours bloquée sur les mensonges de sa mère. Elle reprit la conversation.

– Tu as raison, il faut passer à autre chose. D’ailleurs, je réorganise ma vie. J’ai laissé derrière moi des tas de choses qui ne m’apportaient rien et ne faisaient que renforcer mon mal-être. Je tente d’avancer sur d’autres sujets. Par contre, quand tu me dis de lui pardonner, c’est super dur et puis, quel sens dois-je donner à tout ce qu’elle m’a dit et écrit ? En grande partie, c’est faux !

Adrien découpait de larges tranches de saucisson et de fromage, qu’il déposait sur le couvercle d’une boîte en plastique. Il s’exprima d’une voix neutre.

– Sers-toi donc et coupe-moi un beau morceau de pain.

Lou s’exécuta ; elle n’insista pas. Elle pensa qu’il n’avait pas envie de reparler de ce sujet. Tout cela était si loin pour lui. C’est alors qu’il reprit la parole :

– Au fond, je pense qu’elle t’a dit la vérité, sa vérité !

Lou dodelina de la tête.

– Elle s’est un peu arrangée avec les événements, quand même !

Toujours avec calme, Adrien poursuivit.

– Tu sais, c’est compliqué d’avouer ses erreurs à ses enfants, beaucoup de parents se taisent. Mais ta mère, d’une certaine façon, l’a fait !

– A fait quoi ?

Il se tourna vers sa fille et la regarda droit dans les yeux.

– Pourquoi crois-tu qu’elle t’a donné les coordonnées de ton... vrai père et qu’elle n’a eu de cesse de te parler de moi, de t’inciter à reprendre contact ?

Lou fronça les sourcils et détourna le regard. Elle réfléchissait en ingurgitant avec appétit son deuxième morceau de fromage.

– C’est pas faux, mais pourquoi ne pas me le dire directement ?

– Mais enfin, Lou, comment peux-tu imaginer qu’une mère puisse avouer à son enfant qu’elle a failli l’abandonner à la naissance ? C’est humainement impossible ! Ça va te paraître étrange, ce que je vais te dire...

Il chercha ses mots.

– Oui, je t’écoute.

– Tout bien réfléchi, elle t’aimait, à sa façon, pas celle que tu attendais, mais elle t’aimait ! C’est pour cette raison que j’ai voulu compenser ce manque dont tu souffrais, sans doute mal ou de façon exagérée.

Lou sirota sa gourde de jus de fruits.

– Décidément !

– Pourquoi dis-tu cela ? demanda Adrien, surpris.

– Clarisse m’a dit que nous devrions « nous aimer mieux » tous les deux. Ça rejoint ce que tu viens de dire.

– Elle a le recul nécessaire et a le plus souvent raison.

– Effectivement, je crois, fit Lou en balançant son sac sur son dos.

– On continue ! imposa son père. Et profitons de cette magnifique vue. On va descendre pendant une dizaine de kilomètres jusqu’à notre arrivée au gîte.

– O.K., c’est parti alors !

Vers seize heures, Lou et Adrien arrivèrent en vue du hameau de Vergol. Depuis la pause de la fin de matinée, ils n’avaient plus évoqué de sujets faisant référence au passé. Tous deux ressentaient le besoin de profiter de l’instant. L’effort étant moins intense, Adrien décrivait toutes les curiosités des paysages qu’ils découvraient tout au long de leur avancée. Lorsque, enfin, ils déposèrent leurs sacs sur le banc devant le gîte, Lou poussa un immense soupir de soulagement. Elle était épuisée, mais heureuse d’être là avec son père. Elle l’observa en train de discuter avec les responsables du gîte

pour s'assurer que la réservation du repas du soir, de la chambre, du petit-déjeuner et du ravitaillement pour le lendemain à midi avait été enregistrée. À cet instant, elle se rendit compte qu'il avait vieilli. Sa chevelure presque blanche et ses rides profondes trahissaient les années qui avaient passé et les inquiétudes qui l'avaient rongé. Mais ce qui n'avait pas changé chez Adrien, c'était cette volonté de protéger Lou, d'être là au moindre de ses besoins. Certes, sa fille avait désormais quarante ans, mais pendant ces deux jours, elle allait se glisser dans ce cocon protecteur sans boudier son plaisir.

Le gîte n'était occupé que par un autre couple de randonneurs, ceux qu'ils avaient rencontrés lors de leur pause de la fin de matinée. Après une longue douche et une heure de repos, Lou sortit enfin de la chambre double qu'elle partageait avec son père pour la nuit. Adrien remarqua qu'elle boitait, il l'interrogea :

– Tu es blessée ?

– Non, j'ai juste deux belles ampoules qui me font souffrir.

Adrien se précipita sur sa trousse de secours. Il en sortit un désinfectant et une boîte de pansements.

– Il faut d'abord les crever puis passer ce produit pour qu'il n'y ait pas d'infection, puis...

Lou l'interrompt.

– C'est bon. Je vais m'en occuper. Va donc te doucher, tu es fatigué toi aussi. Ça va te faire du bien.

– Tu es sûre ? insista-t-il.

– Oui ! dit-elle fermement.

La soirée se déroula dans une ambiance conviviale. Lou et son père échangèrent longuement avec les autres randonneurs qui découvraient la région. Adrien ne cessa de leur en vanter les multiples points d'intérêt. Vers vingt-trois heures, chacun rejoignit sa chambre pour un repos bien mérité. Lou eut du mal à trouver le sommeil, mais elle ne s'en inquiéta pas. Elle entendait son père ronfler légèrement et cela l'amusait. Elle aimait le savoir à

ses côtés, cela la rassurait. Il y avait encore quelques mois ou même semaines, aurait-elle pu croire que ce moment était possible ? Enfin, elle s'endormit profondément.

Le départ eut lieu au lever du soleil en direction du col de la Bohémienne. La pente était moins rude que la veille, mais malgré les soins apportés à ses pieds, Lou eut du mal à reprendre un rythme de marche régulier. Encore une fois, son père s'adapta à la vitesse de son pas. Cela ne le dérangeait pas, car lui aussi était fatigué. L'humidité de la nuit avait déposé d'épaisses gouttes d'eau sur les feuilles des chênes verts. Adrien, tout en marchant, secoua plusieurs branches. Il s'adressa à sa fille :

– Tu te souviens ?

– Oui... Mais j'ai rempli mes gourdes, c'est plus sûr ! ironisa-t-elle.

– Combien de fois nous l'avons fait ? demanda-t-il.

Lou se rappela le jour où elle avait tenté de reproduire ce geste lors de son séjour à *Artistica*.

– Aucune idée... Souvent, ça c'est certain ! Ça fait partie des bons souvenirs qu'il ne faut surtout pas oublier.

– Bien sûr, allez, continuons, fit Adrien.

La pause de midi eut lieu au Poët-en-Percip, petit hameau perché où ils purent se ravitailler en eau potable. Ils s'installèrent contre le tronc de deux pins parasols le long d'une paroi rocheuse qui dominait la vallée.

– Voilà, fit Adrien. Dernière étape et, ce soir, nous serons rentrés au chalet.

Lou sentit de la nostalgie dans sa voix.

– Nous aurons d'autres occasions, dit-elle.

– Je l'espère, seul l'avenir nous le dira.

Lou ne sut quoi répondre. Son père reprit :

– Au fait, en parlant d'avenir, hier, tu m'as questionné concernant ta mère. J'aimerais te poser une question à mon tour.

– Bien sûr, je t'écoute.

– Ce n’est pas évident. Pour un père, c’est un sujet délicat à aborder. Tu nous en as touché quelques mots l’autre soir. Tu en as discuté plus longuement avec Clarisse.

Lou venait de comprendre.

– Tu parles de Perceval ? Tu voudrais savoir quoi ?

– Eh bien, comment dire... c’est sérieux ?

– Tu vois, je vais répondre comme toi : je l’espère !

Adrien fixait le lointain, il n’osait regarder sa fille.

– C’est important, tu sais, tu dois construire ton avenir. Si tu sens que c’est avec lui, alors vas-y, fonce !

– Je vais essayer de suivre tes conseils, papa.

Adrien eut la gorge nouée ; cela faisait près de vingt-cinq ans qu’il n’avait pas entendu ce mot : « papa » !

Lou s’approcha de lui et colla son bras contre le sien.

– Fais comme moi, pose ta main sur ta poitrine, à gauche, tout près du cœur, lui demanda-t-elle.

Une larme roula sur la joue de son père qui reproduisit le geste de Lou. Lorsque leur paume passa devant leur bouche, ils soufflèrent en même temps, chacun sur sa main, puis dirigèrent leur bras l’un vers l’autre.

– Un souffle sur la main, papa ! Tu te souviens ? Il y a si longtemps... Nous n’avons jamais osé nous le dire...

– Oui, je me souviens parfaitement, il est temps désormais : Je t’aime, ma fille !

– Moi aussi je t’aime, papa !

Chacun se tut alors, les yeux pleins de soleil sous les larmes.

Adrien était juste heureux : désormais il pourrait vieillir en paix.

Pour Lou, l’espoir renaissait enfin : elle allait pouvoir recommencer à vivre.

REMERCIEMENTS

Lorsque vous lirez ces lignes, j'aurai déjà partagé avec vous huit magnifiques voyages. C'est ainsi qu'aujourd'hui je ressens le besoin de définir mes romans : des « voyages ». Une forme de quête où, tel un marcheur, je pars à la découverte de nouveaux horizons.

Mais que la route est longue ! Il faut savoir garder le cap, cheminer par tous les temps, résister à la solitude et au découragement, imaginer que chaque pas me rapproche du but que je me suis fixé. Bien sûr, il y a des journées de beau temps où l'avancée est aisée, mon esprit serein et mon corps prêt à poursuivre l'effort, mais la tempête est là, tapie, qui guette, prête à me rappeler que l'humilité doit être présente à chaque instant.

Enfin, quel bonheur quand je m'écroule une fois la ligne franchie ! Mais la satisfaction est de courte durée, le doute s'installe : vous allez partir sur mes traces, apprécierez-vous le voyage que je vous propose ?

Au fond, je suis persuadé que le plus important n'est pas là. Ce qui, à mes yeux, est primordial, c'est de vous offrir une forme de proposition, celle de partir à la rencontre de mes personnages, des émotions qu'ils vivent, des joies et des peines qu'ils ressentent. Alors, selon vos goûts, votre personnalité, votre vécu, vous y puiserez ce que vous souhaitez, vous tracerez votre propre chemin et imaginerez, peut-être, une autre route...

Vous, mes lecteurs, sincèrement merci à toutes et à tous ! J'espère que j'aurai su vous convaincre, car l'aventure n'est réussie que si elle est

partagée.

Au cours de ce long voyage, j'ai été accompagné par de nombreux marcheurs qui ont permis, une fois de plus, que ce petit miracle soit possible. Chacun est intervenu selon ses envies, sa proximité, ses compétences, chaque foulée a été importante et nécessaire.

Alors, merci à tous les marcheurs d'*Un souffle sur la main* :

Mes « indispensables » : Anouchka, Antoine, Natacha, Sylvia.

Mes « depuis toujours » : Christelle, Claire, Stéphane, Serge.

Pour son immense travail, son humour et sa sincérité : Huguette.

Pour leur soutien sans faille : Anaïs, Anne, Anissa, Agathe, Aurore, Béatrice, Frédéric, Hélène, Marie.

Pour leur confiance chaque fois renouvelée : Michel et Elsa Lafon.

Pour contacter directement l'auteur :

bc-ecrivain@orange.fr

Retrouvez Bruno Combes sur les réseaux sociaux :

Facebook : facebook.com/BrunoCombes

Instagram : instagram.com/bruno_combes_auteur

Twitter : twitter.com/BrunoCombes

Site internet :

<https://bruno-combes.com>

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Seulement si tu en as envie..., Michel Lafon, juin 2016.

Ce que je n'oserai jamais te dire..., Michel Lafon, mars 2017.

Parce que c'était toi..., Michel Lafon, avril 2018.

Le Secret de la Montagne Noire, tome 1 : Les Amants de la bergerie, Éditions Michel Lafon, collection poche, octobre 2018.

Le Secret de la Montagne Noire, tome 2 : La Promesse de cristal..., Éditions Michel Lafon, collection poche, janvier 2019.

Je ne cours plus qu'après mes rêves, Michel Lafon, mai 2019.

La Part des anges, Michel Lafon, juin 2020.

*Tous droits de traduction, d'adaptation et
de reproduction réservés pour tous pays.*

Couverture : Silhouette : © fantom_rd / Shutterstock

Paysage : © Ryhor Bruyeu / Getty Images

Ciel : © Charles Chen / Unsplash

Reflet : © basel101658 / Shutterstock

© Éditions Michel Lafon, 2021

118, avenue Achille-Peretti – CS 70024

92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

ISBN : 978-2-7499-4789-1

Ce document numérique a été réalisé par PCA